

40 PAGES



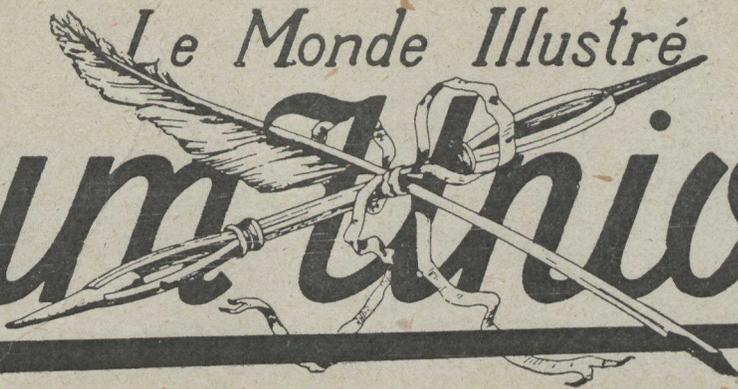
de bonne lecture EQUIVALANT A

120 PAGES

d'un Magazine in octavo
DE 15c, 20c ET 25c

Le Monde Illustré

Album Universel



Au temps de la moisson

Les Célèbres
Corsets

D & A

font aussi
bien qu'un
fin gant
de kid

Il y a un modèle D & A, qui moule tous les types de formes, s'adaptant à toutes les modes et toilettes.

Les Corsets D & A sont recommandés par les principales maisons de confection.

Le modèle D & A 234 est en coutil anglais de la meilleure qualité, blanc et drab, devant éventail, et hanches longues. Pourvu de baleines flexibles de la meilleure qualité. Dimensions, 18 à 30, fermoir de 12 pcs. Délicatement orné de dentelles valenciennes, et de boucles de ruban de satin. Garniture idéale pour les personnes moyenne ou de grosse taille.

Essayez-en un et vous serez convaincu de leur élégance, du confort qu'ils procurent, et de leurs parfaites qualités d'ajustement.



Les Maîtres
de l'Art

font usage du

Vin
St-Michel



Pol Plançon.

Si les grands artistes, les orateurs, les littérateurs et toutes les personnes soumises à un travail demandant une grande dépense d'énergie prennent du Vin Saint-Michel, c'est qu'elles reconnaissent dans ce vin tonique les qualités nécessaires au renouvellement de l'énergie dépensée.

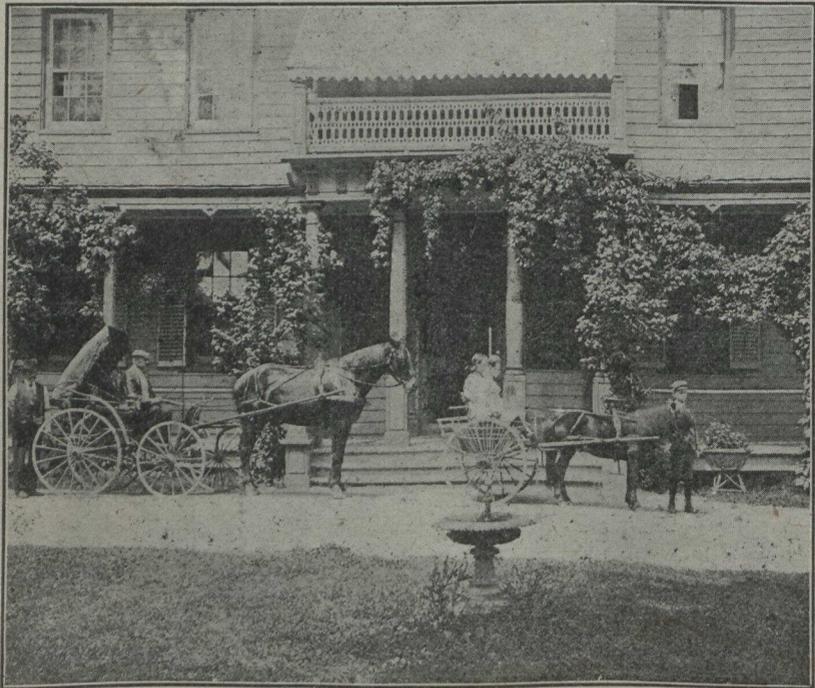
D'ailleurs, la plus grande preuve de la qualité du Vin Saint-Michel est son énorme popularité. Au Canada seulement il se vend plus de Vin Saint-Michel que tous les autres vins toniques combinés, et malgré toutes les tentatives faites pour lui substituer des imitations, on n'a pas encore pu lancer sur le marché un vin qui puisse l'égaliser.

Le vin St-Michel est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.

Boivin, Wilson & Cie, :: Montréal.

DEPOSITAIRES.

“Belmont Retreat”



Pour la Guérison de l'Ivrognerie

DOCTEUR MACKAY

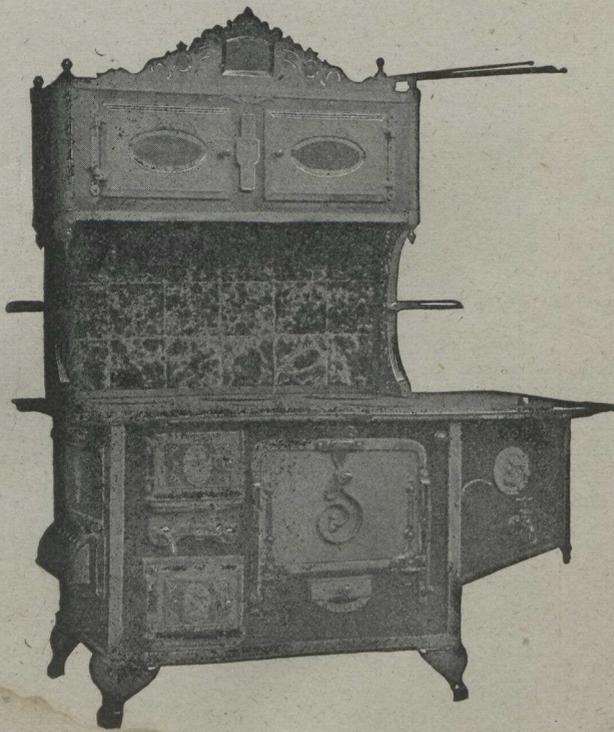
Boite Postale 201
Québec, Qué.

QUEBEC,
Canada

LE

Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT
LE PLUS CHIC, POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le NEC PLUS ULTRA des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

496, rue Ste-Catherine Est

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boite postale 758, Montréal. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

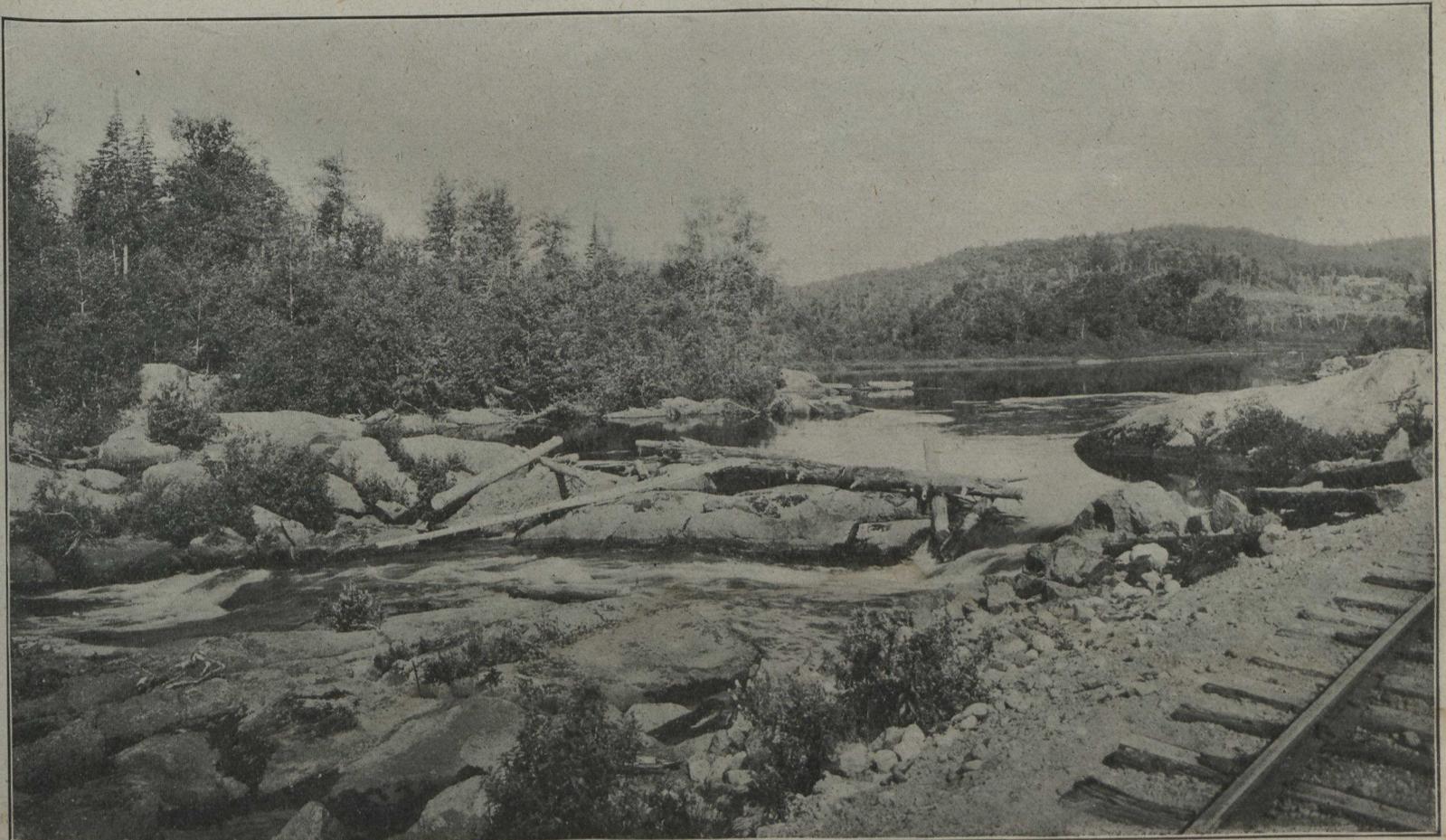
Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



Le village Labelle, P.Q., ligne du C.P.R.



Le Lac "Fork" près Ste-Marguerite, P.Q., ligne du C.P.R.

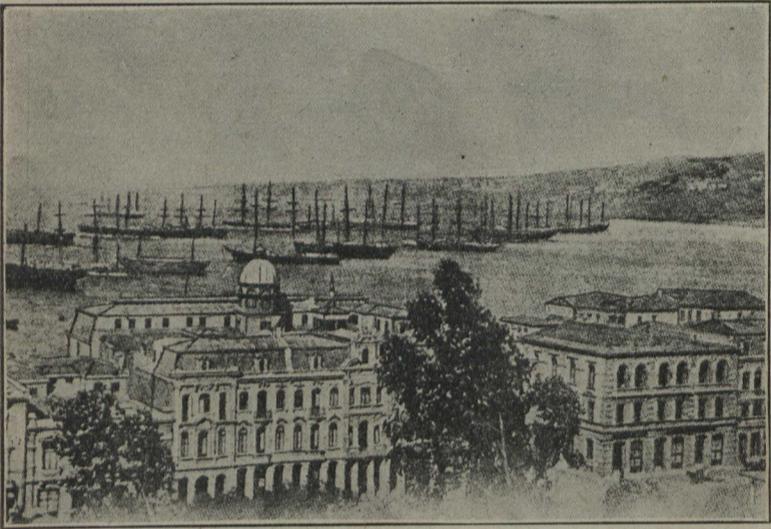
NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



Au Chili — Le palais Edouard, de Valparaiso, avant le cataclysme du 16 août 1906.



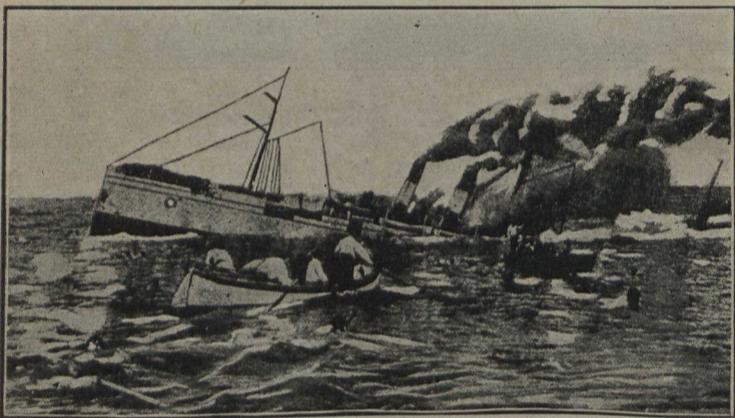
Au Chili — La gare "Bella Vista" de Valparaiso, telle qu'elle existait la veille du récent séisme.



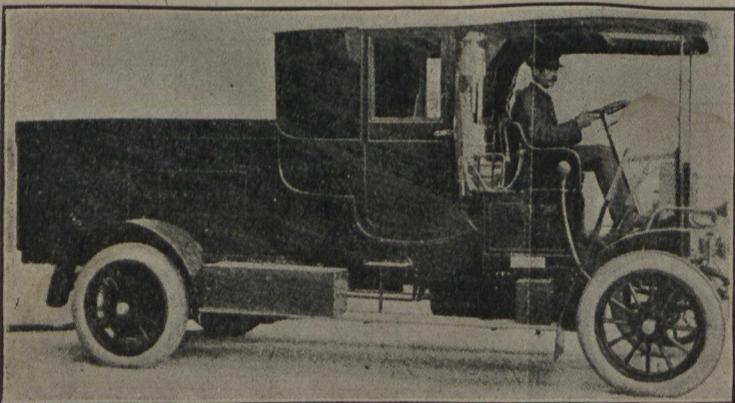
Au Chili — Le port animé de Valparaiso, tel que photographié le premier août dernier.



Au Chili — La place Arthur, de Valparaiso, dont l'aspect a complètement changé depuis le néfaste tremblement de terre.



En Espagne — Naufrage du vapeur italien "Sirio" aux îles Hormigas, près du Cap Palos. Survenue le 4 août 1906, cette catastrophe coûta la vie à 382 émigrants Italiens et Espagnols qui se rendaient à Buenos-Ayres. Le "Sirio" jaugeait 4,000 tonnes et, à son dernier voyage, portait 929 personnes, équipage compris. Comme dans tous les drames de la mer, d'horribles scènes se sont produites à bord du "Sirio" en perdition. Les Italiens ont sauvagement joué du couteau, et le capitaine faisait preuve de lâcheté, quand les marins espagnols, pêcheurs de la côte, se livraient à d'héroïques sauvetages.



En France — Le nouveau fourgon automobile des pompes funèbres, pour lequel l'administration des Pompes funèbres de Paris vient de faire procéder à des essais.



En Allemagne — Le centenaire de la découverte des applications de la vapeur, commémoré par un tableau, où le génial inventeur français Denis Papin, démontre aux allemands les puissants effets de la vapeur.

Sommaire du N° 1168, du
15 Septembre 1906

Planches hors texte : Le Canada pittoresque ; nos gravures d'actualité — Choses d'Europe — Le Conservatoire National — L'Épiscopat américain et le clergé français, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Echos d'Amérique par L. d'Ornano — Légende canadienne : L'étranger, par Ph. de Gaspé — Nouvelle inédite : Le vieil homme, par Marie Le Franc — Les moustaches de Napoléon, par H. de Forge — Un gibier de choix — Causerie scientifique — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Feuilletons : Le Lac Ontario, par F. Cooper ; La fille du brigand, petit roman canadien, par Eugène L'Écuyer — Musique, piano : Comme autrefois, Gavotté, par H. Van Gael — Deux pages humoristiques — Le bouton de culottes, par Canadien — Le renard à l'affût, par Gaston Broche — Le mouvement d'émigration d'Europe en Amérique — Nouvelle : Comme sur des roulettes, par P. V. — A travers le Canada, par Canadien — Les mères, par P. H. Gausseron — L'ours blanc, par Henry Greville — Propos du docteur : la littérature et la thérapeutique — Les grands musiciens — Sylviculture : Epuisement des forêts — Poésie : Le cimetière des marins, par H. Lucas ; Crépuscule, par Edmond Rostand — Variétés, etc., etc.

Choses d'Europe

En Angleterre

Le roi est à faire sa cure à Marienbad et la cour est dispersée aux diverses stations balnéaires du Royaume-Uni et du continent. Les Chambres sont ajournées et c'est le calme plat qui règne partout.

* * *

Madame Burns, soeur de M. J. P. Morgan, a donné un grand dîner à Edouard VII et à quelques-uns de ses amis, ce qui fait gloser beaucoup de gros bonnets anglais dont le roi doit refuser les invitations quand il est dans son royaume.

* * *

L'été ne semble pas tirer encore à sa fin à Londres et depuis le commencement de septembre il fait une chaleur tropicale.

* * *

La ligne de démarcation qui sépare les libéraux du parti du travail s'élargit de plus en plus. L'intervention d'un candidat ouvrier dans l'élection de Lockermouth, a été cause que cette circonscription est tombée au pouvoir des conservateurs. De là mécontentement des ministres et déclaration des whips libéraux que leur parti devrait faire cause à part et ne compter que sur ses propres forces, rejetant ainsi l'appoint du parti ouvrier et des socialistes modérés. C'est le commencement d'une scission qui pourrait bien affecter les forces du gouvernement.

Le chef du parti ouvrier a relevé le gant et dans un article en réponse au whip ministériel, il a dit que l'élection de Lockermouth était la première d'une série dans laquelle le Travail allait se trouver en conflit avec les libéraux et les conservateurs.

« Le Travail, dit-il, doit aller à la bataille avec ses propres armes, sans s'occuper si son ennemi porte une ou deux têtes, car quiconque oppose un candidat du travail est notre ennemi, qu'il soit libéral ou conservateur. Le socialisme, aussi, doit se développer. La lutte entre Dieu et mammon et le libéralisme est l'adorateur de mammon ».

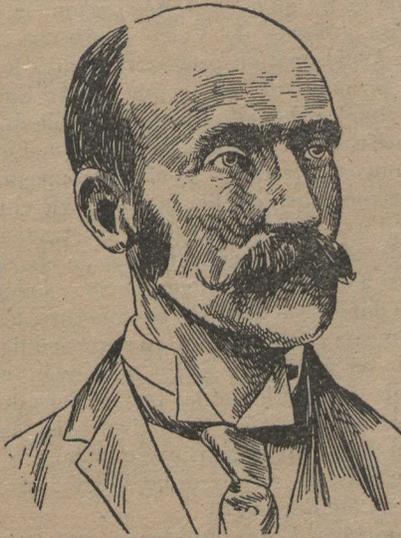
De son côté « La Justice », organe de la démocratie socialiste, répond au défi du whip libéral. Elle accuse les libéraux de n'avoir jamais perdu une occasion de poignarder les socialistes dans le dos et elle fait une plaisante allusion au humbug et à l'hypocrisie des libéraux.

En France

La loi du dimanche, observée le deux septembre pour la première fois, est chose si extraordinaire dans ce pays, auprès de certaines gens, qu'elle cause toutes sortes de difficultés à Paris surtout, entre employeurs et employés. Observer le dimanche, prendre un jour de repos, pendant la semaine, ne travailler que six jours sur sept est un fait si étrange, qu'il faudra bien quelque temps pour s'y habituer.

Suivant la loi, c'est le dimanche, autant que possible, qui est désigné comme le jour de repos, mais dans le commerce et dans les professions si ce jour ne peut être celui du repos, il faut lui en substituer un autre que tout patron est tenu d'accorder à ses employés, ou bien ces derniers peuvent, encore, se reposer vingt-quatre heures par intervalles séparés, pendant le cours de la semaine.

La loi ne fut pas aussitôt promulguée que les troubles commencèrent; employeurs et employés ne furent pas plus satisfaits les uns que les autres.



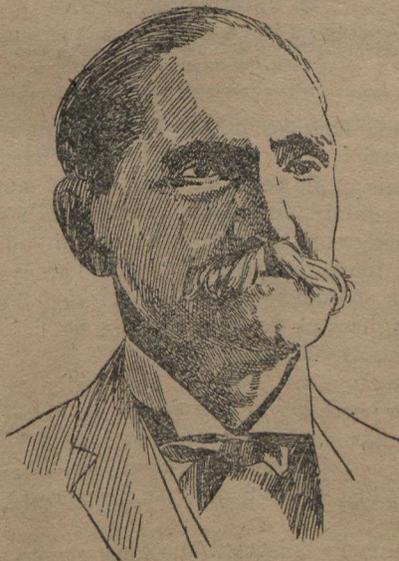
LE MARQUIS DE LANSDOWNE

Ancien vice-roi de l'Inde, cet homme d'État anglais déclare que la Constitution sud africaine sera fatale à la suprématie de l'Angleterre en Afrique.

C'est à qui ne voudrait pas observer le dimanche et on croit que plusieurs corps de métier préféreront le repos du lundi.

Les barbiers-coiffeurs prétendent que la moitié de Paris se fait raser le dimanche et que la fermeture de leurs établissements le dimanche les ruinerait. Les maîtres boulangers ont décidé que le dimanche ne pouvait être chômé parce que c'est ce jour là précisément qu'ils font leurs meilleures affaires. Mêmes objections de la part des acteurs, chanteurs, employés de théâtres en général: chacun veut un jour de repos qui lui convienne en particulier. Mais c'est pour les cafés, les restaurants, les marchands de vins et les hôtels que les difficultés sont les plus grandes. La loi serait simplement inapplicable à moins de causer la ruine de ces maisons. C'est le dimanche que les étrangers, si nombreux en tout temps à Paris, se livrent aux plus fortes dépenses.

Les propriétaires de cafés et d'hôtels ont décidé d'attaquer la loi par une démonstration qui prend la forme d'un raisonnement « ad absurdum »: ils proposent de fermer complètement leurs établissements afin de soulever toute la population, en arrivant à supprimer la vie sociale de milliers et de milliers de personnes dans la capitale française. Si les théâtres, les salles de musique, les cochers de fiacres et d'omnibus se mettent de la partie, on verra le spec-



M. PALMA

président de la République Cubaine.

tacle inouï d'un Paris au repos le dimanche, imitant par là l'exemple de Londres et de certaines villes américaines. Le public ne se ferait pas à cette vie, dit-on, il se révolterait et provoquerait ainsi le rappel ou au moins la modification de la loi.

L'Encyclique sur la loi de séparation ne cesse pas et ne cessera pas de sitôt de préoccuper l'opinion. Les journaux ministériels, le « Temps » et le « Martin » entre autres, n'ont pas manqué d'y voir la fin de l'exercice du culte catholique ! Rien que cela ! D'autre part les esprits clairvoyants et pondérés croient à un réveil sérieux de la foi et de l'esprit religieux.

Les évêques, réunis le 4 septembre ont dû discuter la formation d'associations laïques d'après la loi de 1901, qui frappa si cruellement les communautés religieuses, mais qui pourrait être d'une grande utilité aux catholiques dans les circonstances présentes. Rien ne les empêcherait de créer des sociétés légales capables de posséder des églises, presbytères, hôpitaux, etc.

On continue naturellement à se préoccuper des mouvements des fonds russes, mais l'on doit constater que ceux de ces fonds qui sont bien classés ont à peine été cotés au milieu de la débâcle ou de la reprise. Ce qui prouve que le portefeuille a peu vendu. Et il semble bien qu'il ait eu raison. On ne saurait nier les difficultés actuelles, politiques et financières; mais, pour peu que l'ordre fût établi, une confiance complète serait légitime, car les ressources du pays sont énormes. Comme on l'a fait remarquer, si considérables qu'aient été les frais de la dernière guerre, les emprunts qu'ils ont nécessités n'entraîneront pas pour le budget de l'empire une surcharge atteignant 10 pour 100 de son montant, alors que, pour le Japon vainqueur, la guerre aura quadruplé la dette et imposé au budget une surcharge de près de 70 pour 100.

Il convient de ne pas oublier que la dette russe a, dans la possession en propre par l'Etat de la plus grande partie des chemins de fer du pays, une contre-partie gigantesque. La dette actuelle de la Russie est d'environ 25 milliards, mais 10 milliards environ ont été consacrés à l'acquisition et à la construction des voies ferrées et le surcroît des charges, provenant de la guerre, a son service assuré d'avance par l'accroissement continu, forcé, du revenu net des chemins de fer.

Ceux qui ont des titres russes en portefeuille, et qui ne sont pas obligés de réaliser, doivent attendre.

En Pays Slaves

Si la Russie traverse en ce moment une crise redoutable dont il est difficile de deviner l'issue, tout va pour le mieux, au contraire, pour les autres nations slaves. La nouvelle dynastie des Karageorgevitch se consolide de plus en plus en Serbie; peut-être un jour le jeune bâtard du joyeux roi Milan et de la belle Arthémise Johanidès fera-t-il valoir ses droits problématiques à la couronne, mais, pour le moment il n'est encore que collégien en Allemagne. Le gouvernement bulgare a montré beaucoup de sagesse et de prudence à propos des incidents gréco-bulgares, quoi qu'aient prétendu les journaux grecs, prompts à tout envenimer. La Bulgarie et la Serbie s'entendent de mieux en mieux, pour le plus grand avantage des deux nations. Enfin les Croates et les Esclavons ont su profiter à merveille du récent conflit entre l'Autriche et la Hongrie pour obtenir force concessions de cette dernière en échange de leur appui; le parti national-progressiste vient de conquérir la majorité à la diète d'Agram contre le parti « magyar » vendu aux Hongrois. Le récent congrès « iongo-slave » de Fiume a encore resserré les liens qui unissent les Dalmates d'Autriche à leurs frères croates et esclavons de Hongrie.

NEMO.

Le Conservatoire National

Nos lecteurs n'ont pas été, sans doute, sans remarquer l'intérêt que nous portons aux choses de la musique. Les pages de musique que nous publions chaque semaine, ainsi que la biographie des grands musiciens, et les chroniques musicales de notre collaborateur Paul d'Esmorin, qui vont incessamment redevenir régulières, prouvent combien nous tient à coeur l'art qui se développe plus que tout autre au Canada, comme il ressort des succès retentissants de plusieurs de nos compatriotes, artistes aussi consciencieux que bien doués. Aussi, sommes-nous heureux de signaler ici la reprise des cours de notre Conservatoire National, qui, entrant dans sa deuxième année d'existence, a un bel avenir devant lui. Le Conservatoire National, sis 88 rue St Denis, est sous la direction d'un de nos éminents musiciens, nous avons nommé M. Lavallée-Smith; ses professeurs sont recrutés parmi les meilleurs artistes de ce pays. C'est dire que notre population devrait encourager de son mieux cette nouvelle institution, dont l'existence s'imposait. Ce faisant, nos gens n'y perdront rien, car le Conservatoire National, désireux de propager l'art musical en ce pays, à ses cours payants ajoute des cours gratuits. Pour tous renseignements concernant ces cours, nos lecteurs sont priés de s'adresser au « Conservatoire National », boîte postale 51, Montréal, et de lire l'annonce de cette institution que nous publions page 667 de ce numéro de l'Album Universel.

L'ÉPISCOPAT AMÉRICAIN ET LE CLERGÉ FRANÇAIS

Nous n'avons pu que mentionner, dans notre dernier numéro, la lettre du cardinal Gibbons et des évêques américains, réunis à Baltimore, en mai dernier, au cardinal Richard et à ses collègues. Nous ne l'avons pas vue, jusqu'à ce jour, publiée dans nos journaux quotidiens. Ce document vaut pourtant la peine d'être mis sous les yeux des catholiques du Canada par l'importance du sujet qu'il traite autant que par la haute situation des personnages qui l'ont souscrit. Il restera dans l'histoire comme la protestation la plus indignée qui soit venue d'un épiscopat étranger contre la politique du gouvernement français. Il pourrait servir d'avertissement aux persécuteurs qui devront bien, un jour ou l'autre et quelque parti qu'ils prennent à la suite de l'Encyclique, comprendre que, qui touche à un membre de l'Eglise universelle, c'est-à-dire catholique, touche à toute l'Eglise et plus particulièrement que le pape ayant fait sienné la cause du clergé français, cette cause devient celle de la catholicité entière.

Il nous est impossible de publier le texte intégral de la lettre, mais nos lecteurs nous sauront sûrement gré de leur en donner les plus remarquables passages.

Après avoir rappelé qu'il y a un siècle le grand évêque, le Très Révérend John Carroll, posait la pierre angulaire de la première cathédrale américaine et que de cette métropole glorieuse sont issues quatorze provinces ecclésiastiques, comprenant vingt-quatre évêchés, deux vicariats et une préfecture apostolique, et que c'est en reconnaissance de cette multiplication des églises américaines que les évêques américains sont réunis pour remercier Dieu d'une protection si visiblement marquée, Son Eminence le cardinal Gibbons dit que lui et ses collaborateurs ne sauraient laisser passer cette occasion sans offrir à leurs frères de France, non aussi favorisés qu'eux, un témoignage formel de leurs vœux sincères pour le bonheur de l'Eglise gallicane.

"Nous nous adressons, dit-il, à Votre Eminence comme le représentant le plus vénérable et le plus élevé de l'épiscopat français.

"Nous nous sentons obligés de Vous donner l'assurance de nos vifs regrets au spectacle de la rude persécution à laquelle est soumise l'Eglise de France — persécution qui, plus spécialement pendant les dernières 25 années, a été marquée par une législation exceptionnelle et vexatoire. Pour couronner cette conduite irritante, l'entente qui, depuis un siècle, liait la fille aînée de l'Eglise à Rome, a été, contrairement à toutes les exigences de la justice, et de l'honneur, brutalement rompue. Les conflits sangui-naires qui ont suivi la première application de cette fameuse loi sanctionnant la séparation de l'Eglise et de l'Etat, condamnée tout récemment et si péremptoirement par Pie X, ne nous laissant que pressentir des troubles d'un caractère plus sérieux.

Toutefois, de pareilles misères devront vous conquérir les sympathies et les prières de tous les enfants de l'Eglise, puisque, suivant l'apôtre, les fidèles, dispersés de par le monde, sont membres d'un même corps dont Jésus-Christ est la tête, et, en conséquence, partagent les joies et les tristesses les uns des autres. Si l'un des membres souffre de quelque chose, tous les membres de l'Eglise souffrent avec lui. — (Corinthiens XII, 26).

Si cela est vrai de l'Eglise en général, plus grande encore est cette vérité quand il s'agit des évêques qui sont les pères du peuple chrétien, et dans le cas des évêques américains, nous trouvons une application toute spéciale.

Ils se rappellent avec une joie toute particulière que plusieurs des évêques pionniers des Etats-Unis étaient vos compatriotes, par exemple les Cheverus, les Flages, les Dubois, les Boubourgs et autres et que non seulement, de nos jours, mais qu'à chaque période de ce siècle, des évêques français ont exercé leur ministère. Ils sont tout spécialement reconnaissants de l'aide généreuse que leurs missions — américaines — ont toujours reçue de la société de la propagation de la foi.

Il est difficile pour des esprits habitués à une liberté complète comme celle dont nous jouissons dans ce pays, de comprendre comment un gouvernement CIVILISE peut, au nom de la liberté, soumettre un peuple chrétien tout entier au joug de l'athéisme officiel.

Ici, au contraire, nos gouvernants reconnaissent que la religion est nécessaire à la prospérité d'une nation. Pendant qu'ils ne s'arrogent aucune autorité dans les matières religieuses, grâce au sentiment amical qui les anime, les questions d'une nature

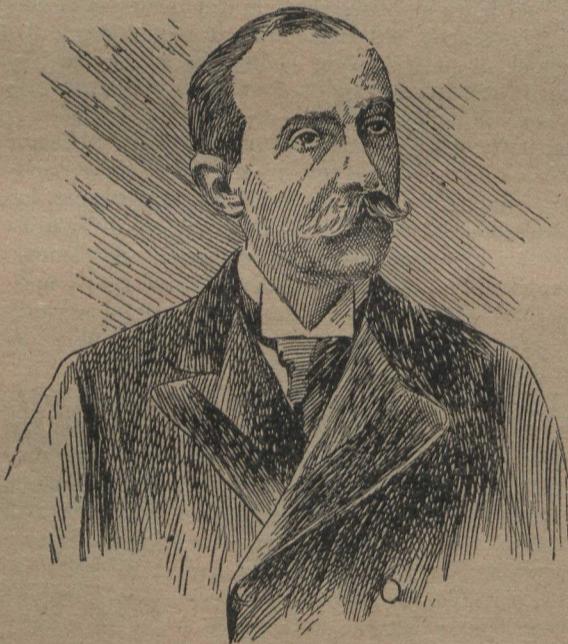
mixte sont équitablement réglées. Illustrons cette proposition d'un seul exemple: loin de passer des lois hostiles à l'Eglise, les difficultés qui concernent la propriété ecclésiastique sont décidées par les tribunaux civils suivant ses lois reconnues — de l'Eglise. — Si l'Eglise a le droit de protection parce qu'elle est la vérité, son avancement exige une liberté digne de ce nom. Ceci nous l'avons pleinement et complètement.

Nous espérons sincèrement que l'Eglise de France jouira bientôt des mêmes avantages. Notre espoir se renforce du fait que nous voyons des preuves générales de la foi qu'ont suscitée partout la noble et courageuse attitude de Votre Eminence et de vos frères de l'épiscopat en protestant contre les inventaires et en publiant et commentant l'Encyclique "Vehementer" et la sollicitude paternelle du Souverain Pontife, qui a personnellement choisi et consacré les nouveaux pasteurs de notre troupeau.

Nous savons bien, d'ailleurs, que la vie chrétienne de France a toujours été riche en travaux et en oeuvres de zèle, d'évangélisation et de charité, chez nous aussi bien qu'à l'étranger, et nous sommes certains que dans cette dernière conjoncture, les catholiques français contribueront au maintien de la religion et de ses ministres. Enfin, nous avons confiance que sous la direction et les instructions du Saint-Père et de leurs évêques ils affirmeront leur foi aussi bien dans l'arène politique que dans la vie privée, et qu'ainsi ils recouvreront bientôt les libertés dont ils ont été dépouillés.

Nous assurons Votre Eminence que les évêques des Etats-Unis prient très sincèrement et font des vœux pour que dans l'avenir, comme dans le passé, ils aient à remercier le Tout Puissant pour tout ce qu'il fera pour sa propre gloire par la noble nation française."

Le cardinal Richard a répondu, en quelques mots, à cette admirable expression de sympathie de la république américaine.



LE PRINCE OUROUSSOFF

Dont le discours du 22 juin a eu un si grand retentissement en Russie. Le prince Ourousoff s'est fait l'accusateur de la bureaucratie russe.

Certains hommes d'Etat français ont voté la loi de séparation en s'appuyant sur l'exemple des Etats-Unis et ils ont prétendu, entre autres M. Briand, vouloir doter leur pays d'un régime de liberté religieuse absolue comme celui qui existe dans l'Union américaine. Et comme preuve de bonne foi ils entendent garder, ou peu s'en faut, la régie des églises et des presbytères sous le prétexte qu'ils appartiennent à l'Etat.

Le langage des évêques américains va-t-il les exaspérer parce qu'il les démasque ou va-t-il les porter à revenir sur leurs pas? Tout dépendra de la façon dont les catholiques, électeurs et contribuables, recevront l'Encyclique et s'y conformeront à la suite des évêques.

Le document épiscopal que nous venons de citer ne devrait pas peu contribuer à éclairer l'esprit des gouvernements et à confirmer la foi des fidèles.

E. Hantel

PROPOS DE MONTRÉALAIS

Des grosses têtes de mon pays s'agitent fort depuis quelques semaines, et, comme tout gagne petit, j'ai peur de ces agitations.

De ce que nos rues sont dans un état effroyable

que nul inspecteur de voirie ne tolérerait chez l'habitant de la dernière concession de la province; de ce que nos ruelles servent de dépotoirs et que notre eau nous menace du fléau typhoïde, elles concluent — les grosses têtes — que Montréal manque d'argent et elles se mettent à jongler autour d'un coffre-fort qu'il faut remplir, sans doute, mais de manière cependant qu'elles aient le moins possible à y verser.

Or, moi, Jean, de la très nombreuse famille des Jean, de Montréal, qui gagne honnêtement ma vie et paie ma très respectable part d'impôts au trésor municipal, moi Jean qui ai crié le plus fort contre l'état de choses actuel, et le premier aussi, soit dit sans désobliger aucun de nos confrères en journalisme, je n'arrive pas si tôt à la conclusion de ces grosses têtes de Montréal.

Je me range, au contraire, très vivement, je me colle plutôt comme un vulgaire imposé qu'on menace dans son réduit, au flanc de mes protecteurs naturels, MM. Payette, leader de la municipalité, et Lapointe, homme pratique et doué d'un grand bon sens, parlant peu, craignant Dieu et ses électeurs, ce qui, on le dira sans moi, est le commencement de toute sagesse en affaires municipales comme dans le reste des affaires humaines.

Les deux ont indiqué le vrai remède à nos maux, et je ne vois pas pourquoi, nos grosses têtes, nos grands journaux, si taciturnes jusqu'à présent et tout à coup si loquaces parce que, me dit-on, il y a de gros brassements d'argent en vue, viennent, sans crier gare, mettre de côté la parole des deux hommes les plus en vue de notre parlement.

L'un a dit qu'il n'y a pas besoin de nouveaux impôts à Montréal, du moment que le patronage est supprimé.

Eh bien! avant de tourner autour du pot à confitures, comme le font tant de doigts habitués à s'y plonger — des doigts jusqu'à la main, de la main au coude, et du coude au bras, ainsi que le dit la chanson — moi Jean, citoyen authentique, je désire demander à mon leader, si le patronage a été supprimé, quand, en quoi, et combien nous revient-il d'économies de ce chef?

Si le patronage n'a pas été supprimé, je demande qu'il le soit, avant qu'on me taxe à force. Je ne veux pas payer 4 dollars là où il ne devrait m'en coûter que 2, ni pour mon serviteur, ni pour mon cheval, ni même pour mon âne, malgré toute la charité que j'entretiens pour mon prochain, qui est mon serviteur, et le soin que je désire porter aux chevaux et aux ânes de la corporation.

Quand je saurai combien on aura retranché sur ce patronage, père de toutes nos pénuries, je saurai de combien je dois augmenter les impôts civiques et alors, je consens, volontiers — les Jean de Montréal sont des gens de progrès — à l'écorchement que l'on rumine dans les grosses têtes de mon pays.

Et si M. Payette tient à ma confiance — par ailleurs inaltérable, il nous dira, — ne serait-ce qu'à vue de nez — combien ce satané patronage coûte fausement à la cité de Montréal. Après, nous le voulons à la tête de toutes les commissions d'écorcheurs que proposeront les grosses têtes qui consentent bien à augmenter les taxes de Montréal à la condition expresse que tous autres qu'eux les versent en notre municipal coffre-fort.

De plus, M. Lapointe a mis le doigt sur l'autre plaie d'où découle le reste de nos misères: les P'tits Chars, maîtres de nos rues se paient notre tête — sans compter celles qu'ils écrasent — sous peine d'une compensation ridicule.

C'est \$500,000, au bas mot, qu'ils nous doivent et ils ne nous en versent que \$150,600 annuellement!

Combien vaut l'usage de nos rues? Calculez d'après la valeur des stocks des P'tits Chars et vous trouverez 20 p. c. du capital originellement souscrit et payé. Ne tenez pas compte des hideux et mortels trolleys, qui enlaidissent notre ville et la déshonorent dans les prix fous et vous me direz si \$500,000 n'est pas 50 pour cent trop bon marché pour l'usage, ou mieux la maîtrise de nos rues.

Voilà donc, d'un premier coup, la ressource du patronage supprimé et du second coup les P'tits Chars, pour commencer par les plus grands débiteurs de la cité, qui rendent gorge et nous procurent au bas mot \$500,000 de plus qu'aujourd'hui — sans enquête coûteuse, sans commission, sans cris des nouveaux écorchés!

C'est un joli commencement, n'est-ce pas? qui ne nous coûte que les efforts de perspicacité de MM. Payette et Lapointe.

Je propose un monument civique ou municipal à ces deux sauveurs de la patrie s'ils veulent bien s'en tenir à leur parole et arrêter du même coup toute tentative d'écorchage à nouveau, que proposent les grosses têtes de la Cité.

JEAN LÉCORCHÉ

Echos d'Amérique

La guerre civile à Cuba

DU temps où l'Espagne était maîtresse de Cuba, les soulèvements, les escarmouches révolutionnaires étaient d'ordre quotidien, et Dieu sait combien de pauvres enfants de la péninsule Ibérique mordirent la poussière sous le brûlant soleil de la perle des Antilles, histoire de maintenir en cette belle colonie la souveraineté du monarque de toutes les Espagnes.

Vers la fin du régime espagnol, alors que la catastrophe du "Maine" était à la veille de se produire, quand l'inflexible général Weyler fusillait sans pitié les "reconcentrados" indomptables, il nous souvient d'avoir lu dans les journaux des États-Unis que, s'il en était ainsi à Cuba, c'était de par la faute de l'esprit autocratique et hautain des Espagnols.

Que l'on donne un gouvernement autonome à la grande île, que l'Espagne ne la presse plus par des impôts sans cesse croissants, que, les troupes régulières (100,000 Espagnols) soient rapatriées, et, pronostiquait de son bureau de New-York le rédacteur d'une feuille jaune, tout rentrera dans l'ordre à Cuba. Or, à en croire ce paisible journaliste, les métis cubains sont de véritables agneaux qui aiment à se laisser vivre béatement, sans travailler plus qu'il ne faut, sur le sol généreux de leur patrie.

Des années se sont écoulées, la guerre Hispano-Américaine est chose du passé, le président Roosevelt y a acquis sa grande popularité, nombre de Yankees y ont, eux, laissé leur peau; Cuba, un moment sous le gantelet de fer de la grande République, grâce à la générosité de celle-ci, est devenu un pays indépendant.

L'assertion du confrère new-yorkais devrait donc éclater comme une vérité, et la paix régner à Cuba. Hélas! il n'en est rien. On dirait que le démon de la rébellion, de l'anarchie et du carnage a élu domicile dans le cœur des habitants du riant pays où pousse le meilleur des tabacs.

Ne voilà-t-il pas, en effet, que pour des raisons politiques purement locales, où l'ambition personnelle de quelques chefs de clans, tient, à n'en pas douter, plus de place que l'intérêt public, presque toutes les provinces de Cuba sont en effervescence. Déjà, de sanglants combats ont eu lieu entre les troupes du gouvernement et des guérillas à la tête desquelles se trouve toujours un colonel ou un général. Car, et la chose serait risible s'il ne s'y mêlait trop de drame réel, partout où l'élément national américain recherche un dictateur, colonels et généraux surgissent du soir au matin comme champignons en plaine au lendemain d'un orage tropical. Actuellement, donc, à Cuba, de considérables forces armées tiennent tête à la garde rurale.

Le général Bandera ayant été tué dans un engagement où les "machetes" de l'autorité firent une atroce besogne, le colonel Ernesto Asbert a pris le commandement des insurgés, et, quand on lira ces lignes, il est fort probable que parviendront déjà les détails d'un engagement sérieux en la province de la Havane. Les Américains ayant, par leur science humanitaire, non exempte d'ambitions mercantiles, éliminé la fièvre jaune de la plus prospère des régions de l'île, la guerre va y déchaîner son fléau. Cela ne fait point l'affaire de nos voisins, car, on ne l'ignore pas, de grandes compagnies américaines exploitent des plantations de tabac à Cuba. Or, comme pour nuire au gouvernement Palma, on assure que les insurgés sont prêts à molester les étrangers, afin de provoquer l'intervention des États-Unis, ceux-ci pourraient bien se résoudre à accomplir une descente de police parmi les turbulents colonels et généraux cubains.

Somme toute, c'est peut-être le parti le plus sage que pourraient prendre les enfants de l'oncle Sam. Puisque les Cubains ne savent pas se gouverner, l'univers applaudirait à leur mise définitive à la raison par les Yankees.

Quand le drapeau étoilé flotterait définitivement sur la Havane, on n'aurait plus le triste spectacle de voir les colonels Jose Estampes et Avalos, anxieux d'égorger leurs collègues, à qui la bonne fortune de M. Palma n'a pas l'heur de plaire.

La fête du travail

FÊTE du travail, ou fête des travailleurs, comme on voudra, celle qui a été chômée le 3 du courant, n'a pas laissé de d'être caractéristique en son genre, et, assez réussie, malgré l'intéressement de la température, à l'heure de la procession des corps de métiers.

Chaque année, il nous semble que l'élément ou-

vrier fait de son mieux pour rendre imposante la manifestation des liesses qui, en quelque sorte, sont le couronnement solennel de douze mois de labeurs, d'efforts, de bons vouloirs, bien faits pour augmenter la prospérité du Canada, et le bien-être de tous ceux qui y vivent. L'instruction publique se développant lentement mais sûrement, de plus en plus le niveau du savoir de l'artisan s'élève, et, bien que nous ne soyons pas à l'ère (qui n'est pas à souhaiter) où tout homme posséderait un peu le titre de savant, les temps ne sont point éloignés, où en son instruction élémentaire, chaque ouvrier aura conscience de son rôle dans le monde, de ses devoirs, de ses obligations, et de la grandeur concrète et abstraite de son pays. C'est ce que nous pensions, non sans satisfaction, l'autre jour, en voyant défiler dans les rues de Montréal les centaines de représentants du labeur national.

Très belle, était à nos yeux d'ami du peuple la cohésion des aspirations de tous ces paisibles manifestants, unis pour célébrer le génie bienfaisant du travail qui ennoblit, renforce et honore les peuples industriels. Au Canada, cette pensée a d'autant plus de beauté que chez nous le travail est utile, en ce sens que nous fabriquons des objets de consommation usuelle, que nous édifions en pacifistes, à l'encontre du vieux monde, qui, tout en faisant une oeuvre similaire, y adjoint hélas! la fabrication d'engins meurtriers, et la construction de places de guerre où le sang est appelé à couler. Voilà pourquoi, en voyant passer nos ouvriers le jour de la fête du travail, bannières au vent, insignes sur la poitrine, leur vue nous a ému et nous a fait plus de plaisir que toutes les parades et revues militaires qu'aurait pu nous donner le vieux monde, hérissé de



JOSE MIGUEL GOMEZ
Ancien candidat à la présidence de la République Cubaine, actuellement en révolte contre l'autorité établie.

baïonnettes et tremblant sous les affûts de pesants canons. Là-bas, les ouvriers de la mort se guettent l'arme au poing, au Canada, leurs frères de la paix, échangent d'amicales poignées de mains, un peu calleuses, mais préférables, plus humaines, plus dignes de notre siècle.

L'ouverture de la chasse

DEPUIS le premier septembre les disciples de St Hubert s'en donnent à coeur joie. Malgré les restrictions à la loi de la chasse, votées par notre gouvernement provincial en mars dernier, il existe encore assez de poil et de plume à tirer en ce pays, sans encourir de déboires judiciaires, pour que les amateurs de gibier n'aient pas à se plaindre. Pourtant, il faut en convenir, il était temps de prendre quelques mesures restrictives, quant à la défense de tuer certains animaux. Quelques espèces se faisaient rares, auraient disparu, si le gouvernement et des clubs de sportsmen n'étaient intervenus pour les protéger pendant quelques années. Sans avoir précisément un pourcentage de chasseurs aussi imposant que nombre de contrées européennes, nous possédons assez de nemrods à tous crins pour annihiler des familles entières d'innocentes bêtes.

Il faut, maintenant, se rendre assez loin des villes pour faire quelques beaux coups de fusil, et, avant longtemps, on devra prendre un congé en règle et battre les lointaines campagnes pour ne point revenir bredouille.

A notre avis, l'envahissement du Canada par les étrangers est pour beaucoup en cet état de choses. Les gens d'outre-mer qui nous arrivent, quel que soit leur état de fortune, leur rang dans la société, aiment à fusiller notre gibier, étant donnée la liber-

té que tout le monde a ici de chasser dès l'ouverture. Si l'on veut conserver à nos bois et à nos cours d'eaux une bonne partie de leurs hôtes, et n'en point laisser faire d'inutiles hécatombes, le moment approche, croyons-nous, où l'on devra, au Canada, mettre en vente des permis de chasse et de pêche, comme il est fait ailleurs. Et encore, cela suffirait-il à enrayer l'ardeur des amateurs de la gaule et du fusil? Peut-être que non. Aussi, quand le Canada comptera les vingt-cinq millions d'habitants qu'on lui pronostique, non sans raison, nos petits neveux des villes auront-ils besoin de clubs de tireurs de casquettes, s'ils veulent conserver au Canada sa réputation de patrie d'habiles tireurs.

Un Daudet du crû écrira-t-il alors l'histoire d'un Tartarin en raquettes? Qui sait? Une chose est certaine, c'est que lorsqu'il y aura moins de gibier à proximité des grands centres, forcément nombre d'individus férus de chasse resteront à domicile, et... moins d'accidents d'armes à feu se produiront. Ce qui, franchement, sera un des bons résultats de la situation.

Une sage mesure

LE scandale des viandes de conserves américaines aura eu au moins un bon côté, puisqu'il a fait mettre en mouvement les grands rouages officiels du gouvernement de Washington. Il paraîtrait, dit à cet effet la Presse Associée, que le secrétaire d'Etat Wilson, ayant convoqué les représentants de quarante des plus importantes maisons où l'on fabrique les conserves américaines, aurait exigé de ces messieurs qu'une étiquette du gouvernement soit désormais placée sur chaque boîte de conserve, pour, après inspection officielle, en garantir le parfait état et l'honnête fabrication.

D'autre part, les industriels emmagasineurs de viandes d'exportation, devront, à l'avenir, se dispenser de faire sur les boîtes de leurs produits toute réclame à tendances outrées et décevantes.

Il est fort probable que les dits "beef packers" ont souri jaune en prenant connaissance de ces sévères mesures. Peu nous importe, pourvu que le public trouve dans les récentes décisions de Washington une garantie sérieuse, que réclamait la santé publique. Encore une fois se confirme le proverbe, qu'à quelque chose malheur est bon!

Un bon article

SI, parfois, lorsque l'on pique un peu trop fort le Canadien-français il nous arrive de nous récrier, nous aimons, d'autre part, à reconnaître très loyalement la valeur des études impartiales et des justes remarques que motive notre peuple. C'est pourquoy, ici même, nous tenons à remercier notre confrère anglais le "Daily Witness", du superbe article illustré qu'il publiait en première page le premier du courant. La manchette de ce journal se lisait, en effet, à cette date: "L'habitant des montagnes". D'une plume alerte, colorée, sincère, l'auteur anonyme de cet article décrit la vie de l'habitant des Laurentides, de St Jérôme à Labelle. Labelle, qu'illustre aujourd'hui cette revue dans la page du Canada pittoresque. En passant, le "Witness" paye un délicat tribut d'hommages au curé Labelle, plus tard Mgr de ce nom, qui, nulle ne l'ignore, contribua beaucoup à ouvrir à la civilisation la partie du Canada au nord du pays de Montréal. Car, ainsi que le dit si bien notre confrère, il est étonnant que maintenant seulement, environ 250 ans après la fondation de Villemarie, par Paul de Chomedey, seigneur de Maisonneuve, devienne un central rural fourmillant de vie, une région si peu éloignée de la métropole du Canada. Et, s'il en est ainsi, continue le "Witness" dont nous voudrions pouvoir citer intégralement l'article, c'est grâce à la persévérance, à l'énergie, aux qualités de pionniers hors ligne, de nos braves habitants, pères de nombreuses familles. Grâce aussi à l'influence de notre bon, paternel, et dévoué clergé, qui préside à la vie de nos villageois du berceau à la tombe. Il est charmant, en vérité, et édifiant au possible, le tableau que nous donne le "Witness", d'un jeune ménage canadien-français s'en allant dans le bois pour le défricher et s'y tailler un domaine, qui, actuellement, donne l'aisance à ses heureux et laborieux propriétaires.

Et le confrère anglais de décrire par le menu la vie des "habitants", telle que nous la connaissons, respectable, et digne d'admiration. Encore une fois, nous nous plaignons à reconnaître, la sagesse et l'impartialité éclairée du "Witness", et, en l'en remerciant (car ce n'est pas toujours qu'on traite aussi amicalement nos gens), nous sommes heureux d'affirmer que des articles tels que celui que nous signalons, font beaucoup en faveur de l'harmonie des deux principales races qui habitent cette province, et compensent les avanies dont on nous accable quelquefois de parti pris.



L'ÉTRANGER (1)

LEGENDE CANADIENNE



C'était le mardi gras de l'année 17... Je revenais à Montréal, après cinq ans de séjour dans le nord-ouest. Il tombait une neige collante, et, quoique le temps fût très calme, je songeai à camper de bonne heure; j'avais un bois d'une lieue à passer, sans habitation, et je connaissais trop bien le climat pour m'y engager à l'entrée de la nuit. Ce fut donc avec une vraie satisfaction que j'aperçus une petite maison, à l'entrée de ce bois, où j'entrai demander à couvert. Il n'y avait que trois personnes dans ce logis lorsque j'y entrai: un vieillard d'une soixantaine d'années, sa femme, et une jeune et jolie fille de dix-sept à dix-huit ans qui chaussait un bas de laine bleue dans un coin de la chambre, le dos tourné à nous, bien entendu; en un mot, elle achevait sa toilette. "Tu ferais mieux de ne pas y aller, Marguerite", avait dit le père comme je franchissais le seuil de la porte. Il s'arrêta tout court en me voyant, et, me présentant un siège, il me dit avec politesse: "Donnez-vous la peine de vous asseoir, Monsieur: vous paraissez fatigué. Notre femme, rince un verre: monsieur prendra un coup, ça le délassera".

Les habitants n'étaient pas aussi cossus dans ce temps-là qu'ils le sont aujourd'hui, oh! non. La bonne femme prit un petit verre sans pied, qui servait à deux fins, savoir: à boucher la bouteille, et ensuite à abreuver le monde. Puis, le passant deux à trois fois dans le seau à boire, suspendu à un crochet de bois derrière la porte, le bonhomme me le présenta encore tout brillant des perles de l'ancienne liqueur, que l'eau n'avait pas entièrement détachée, et me dit: "Prenez, Monsieur, c'est de la franche eau-de-vie, et de la vergouse; on n'en boit guère de semblable depuis que l'Anglais a pris le pays".

Pendant que le bonhomme me faisait des politesses, la jeune fille ajustait une fontange autour de sa coiffe de mousseline, en se mirant dans le même seau qui avait servi à rincer mon verre, car les miroirs n'étaient pas communs alors chez les habitants. Sa mère la regardait en dessous avec complaisance, tandis que le bonhomme paraissait peu content. "Encore une fois, dit-il en se relevant de devant la porte du poêle et en assujettissant sur sa pipe un charbon ardent d'érable avec son couteau plombé, tu ferais mieux de ne pas y aller, Charlotte. — Ah! voilà comme vous êtes toujours, papa; avec vous on ne pourrait jamais s'amuser. — Mais aussi, mon vieux, dit la femme, il n'y a pas de mal. Et puis José va venir la chercher; tu ne voudrais pas qu'elle lui fit un tel affront?"

Le nom de José sembla radoucir le bonhomme.

"C'est vrai, c'est vrai, dit-il entre ses dents; mais promets-moi toujours de ne pas danser sur le mercredi des cendres: tu sais ce qui est arrivé à Rose Latulipe..."

— Non, non, mon père, ne craignez pas. Tenez, voilà José".

Et en effet, on avait entendu une voiture. Un gaillard assez bien découpé entra en sautant et en se frappant les deux pieds l'un contre l'autre; ce qui couvrit l'entrée de la chambre d'une couche de neige d'un demi-pouce d'épaisseur. José fit le galant; et vous auriez bien ri, vous autres, qui êtes si bien nippés, de le voir dans son accoutrement des dimanches: d'abord un bonnet gris lui couvrait la tête, un capot d'étoffe noire dont la taille lui descendait de six pouces plus bas que les reins, avec une ceinture de laine de plusieurs couleurs qui lui battait sur les talons, et enfin une paire de culottes vertes à mitasses bordées en tavelle rouge, complétaient cette bizarre toilette.

"Je crois, dit le bonhomme, que nous allons avoir un furieux temps: vous feriez mieux d'enterrer le mardi gras avec nous.

— Que craignez-vous, père? dit José en se tournant tout à coup et faisant claquer un beau fouet à manche rouge, et dont la mise était de peau d'anguille. Croyez-vous que ma gueule ne soit pas capable de nous traîner? Il est vrai qu'elle a déjà sorti trente cordes d'érable du bois; mais ça n'a fait que la mettre en appétit".

Le bonhomme réduit enfin au silence, le galant fit embarquer sa belle dans sa cariole, sans autre chose sur la tête qu'une coiffe de mousseline, par le temps qu'il faisait; s'enveloppa dans une couverture, car il n'y avait que les gros qui eussent des robes de peaux dans ce temps-là; donna un vigoureux coup de fouet à Charmante, qui partit au galop, et dans un instant ils disparurent, gens et bête, dans la poudrière.

"Il faut espérer qu'il ne leur arrivera rien de fâcheux, dit le vieillard en chargeant de nouveau sa pipe.

— Mais dites-moi donc, père, ce que vous avez à craindre pour votre fille; elle va sans doute ce soir chez des gens honnêtes?"

— Ha! Monsieur, reprit le vieillard, vous ne savez pas; c'est une vieille histoire, mais qui n'en est pas moins vraie! Tenez, nous allons bientôt nous mettre à table, et je vous conterai cela en frappant la fiole.

Je tiens cette histoire de mon grand-père, dit le bonhomme, et je vais vous la conter comme il me la contait lui-même:

Il y avait autrefois un nommé Latulipe, qui avait une fille dont il était fou. En effet, c'était une jolie brune que Rose Latulipe; mais elle était un peu scabreuse pour ne pas dire éventée. — Elle avait un amoureux nommé Gabriel Lepard, qu'elle aimait comme la prune de ses yeux, cependant, quand d'autres l'accostaient, on dit qu'elle lui en faisait passer. Elle aimait beaucoup les divertissements, si bien qu'un jour de mardi gras, un jour comme aujourd'hui, il y avait plus de cinquante personnes assemblées chez Latulipe, et Rose, contre son ordinaire, quoique coquette, avait tenu toute la soirée fidèle compagnie à son prétendu; c'était assez naturel: ils devaient se marier à Pâques suivant. Il pouvait être onze heures du soir, lorsque tout à coup, au milieu d'un cotillon, on entendit une voiture s'arrêter devant la porte. Plusieurs personnes coururent aux fenêtres, et, frappant avec leurs poings sur les châssis, en dégagèrent la neige collée en dehors, afin de voir le nouvel arrivé, car il faisait bien mauvais. "Certes! cria quelqu'un, c'est un gros, comptes-tu Jean? Quel beau cheval noir! comme les yeux lui flambent! on dirait, le diable m'emporte, qu'il va grimper sur la maison". Pendant ce discours, le monsieur était entré et avait demandé au maître de la maison de se divertir un peu. "C'est trop d'honneur à nous faire, avait dit Latulipe: dégraissez-vous, s'il vous plaît; nous allons faire déteiler votre cheval". L'étranger s'y refusa absolument — sous prétexte qu'il ne resterait qu'une demi-heure, étant très pressé. Il ôta cependant un superbe capot de chat sauvage et parut habillé en velours noir et galonné sur tous les sens. Il parça ses gants dans ses mains, et demanda permission de garder aussi son casque, se plaignant du mal de tête.

"Monsieur prendrait bien un coup d'eau-de-vie", dit Latulipe en lui présentant un verre. L'inconnu fit une grimace infernale en lavalant; car Latulipe, ayant manqué de bouteilles, avait vidé l'eau bénite de celle qu'il tenait à la main, et l'avait remplie de cette liqueur. C'était bien mal, au moins. — Il était beau cet étranger, si ce n'est qu'il était très brun et avait quelque chose de sournois dans les yeux. Il s'avança vers Rose, lui prit les deux mains et lui dit: "J'espère, ma belle demoiselle, que vous serez à moi ce soir, et que nous danserons toujours ensemble.

— Certainement", dit Rose à demi-voix et en jetant un coup d'oeil timide sur le pauvre Lepard, qui se mordit les lèvres à en faire sortir le sang.

L'inconnu n'abandonna pas Rose du reste de la soirée, en sorte que le pauvre Gabriel, renfrogné dans un coin, ne paraissait pas manger son avoine de trop bon appétit.

Dans un petit cabinet qui donnait sur la chambre de bal était une vieille et sainte femme, qui, assise sur un coffre, au pied d'un lit, priaient avec ferveur; d'une main elle tenait un chapelet, et de l'autre se frappait fréquemment la poitrine. Elle s'arrêta tout à coup, et fit signe à Rose qu'elle voulait lui parler.

"Écoute, ma fille, lui dit-elle; c'est bien mal à toi d'abandonner le bon Gabriel, ton fiancé, pour ce monsieur. Il y a quelque chose qui ne va pas bien, car chaque fois que je prononce les saints noms de Jésus et de Marie, il jette sur moi des regards de

furieux. — Vois comme il vient de nous regarder avec des yeux enflammés de colère.

— Allons, tantante, dit Rose, roulez votre chapelet, et laissez les gens du monde s'amuser.

— Que vous a dit cette vieille radoteuse? dit l'étranger.

— Bah! dit Rose, vous savez que les anciennes prêchent toujours les jeunes".

Minuit sonna, et le maître du logis voulut alors faire cesser la danse, observant qu'il était peu convenable de danser sur le mercredi des cendres.

"Encore une petite danse, dit l'étranger. — Oh! oui, mon cher père, dit Rose". Et la danse continua.

"Vous m'avez promis, belle Rose, dit l'inconnu, d'être à moi toute la veillée: pourquoi ne seriez-vous pas à moi pour toujours?"

— Finissez donc, Monsieur; ce n'est pas bien à vous de vous moquer d'une pauvre fille d'habitant comme moi, répliqua Rose.

— Je vous jure, dit l'étranger, que rien n'est plus sérieux que ce que je vous propose; dites oui... seulement, et rien ne pourra nous séparer à l'avenir.

— Mais Monsieur!... Et elle jeta un coup d'oeil sur le malheureux Lepard.

"J'entends, dit l'étranger, d'un air hautain, vous aimez ce Gabriel? ainsi n'en parlons plus.

— Oh! oui... je l'aime... je l'ai aimé... Mais tenez, vous autres gros messieurs, vous êtes si enjôleurs de fille que je ne puis m'y fier.

— Quoi! belle Rose, vous me croiriez capable de vous tromper, s'écria l'inconnu; je vous jure par ce que j'ai de plus sacré... par...

— Oh! non, ne jurez pas, je vous crois, dit la pauvre fille; mais mon père n'y consentira peut-être pas?"

— Votre père, dit l'étranger, avec un sourire amer; dites que vous êtes à moi, et je me charge du reste.

— Eh bien! oui, répondit-elle.

— Donnez-moi votre main, dit-il, comme sceau de votre promesse".

L'infortunée Rose lui présenta la main, qu'elle retira aussitôt en poussant un petit cri de douleur, car elle s'était senti piquer. Elle devint pâle comme une morte, et, prétendant un mal subit, elle abandonna la danse. Deux jeunes maquignons rentraient dans cet instant d'un air effaré, et, prenant Latulipe à part, ils lui dirent: "Nous venons de dehors examiner le cheval de ce monsieur; croiriez-vous que toute la neige est fondue autour de lui, et que ses pieds portent sur la terre?" Latulipe vérifia ce rapport, et parut d'autant plus saisi d'épouvante qu'ayant remarqué tout à coup la pâleur de sa fille auparavant, il avait obtenu d'elle un demi-aveu de ce qui s'était passé entre elle et l'inconnu. La consternation se répandit bien vite dans le bal; on chuchotait, et les prières de Latulipe empêchaient les convives de se retirer.

L'étranger, paraissant indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, continuait ses galanteries auprès de Rose, et, tout en lui présentant un superbe collier en perles et en or, il lui dit: "Otez votre collier de verre, belle Rose, et acceptez, pour l'amour de moi, ce collier de vraies perles". Or, à ce collier de verre pendait une petite croix, et la pauvre fille refusait de l'ôter.

Cependant une autre scène se passait au presbytère de la paroisse, où le vieux curé, agenouillé depuis neuf heures du soir, ne cessait d'invoquer Dieu le priant de pardonner les péchés que commettaient ses paroissiens dans cette nuit de désordre, le mardi gras. — Le saint vieillard s'était endormi en priant avec ferveur, et était enseveli, depuis une heure, dans un profond sommeil, lorsque, s'éveillant tout à coup, il courut à son domestique, en lui criant: "Ambroise, mon cher Ambroise, lève-toi, et attèle vite ma jument. Au nom de Dieu, attèle vite. Je te ferai présent d'un mois, de deux mois, de six mois de gages.

— Qu'y a-t-il, Monsieur? cria Ambroise, qui connaissait le zèle du charitable curé; y a-t-il quelqu'un en danger de mort?"

— En danger de mort! répéta le curé; plus que cela, mon cher Ambroise! une âme en danger de son salut éternel. Attèle, attèle promptement".

Au bout de cinq minutes, le curé était sur le chemin qui conduisait à la demeure de Latulipe et, malgré le temps affreux qu'il faisait, avançait avec

(1) Cette légende est extraite d'un roman, "l'Influence d'un livre", publié en 1837 par M. Philippe A. de Gaspé. M. de Gaspé est mort à Halifax il y a plus d'un demi-siècle.

une rapidité incroyable: c'était, voyez-vous, sainte Rose qui aplanissait la route.

Il était temps que le curé arrivât: l'inconnu, en tirant sur le fil du collier, l'avait rompu, et se préparait à saisir la pauvre Rose, lorsque le curé, prompt comme l'éclair, l'avait prévenu en passant son étole autour du cou de la jeune fille, et, la serrant contre sa poitrine, où il avait reçu son Dieu le matin, s'écria d'une voix tonnante: "Que fais-tu ici, malheureux, parmi les chrétiens?"

Les assistants étaient tombés à genoux à ce terrible spectacle, et sanglotaient en voyant leur vénérable pasteur, qui leur avait toujours paru si timide et si faible, et maintenant si fort et si courageux, face à face avec l'ennemi de Dieu et des hommes.

"Je ne reconnais pas pour chrétiens, répliqua Lucifer en roulant des yeux ensanglantés, ceux qui, par mépris de votre religion, passent à danser, à boire et à se divertir, des jours consacrés à la pénitence par vos préceptes maudits; d'ailleurs, cette jeune fille s'est donnée à moi, et le sang qui a coulé de sa main est le sceau qui me l'attache pour toujours.

—Retire-toi, Satan, s'écria le curé, en lui frappant le visage de son étole, et en prononçant des mots latins que personne ne put comprendre. Le diable disparut aussitôt avec un bruit épouvantable, en laissant une odeur de soufre qui faillit suffoquer l'assemblée. Le bon curé, s'agenouillant alors, prononça une fervente prière en tenant toujours la malheureuse Rose, qui avait perdu connaissance, collée sur son sein, et tous y répondirent par de nouveaux soupirs et par des gémissements.

"Où est-il? où est-il? s'écria la pauvre fille en recouvrant l'usage de ses sens. — Il est disparu, s'écria-t-on de toutes parts. — O mon père! mon père! ne m'abandonnez pas! s'écria Rose, en se traînant aux pieds de son vénérable pasteur; emmenez-moi avec vous... Vous seul pouvez me protéger... Je me suis donnée à lui... je crains toujours qu'il ne revienne... Un couvent! un couvent! — Eh bien, pauvre brebis égarée et maintenant repentante, lui dit le vénérable pasteur, venez chez moi; je veillerai sur vous, je vous entourerai de saintes reliques, et si votre vocation est sincère, comme je n'en doute pas après cette terrible épreuve, vous renoncerez à ce monde qui vous a été si funeste".

Cinq ans après, la cloche du couvent de... avait annoncé depuis deux jours qu'une religieuse, de trois ans de profession seulement, avait rejoint son époux céleste, et une foule de curieux s'étaient réunis dans l'église de grand matin, pour assister à ses funérailles. Tandis que chacun assistait à cette cérémonie lugubre avec la légèreté des gens du monde, trois personnes paraissaient navrées de douleur: un vieux prêtre, agenouillé dans le sanctuaire, pria avec ferveur; un vieillard, dans la nef, déplorait en sanglotant la mort d'une fille unique, et un jeune homme, en habit de deuil, faisait ses derniers adieux à celle qui fut autrefois sa fiancée, la malheureuse Rose Latulipe.

Ph. A. de GASPE.

CREPUSCULE

Au bord de l'horizon, les collines boisées
Ondulent, en prenant des teintes ardoisées,
Cependant qu'un dernier reflet, comme un mica
Piqué sur les coteaux, scintille dans leur brume,
Et que, timidement, une étoile s'allume
Dans l'azur pâle et délicat.

Les arbres, sur le ciel, de leurs grêles membrures
Font un dessin pareil à celui des nervures
D'une feuille. A présent, les étoiles sont deux,
Et luisent à travers la vapeur violette
Comme des yeux de femme à travers la voilette...
Les arbres ont un air frileux.

Tous les contours ont des finesses d'aquarelle.
Les fonds sont des lavis très clairs. Un clocher frêle
S'effile exquisement sur le lointain bleuté.
Les étoiles sont trois. La campagne repose,
Et, dans le ciel vert d'eau, monte une lune rose,
D'un rose qui semble argenté.

De larges bandes d'or l'horizon se chamarré.
Mais le dernier reflet s'est éteint sur la mare.
On croit voir des cyprès dans les hauts peupliers.
Le jour traîne un moment encore son agonie.
Les crapauds font un chant d'une plainte infinie...
Les étoiles sont des milliers.

EDMOND ROSTAND,

de l'Académie française.

LE VIEIL HOMME

Nouvelle inédite, par

MARIE LE FRANC

Le pauvre vieil homme poussait son orgue de Barbarie dans les rues de la ville, depuis le matin.

Ce jour-là, il se sentait plus triste et plus découragé que de coutume, et tout en moulant d'une main machinale, l'un après l'autre, les airs de pavanés, de fanfares guerrières ou de refrains de carrefours, devant les maisons de riche apparence et les magasins cossus, Antonio songeait.

Il repassait dans son souvenir sa vie d'aventures. Parti tout jeune de Sorrente, son pays natal, sous la conduite d'un de ces exploités d'enfant comme il en existe encore, en compagnie d'une douzaine de petits Italiens comme lui, il était venu à Paris, parcourant le jour les rues de la grande ville, sans relâche, portant sur sa tête son étalage de figurines de plâtre, harcelant les passants parce qu'il fallait vendre à tout prix et le soir se réfugiant dans la mansarde qu'il occupait avec ses compagnons et le dur "padrone" et où l'attendaient une maigre pitance, une mauvaise couchette, et plus de rebuffades que de bonnes paroles.

Cependant Antonio, alors, était heureux malgré sa misérable existence. Il arrivait souvent qu'au long de ses pérégrinations, il rencontrait les camarades qui jouaient de la mandoline dans les cours où promenaient comme lui des madones colorées à côté de moulages des chefs-d'oeuvre de l'art statuaire. Et l'on s'arrêtait à l'abri d'un porche ou sur les marches d'une fontaine pour se conter les menues aventures de la journée, faire l'inventaire de la recette et les plus heureux partageaient avec les moins favorisés. Quelquefois, celui-ci recevait une orange d'une dame charitable, celui-là un mauvais cigare d'un monsieur pressé, et, au moment des rencontres, chacun bénéficiait d'une tranche de l'orange pendant que le cigare circulait de bouche en bouche, déroulant, en même temps que de la fumée, beaucoup de rires et un peu de bonheur sur cette enfance abandonnée.

Antonio était un superbe garçon aux longs yeux noirs et aux cheveux drus, aux traits fermes et fins à la fois. Quand il eut quatorze ans, un peintre le remarqua et lui demanda de lui servir de modèle. Dès lors, il s'affranchit du mauvais maître auquel il fut soumis durant des années, et vécut de ce que lui rapportaient les séances de pose dans les ateliers du quartier où il ne tarda pas à être connu.

A vingt ans, pris de la nostalgie du pays, il retourna voir les flots bleus et les oranges de Sorrente, épousa une fille de pêcheurs, la jolie Lucia, qui habitait l'île Capri où il s'établit avec elle. Et du seuil de leur cabane, ils pouvaient voir tous deux tandis qu'ils remaillaient leurs filets, rougeoyer le Vésuve dans le lointain. Ils étaient contents de leur sort, se berçaient d'un refrain de barcarolle, en attendant le poisson, allongés sur les bords de leur barque. Ils vivaient d'un rien, d'un rayon de soleil et d'un éclat de rire, de la joie paresseuse de respirer sous le ciel d'Italie, et encore, elle, de tordre ses cheveux noirs sous un madras neuf, lui, de la voir planter ses dents blanches dans la pulpe d'une pastèque. Mais les enfants vinrent et avec eux les loques et la vermine pullulèrent dans la cabane, les filets vieillissants laissaient passer le poisson, Lucia ne riait plus aussi souvent, les poings à la taille, en balançant ses hanches comme autrefois, et Antonio reprenait avec moins d'âme les chansons des mariniers de la mer Tyrrhénienne.

Ils n'avaient guère ni l'un ni l'autre le goût du travail, le pouvoir de l'effort, le sens de l'économie; ils espéraient tout de la nature, et la nature se contentait de verser sur eux, chaque jour, sa belle lumière et ayant fait, douze heures durant, le tour du ciel bleu, elle s'en allait vers d'autres mondes, en traînant sa robe d'or, et ils ne savaient de qui attendre le pain. Il en fallait tant, tant et tant de miches qu'agrippaient tant de petites pattes noires et que dévoraient tant de petites dents aiguës de jeunes loups.

Alors, Antonio se laissa entraîner par des rêveurs de chimères, comme lui, des nonchalants épris de siestes longues au chaud soleil de Capri, à faire partie du prochain convoi d'émigrants à destination du Canada. On racontait que là on gagnerait des billets verts rien qu'à poser des chevrons dans les chantiers ou des rails sur les voies en construction, que les ménagères rapportaient plein leur tablier de pièces blanches à vendre des châles de l'Inde et des soies de Chine par les rues.

On céda les meubles souillés, les hardes flétries, et toute la famille s'embarqua pour le pays de ses nouveaux espoirs. Elle s'installa à Montréal dans un quartier pauvre parmi un amoncellement de miséreux.

Tant que dura l'été, les cigales chantèrent, mais quand vint l'hiver, tout l'enthousiasme et tout l'entrain passagers s'en furent. Lucia demeurait près du poêle, les épaules enveloppées d'un fichu, en hochant la tête et faisant branler ses longs pendants d'oreilles de cuivre doré. Les petits, négligés, manquant d'air pur, de bon lait et de linge propre, dépérissent et moururent l'un après l'autre. Lucia épuisée par une mauvaise toux, eut peine à passer l'hiver et un jour d'avril où le ciel, ayant secoué ses dernières neiges et ses retours de caprices, évoquait à ses regards mourants les horizons lumineux de l'île natale, elle rendit à la Madone son âme racornie comme une rose mordue par la gelée.

Antonio restait seul. Des années s'écoulèrent, quinze ans, vingt ans peut-être, il ne savait plus. Et depuis quinze ans, vingt ans, il tournait sa manivelle dans les rues de la cité, il s'y attachait chaque matin et montait les côtes en soufflant, comme un cheval fourbu, ou arc-boutant ses jambes tremblantes dans les descentes.

Il y avait des jours où il se sentait plus las et plus vieux que de coutume, surtout quand le ciel était gris, le soleil absent comme aujourd'hui, où il s'était attardé à revivre son passé, en égrenant ses airs. Il attendait, résigné, que la romance commencée fût finie pour reprendre sa route. Il ne regardait pas les passants qui ont besoin pour qu'ils donnent que les malheureux les implorent des yeux, comme des chiens errants.

Tout à coup, il remarqua sur le trottoir, à quelques pas de son orgue, une voiture d'enfant arrêtée là et dans la voiture une fillette habillée de blanc, avec une petite figure rose sous une capote à noeud bleu, qui le regardait.

La mère ou la nourrice venait sans doute d'entrer dans le grand magasin à la porte duquel Antonio débitait des ritournelles et avait laissé le bébé sur le trottoir.

L'enfant dévisageait le bohémien, très intéressée évidemment, et son regard allait de la grosse boîte qui faisait tant de bruit à la figure ridée du vieil homme. Elle porta la main à son oreille, pencha la tête, et sa bouche s'entr'ouvrit avec l'expression des tout petits qui écoutent le tic-tac d'une montre. Et Antonio, ayant entrepris un air très gai, elle se mit à rire aux éclats, et plus l'homme jouait, plus l'enfant riait.

Celui-ci avait redressé le buste et mis une main sur son coeur, dans le geste cher aux gens de son pays. Pour un moment ses yeux retrouvèrent l'éclat des anciens jours, sa face encadrée de cheveux blancs rayonna, entre ses lignes demeurées pures.

Enfin, il pouvait s'offrir ce luxe, lui, le pauvre vieux, de jouer, non pas dans l'espoir d'une vile obole arrachée au passant, mais pour la joie, pour l'orgueil d'amuser un tout petit enfant. Le mendiant en haillons donnait de son temps et de ses forces à un poupon richement habillé qui riait de moins bon coeur tout à l'heure quand, rentré à la maison, on lui mettrait entre les mains des jouets coûteux ou que toute la famille s'assemblerait autour de son berceau pour qu'il fasse risette.

Il se croyait revenu aux premiers jours de son arrivée à Montréal, alors que l'orgue, aujourd'hui rafistolé était tout neuf, que sa femme se tenait à ses côtés, jolie et souriante, avec le madras brodé retombant de ses cheveux noirs, que les canaris de la cage, attachée à l'avant de la machine, car ils avaient des canaris, alors! répondaient aux polkas hongroises et aux valse autrichiennes, que ses filles allaient en gambadant ramasser les gros sous qu'on leur jetait...

Le bébé, à présent, tendait les bras et s'agitait dans sa voiture pour voir de plus près ce jouet énorme qui sonnait si fort et ce vieil homme qui lui souriait si tendrement. Et Antonio ne se lassait pas. Que n'eût-il pas donné pour poser un baiser, non pas sur la figure trop précieuse pour ses lèvres ridées, mais sur les menottes levées vers lui...

Mais hélas! il fallut retomber dans la réalité triste, rester seul avec sa misère! Une belle dame froufroutante sortit du magasin en boutonnant ses gants de Suède, tapota les oreillers de la voiture et obligea l'enfant à se recoucher. La bouche en fleur se crispa un instant, les yeux de ciel se tournèrent une dernière fois vers la boîte merveilleuse, la mère, elle, n'eut pas un regard pour le musicien...

Que lui importait, d'ailleurs, au vieil homme, puisque la petite figure rose sous la capote à noeud bleu s'en était allée, et que la vision riieuse comme le ciel de Capri et douce comme les flots de Sorrente s'était pour jamais évanouie!

MARIE LE FRANC.

LES MOUSTACHES DE NAPOLEON

—Des soldats, maman, des soldats!

Le petit Napoléon Bonaparte, alors âgé de quatre ans, n'avait pas de plus grande joie que lorsque, dans les rues d'Ajaccio, il regardait passer un régiment.

Le bambin, alors, dégingolait quatre à quatre les escaliers, s'échappait des mains de la servante et courait au-devant des soldats, leur emboitant de son mieux le pas, déjà populaire parmi eux.

—Bonjour, Cadet! disaient les anciens.

Napoléon était tout fier de ce surnom, et, se faufilant parmi les jambes, touchait avec admiration les fourreaux des sabres, demandait à porter pendant quelques pas un fusil.

Une fois, un grand diable de sergent, d'un tour de main, avait juché Cadet sur son sac, et Napoléon déclara que ce jour était le plus beau de sa vie.

Aussi fut-il bien content lorsque son papa lui fit cadeau, un matin, d'un bel uniforme tout neuf, approprié à sa taille, de soldat de Royal-Bourbon, justement le corps de troupes qui tenait garnison à Ajaccio, un régiment fameux qui s'était couvert de gloire à Fontenoy. Rien ne manquait à l'équipement.

L'enfant le revêtit tout de suite. Il était joli à croquer ainsi, et toute la famille s'extasia.

Mais son bonheur n'était pas complet.



— Cadet, voici ton affaire!

Un grand projet venait, en effet, de naître dans sa petite tête, le projet de s'échapper de la maison dans sa belle tenue et de se montrer aux soldats de Royal-Bourbon, ses camarades.

Longtemps, il mûrit son idée et, un matin, vers dix heures, pendant que sa mère et la servante vquaient aux soins du ménage, l'enfant s'équipa vivement et, sans bruit, sortit dans la rue.

Du plus vite qu'il put, il se dirigea vers la caserne. Il connaissait bien les heures d'exercice et savait qu'à cette heure-là le régiment était rentré.

Des passants le dévisagèrent, intrigués.

Où pouvait bien aller ce mioche, ainsi affublé?

Napoléon marchait, marchait, de toute la force de ses petites jambes, et le cœur lui battait bien fort quand il atteignit le vaste bâtiment qu'occupait le régiment de Royal-Bourbon.

Crânement, il avança vers le factionnaire qui somnolait, et qui, en l'apercevant, grogna:

—Que veux-tu, méchant moutard?

L'enfant resta interdit. Cet homme n'avait donc pas vu son uniforme!

—C'est ta nourrice peut-être que tu cherches? continua le soldat, goguenard.

Napoléon devint très rouge sous l'insulte.

Mais les camarades du corps de garde s'étaient approchés, amusés de l'incident.

—Je suis des vôtres, fit le bambin, résolument.

Le factionnaire éclata de rire.

—Quelque chose te manque, pourtant!

—Quoi donc?

—Des moustaches.

Napoléon baissa la tête. De grosses larmes lui montaient aux yeux.

A ce moment, un sergent approcha.

O bonheur! C'était celui qui, un jour, avait juché Cadet sur son sac. Il se rappellerait, bien sûr.

Il reconnut, en effet, l'enfant.

—Pleure pas, Cadet! et entre au quartier. Tu es des nôtres.

—Mais... l'ancien a dit vrai... Je n'ai pas... de moustaches...

—On t'en trouvera!

Le sergent se grattait l'oreille, perplexe, puis il dit:

—Attends-moi au corps de garde. Je vais aviser.

Napoléon demeurait rêveur. Le sergent allait lui rapporter des moustaches!... Mais comment?... Autour de lui, les soldats riaient.

—Il va lui en fabriquer en coton!

—En brins de mousse!

—En poil de chat!...

Pendant ce temps, le sergent était monté à sa compagnie, où les hommes, au pied de leurs lits, mangeaient la soupe.

C'était la compagnie colonelle, la plus fameuse de Royal-Bourbon, celle qui gardait le drapeau. A Fontenoy, elle s'était fait faucher.

—Camarades, vous connaissez Cadet, le mioche qui court dans nos jambes et nous aime bien, un soldat en herbe.

—Oui, un luron.

—Qui ira loin...

—Il a reçu en cadeau un uniforme comme le nôtre, avec tous les accessoires. Rien ne manque! sa tenue, rien qu'une chose... indispensable: des moustaches.

De gros rires sonnèrent. Les soldats s'étaient rapprochés.

—Et alors?

—Alors je suis venu faire comme qui dirait une quête parmi vous.

Les hommes comprirent.

L'un d'entre eux, la figure balafrée d'un coup de sabre, grogna:

—Ça a du prix, sergent, ce que vous demandez-là! Ce n'est pas pour faire un jouet de moutard.

—Allons! donne tout de même! Ça lui portera bonheur!

Et chacun, amusé, dans sa moustache longue, cueillit un poil.

—Tenez, pour Cadet.

Il y en avait des bruns, des roux, beaucoup de très rudes jaunis de tabac, beaucoup de blancs. En un instant fut réunie une grosse poignée sel et poivre, de quoi faire des moustaches d'ancien.

L'enfant attendait, très ému. Des moustaches! On allait lui apporter des moustaches!

—Cadet, voici ton affaire! Et, avec un rien de colle, au-dessus des lèvres fines du bambin, le sergent fixa les deux touffes.

Emerveillé, Napoléon était rouge de plaisir. Il balbutia:

—D'où viennent-elles donc?

Le sergent était grave.

—De tous les hommes de la compagnie colonelle, répondit-il, celle qui a sauvé le drapeau à Fontenoy. De fameuses moustaches, comme tu vois.

Napoléon ne dit pas une parole. Il cambra sa petite taille, embrassa le sergent, et, le cœur chaviré par une émotion immense, il fit le salut militaire, puis pivota sur les talons pour s'en retourner bien vite à la maison, se montrer à ses parents. Et, cette fois, lorsque le mioche passa la grille, le factionnaire joignit les talons et rendit les honneurs...

HENRY de FORGE,

UN GIBIER DE CHOIX

Une chasse est ouverte déjà qui, assez loin de nous, en Angleterre, bat son plein, faisant résonner dans les bois les appels joyeux des chasseurs et la voix sonore des chiens.

Disons tout de suite qu'il s'agit d'une chasse à l'homme oui, à l'homme — non pas comme vous pourriez le croire, de quelque malfaiteur qu'on traque, de quelque chemineau qui se terre ou de quelque pauvre diable sacrifié à de sanguinaires divertissements, mais d'un homme du meilleur monde, souvent titré, mis à la dernière mode de Londres.

Il prend son rôle de gibier de la plus sérieuse façon et n'a qu'un but: dépister la meute.

Jeux de fous! penserez-vous peut-être.

Au contraire! Jeux de sages, aimant le grand air, la belle nature et les bêtes de race.

Les Anglais — admirables éleveurs — ont su, à grand-peine, conserver une merveilleuse race de chiens qui se perdait, les "bloodhounds", célèbres dans les fastes de la vénerie. Ils sont d'origine française et, sous Louis XIII, portaient le nom de chiens de Saint-Hubert.

Peinés de voir une si belle race disparaître, des sportmen, anglais s'épurent, retrouvèrent quelques "types" irréprochables, les croisèrent habilement et refirent des meutes. Ils se mirent tout exprès en club et l'on vit de solennelles équipages, comme ceux de MM. Sloker, Leestone Smith, Sunderland, Oliphant.

Les bloodhounds sont des bêtes admirables, noires, trapues, ardentes, d'un courage infatigable, chassant toute espèce de gibier, avec un odorat d'une subtilité qu'on ne connaît à aucune autre race de chiens.

On pensa alors à donner à ces animaux de chasse qui étaient le mieux doués, le gibier le plus difficile, à l'odeur la plus fugitive. Il y avait quelque élégance dans ce tour de force. Sans broncher ils l'accomplirent, et un sport nouveau naquit voici une huitaine d'années, qui, tout de suite, connut la vogue.

Et c'est ainsi qu'aux beaux jours, certaines personnalités de la plus haute société anglaise se livrent chaque année avec ferveur à cette étrange chasse: la chasse à l'homme au chien courant.

L'homme désigné pour être gibier part avec une avance de deux à cinq heures, suivant le vent.

Avant de partir il est allé vers ceux-ci, les a flatés de la main et leur a fait sentir son veston. Point de parfums de coquetterie. Il ne faut ni héliotrope ni patchouli. Chaque individu a son petit "fumet" personnel.

Tout à l'heure la meute s'élancera, bruyante, sur la trace, donnant de la voix, une voix magnifique.

Derrière, les chasseurs suivront, à cheval, en bicyclette, en auto même, cortège joyeux et intrépide, car les chemins seront peut-être difficiles.

Pendant ce temps le "gibier", par tous les moyens, s'efforce de gagner du terrain en dépistant les chiens qui le cherchent. Les conditions atmosphériques l'y aident parfois. Il a mille ruses: tantôt il grimpe dans un arbre, fait des bonds ou des zigzags compliqués; tantôt il se mêle à des gens qui passent, entre dans les maisons.

Mais les bloodhounds sont des malins qui ne se laissent pas refaire. Le nez bas, ils quêtent, démarrant la trace au milieu de cent autres, ne se trompant pas aux lacets de route, n'hésitant guère. Ils



L'homme cherche à dépister les chiens.

prennent leurs retours d'eux-mêmes sans qu'on ait à les diriger. Les piqueurs n'ont pas besoin de les encourager de la voix ou du fouet. Il est rare qu'après douze à vingt kilomètres soit quarante à soixante minutes, ils n'aient pas retrouvé leur homme.

A mesure qu'ils s'en rapprochent celui-ci redouble d'ingéniosité et de gymnastique. On en vit, bons nageurs, qui entraient dans l'eau d'une rivière, pour repartir très en aval ou en amont. Infailliblement, à la fin, le "gibier" est pris, serait-il caché dans une maison ou au milieu de la foule d'un marché.

A Phallali point de curée. Les bonnes bêtes, très douces, une fois le but atteint, jappent de plaisir mais se gardent de mordre, comme conscientes de travailler pour la gloire et de faire de l'art pour l'art.

Un repas joyeux, au soir, réunit chasseurs et chassé, celui-ci présidant la table et tenu au dessert de raconter, en un "speech" aux dames, ses émotions.

Le Bloodhound Club que préside excellemment le marquis de Linlithgow, est fier de ce sport pittoresque qui ne rencontre que des succès. Il a organisé dans les vastes plaines entourant la ville de Salisbury de solennels concours et les jolies Anglaises commencent à raffoler de ce jeu bien vivant et sans danger.

Peut-être, par ces temps d'entente cordiale, cette vogue passera-t-elle l'eau pour rendre aux bloodhounds jadis français leur vieux nom de Saint-Hubert. Et il ne sera pas banal de voir certains jeunes gens "à la mode" se faire courir dans les bois de Marly ou de Rambouillet.

NEMROD,

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

La Photographie des Couleurs

M. Lippman, le savant auquel on doit déjà de si remarquables découvertes sur la photographie des couleurs, a communiqué, à ses collègues de l'Académie des sciences, de Paris, un nouveau procédé qu'il vient d'étudier et qu'il intitule "Procédé de photographie des couleurs fondé sur la dispersion prismatique."

Voici en quoi consiste le principe de ce nouveau système :

M. Lippmann se sert d'une "trame" formée de traits transparents très fins et très rapprochés (5 au millimètre) qui reçoit l'image colorée ou la vue naturelle à reproduire. Cette image est projetée sur une plaque photographique contenue dans un appareil analogue à un appareil d'agrandissement. La plaque, une fois impressionnée, est développée à la manière ordinaire, puis replacée dans l'appareil. Si on l'éclairé alors à la lumière blanche, on la voit, par transparence, à travers la trame, reproduire les couleurs naturelles du sujet ou de la vue qu'elle représente.

Ce résultat est obtenu par une double décomposition des rayons lumineux dus à la dispersion prismatique produite, par la trame, d'abord en couleurs complémentaires (ou négatives), puis inversement en couleurs réelles (ou positives).

Evidemment, il ne s'agit pas encore là de l'obtention d'épreuves, sur papier ou sur verre, colorées d'une manière fixe, puisque pour juger de l'effet produit il faut examiner le cliché par transparence et disposé dans des conditions spéciales, à l'intérieur d'un appareil.

Il n'en est pas moins certain que le nouveau procédé de M. Lippmann, qui n'exige aucune opération compliquée, est un progrès nouveau, et très applicable vers la solution définitive du problème de la photographie des couleurs.

Mouilleur pour bureau

Le mouilleur ordinaire constitué par une éponge se dessèche rapidement par l'évaporation; de plus, cette éponge absorbe les poussières et souille les doigts. Le nouveau mouilleur, dont nous donnons un croquis consistant en un vase présentant une large ouverture pouvant être obturée par une bille flottant sur le liquide; il suffit de poser les doigts sur la bille et de les promener sur la surface qui est toujours mouillée. Du fait que l'ouverture du vase est bouchée par la bille, l'évaporation est réduite au minimum et l'approvisionnement d'eau dure longtemps.



Mouilleur pour bureau.

Lunettes jaune-orange

Un jour, j'étais très fatigué des yeux, et j'allai passer une heure dans un petit pavillon du jardin du collège, dit le Dr Clavequin. Il y avait des verres colorés aux fenêtres et je m'assis pour lire derrière un qui était jaune. Au bout d'une heure de lecture et de réflexion, je me sentis les yeux bien soulagés sans me demander pourquoi. Une communication récente faite à l'Académie nous apprend qu'une expérience prolongée par un oculiste d'Angers a vérifié ce fait que les verres jaunes de lunettes tout en laissant les objets illuminés de tons chauds, sont plus agréables à l'oeil que le ton fumé, produisent un effet calmant particulièrement recommandable aux personnes très sensibles à l'intensité de la lumière surtout par hyperesthésie rétinienne. Ces verres sont d'autant plus agréables que la lumière est plus intense et rendent les plus grands services dans les pays du sud ou de montagne. Aux gens tristes et moroses, aux gens doués d'une acuité visuelle normale et surtout à ceux dont l'acuité est affaiblie, comme dans la rétinite, la choroïdite, la myopie progressive, les kératites, l'atrophie des nerfs optiques, etc., il faut recomman-

der l'usage de verres hygiéniques jaunes légèrement orangés. Les grands oculistes expliquent ces effets calmants par la suppression des rayons chimiques du spectre solaire. Les rayons chimiques sont ceux qui, invisibles à l'oeil, exercent néanmoins une action sur certains corps chimiques.

Les colorations des pierres précieuses sous l'action du radium

Au moment où l'on parle de la découverte importante d'une mine de radium au Canada, il nous semble opportun de signaler une des propriétés nouvellement reconnues de cet étrange métal.

On a observé à plusieurs reprises que les substances inorganiques exposées à l'action des rayons cathodiques ou de ceux du radium prennent des colorations, à savoir: le verre une teinte fortement brune ou violette, le chlorure de sodium une couleur gris-brun, et le chlorure de potassium une nuance, soit brunâtre, soit jaune, selon les circonstances. Ces observations ont suggéré l'idée d'exposer aux rayonnements du radium les minéraux transparents naturels employés comme bijoux; cette expérience a été, en effet, tentée par M. Crookes dans le cas du diamant.

Dans une série étendue d'expériences pareilles, entreprises par M. A. Miette, on a constaté qu'un nombre très grand de pierres précieuses changent de couleur sous l'action d'un rayonnement plus ou moins prolongé dû à une substance fortement radio-active. Bien qu'on ne puisse pas encore énoncer de principes communs à tous les phénomènes observés, on peut dire cependant que la teinte des pierres claires change facilement, tandis que les minéraux possédant une forte coloration originale ne présentent qu'une faible variation de couleur. Ce fait pourra peut-être se rattacher à la loi récemment trouvée par les minéralogistes, à savoir que les pierres précieuses d'une couleur claire ne renferment le plus souvent aucune impureté chimique pouvant produire une coloration, tandis que, dans le cas d'une coloration sombre, la pierre contient des sels métalliques colorants ou même des corps organiques de la série des hydrocarbures.

"Revue générale des Sciences".

Un moteur électrique lilliputien

L'électricité nous a déjà habitués à bien des commodités, soit sous le rapport de l'éclairage ou du chauffage, soit comme force motrice. A ce point de vue, elle est particulièrement agréable pour mettre en marche beaucoup d'appareils domestiques, tels que les machines à glace, les tourne-broches, les ventilateurs, etc., etc. C'est que, en effet, avec elle on arrive à faire des moteurs vraiment minuscules qu'on peut loger dans les pièces les plus exigües sans aucune gêne pour le service et le bien-être. Mais il semble que le record des petits moteurs, appartienne à M. Figueras, qui vient de créer une petite machine électrique tout à fait "lilliputienne", qu'on pourrait parfaitement emporter dans sa poche.

Le moteur que construit cet ingénieur est remarquable. Il n'est pas plus gros qu'une forte

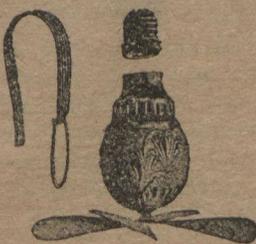


Fig. 1.



Fig. 2.

ampoule de lampe à incandescence dont il a la forme, il consomme environ le cinquième de ce que consomme une lampe à incandescence de seize bougies.

M. Figueras s'en sert pour actionner des petits ventilateurs à deux paires d'ailettes, que

l'on peut mettre ainsi n'importe où, soit sur un support, soit accrochés quelque part. On relie les deux fils aux bornes de la petite poire électrique et voilà le ventilateur en route: c'est le "petit vent du Nord" mécanique réalisé et vulgarisé.

Les figures 1, 2 et 3 représentent quelques types de ventilateurs que construit l'inventeur. La fig. 4 donne une coupe du moteur. La car-

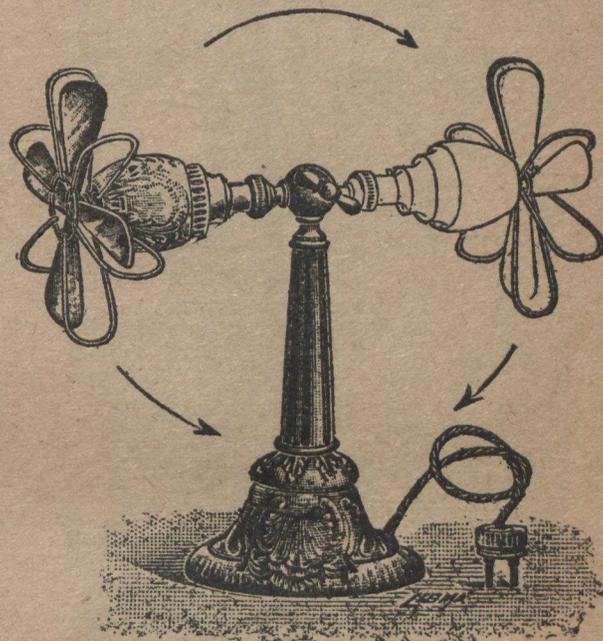


Fig. 3.

casse de l'inducteur porte deux noyaux (b) sur lesquels sont disposées les bobines inductrices (a); dans les évidements (e) on peut placer les résistances (c) qui permettent de régler le fonctionnement d'après la tension normale de l'installation sur laquelle le moteur doit fonctionner. L'induit (p) a son enroulement logé dans les rainures du noyau et le courant y est amené par un plateau (q) sur lequel appuient deux balais (r) en charbon montés dans une pièce isolante (u) et soumis à l'action des ressorts (s). Le courant arrive par deux fils (l) et (k) aux bornes (g).

Comme on le voit, le petit moteur porte un crochet qui permet de le fixer en un point quelconque d'une pièce; mais on peut aussi le munir d'un bouchon amovible et interchangeable qui permet de l'adapter sur les supports ordinaires de lampes à incandescence à vis ou à baïonnette.

La conception et l'exécution de ce petit moteur sont remarquables; mais il y a surtout une satisfaction technique à considérer avec quelle facilité on peut se procurer ainsi la petite force motrice utilisable, prête pour toutes sortes de menus besoins.

De "Les Inventions Illustrées".

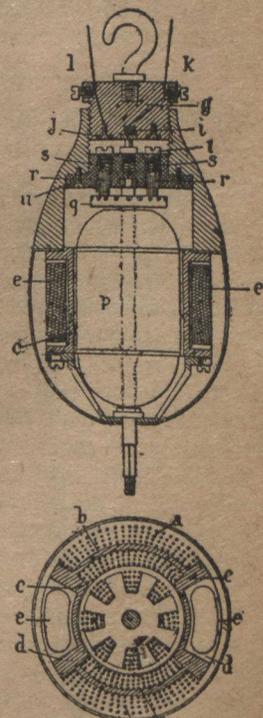


Fig. 4.

La tomate et les arthritiques

Une grande calomniée, la tomate, vient de trouver un défenseur ardent et documenté dans la personne du professeur Armand Gautier. On accusait, à tort, paraît-il, cette excellente solanée d'engendrer la goutte et le rhumatisme par sa teneur élevée en acide oxalique. Or, l'analyse a démontré que la tomate ne contient que des traces de cet acide, mais, au contraire, des quantités notables des acides citrique et malique dont l'usage est précisément recommandé aux arthritiques. L'erreur d'hier devient aujourd'hui une vérité!

A TRAVERS LA MODE



Manteau d'excursion—Vêtement pratique et chaud, adapté à la fraîcheur pluvieuse des jours d'automne, ce grand manteau en épais homespun de ton indéci, à rayures écossaises. Les manches sont figurées chacune par deux demi-pèlerines rattachées au dos par des glands de passementerie. Audessous des épaules trois petits boutons servent d'ornement.

Une casquette de même étoffe que le vêtement l'accompagne. Elle sera enjolivée d'un grand voile de gaze qui la couvrira en grande partie et qui sera assez grand pour s'enrouler encore autour de la tête et s'attacher en brides sous le menton.

Les accessoires de la toilette. — Cols et collerettes

Avec les corsages à cols montants on met des fanfreluches de toutes sortes: ce sont des encolures droites avec rabats, noeuds ou pans de toutes variétés; mais avec les corsages décolletés on voit aussi l'utilité de leur adjoindre une de ces fantaisies qui terminent en quelque sorte la toilette et lui donne un chic bien fait pour nous tenter.

Cette saison, nous avons vu réapparaître ces charmants cols ronds, les cols plats que nos grand-mères ont porté jadis; et celles qui ont pu trouver au fond de leurs tiroirs un de ces cols en fine broderie sur fond de mousseline ou de toile n'auront qu'à les poser sur n'importe quel corsage, elles seront au dernier goût du jour.

Ces cols sont tellement à la mode qu'on a voulu les répéter, les reproduire, et les plus jolis sont ceux qui sont une copie plus ou moins exacte des modèles anciens. Si l'on veut les faire soi-même, rien de mieux; mais quand on veut les acheter tout faits, ces modèles ne se trouvent que dans des maisons spéciales de lingerie, où on les paie très cher.

Nous ne saurions donc trop vous engager, Mesdames et Mesdemoiselles, à faire vous-mêmes un de ces charmants petits cols que vous pourrez porter avec des corsages ou des blouses décolletées, et qui seront également très bien à leur place sur le col rond ou sur le col et les revers tailleur de votre vêtement de demi-saison, que ce soit une jaquette, un boléro ou une veste. Sur un corsage montant, ces cols ronds entourent aussi très joliment le pied de l'encolure, c'est donc dire qu'on peut toujours les utiliser.

Ces cols ronds taillés en forme avec le droit fil au milieu du dos se font volontiers en toile ancienne, en fine toile blanche et aussi en linon ou en nansouk, bien que ce soit moins solide, mais c'est plus léger. Les cols sont brodés soit à l'anglaise, c'est-à-

dire à jours, soit au plumetis bourré; les plus jolis réunissent le plumetis et la broderie anglaise qui s'allègent et font valoir mutuellement leurs reliefs et leurs jours; toujours le bord est festonné, soit avec un simple feston à dents de roses peu creusées, soit avec un bord plus mouvementé: il est joli de souligner les contours d'une valenciennes très légèrement froncée.

Ces formes de cols se répètent fort bien en dentelles de toutes sortes. Avis donc à celles de vous qui font de la dentelle Renaissance ou de la dentelle de Bruges avec des lacets; et aussi à celles qui ont le temps et la patience d'exécuter de la guipure d'Irlande.

A côté de ces cols, et ayant avec eux une certaine analogie, nous avons des collerettes en dentelle qui, soit rondes, soit allongées en pointes devant, derrière, et parfois sur les épaules, se ferment au milieu du dos. Ces collerettes font une sorte de très petit empiècement qui se pose sur n'importe quel corsage: on les fait avec ou sans col droit.

Quand il y a un col, c'est une fanfreluche charmante qui se voit dans l'intérieur d'une jaquette ou d'un boléro.

La collerette se fait en dentelles, avons-nous dit, mais on peut aussi combiner des arrangements pour en faire un accessoire lingerie; ce sont alors des biais roulés en mousseline ou en nansouk, qui sont réunis par des jours à l'aiguille ou qui alternent avec des petits entre-deux de Valenciennes ou de Cluny.

Avec les mêmes matériaux on fait aussi de longs plastrons qui garnissent tout le devant du corsage.

DAISY.

Les ceintures

On devait croire, lors du succès aussi imprévu qu'extraordinaire de la jupe-corset, que les ceintures seraient à jamais bannies de nos armoires. Il n'en est rien cependant. Au contraire, par esprit d'opposition ou de contradiction, très féminin, d'ailleurs, nous venons de leur ouvrir, encore une fois, très largement nos portes, et d'augmenter — cela semblait impossible au premier abord — leur variété.

Les toilettes très habillées ont le corsage et la jupe de même étoffe; la chemisette ou la blouse, aussi jolie soit-elle, mise avec une jupe de couleur différente, se range dans une catégorie de toilettes au-dessous, c'est-à-dire qu'elle est d'un degré moins élégante que la première. Pour celle-ci, qu'elle soit en voile de soie, en mousseline, en linon, on chiffonnera la ceinture de cette même étoffe avec accessoires de noeuds, de ruchés, de dentelles...

La chemisette blanche fait fureur en ce moment, et rien n'est plus commode, plus agréable, hâtons-nous de le dire, que ce fin chiffon de mousseline ou de dentelle sur nos épaules déjà lourdes de la chaleur de juillet et d'août. Avec celle-ci, et sans égard pour la couleur de jupe, la ceinture blanche est tout indiquée.

Celles-ci varient à l'infini. Il y a d'abord la ceinture simple, presque ordinaire, en toile blanche, en piqué, en peau, pour le matin, les courses, les excursions. La toile peut cependant être enjolivée par une petite broderie en soie lavable; la peau serait agrémentée de boutons dorés, d'une jolie boucle fantaisie qui contribueront à la rendre plus élégante.

La ceinture, en galon d'or ou en soie ancienne brodée de tons adoucis, trouve de nombreuses adep-



Toilette de dame âgée—Robe très habillée, en gaze liberty souple noir sur fond de taffetas blanc. Au bas de la jupe court un entre-deux de dentelle crème. Le corsage est formé par un paletot long ouvert et arrondi devant, en gaze liberty à grosses raies noires blanches. Ce paletot est bordé d'une haute dentelle pareille à celle de la jupe sur laquelle devant, sont placés de chaque côté trois petits noeuds avec gland en satin mauve. Même noeud au col pour retenir une retombée de haute dentelle crème. La ceinture est marquée par devant au moyen d'un drapé en satin souple.

Le chapeau, en paille dorée a pour toute garniture de gros noeuds en ruban pékiné noir et blanc placés au-dessus d'un cache-peigne de roses rouges.

tes; elle aura un cachet plus personnel, moins "genre nouveauté". Mais quelle marge ouverte par le ruban liberty qui se chiffonne, se froisse de vingt manières différentes! Ici des plis superposés, profonds, continus, soutenus par une baleine devant et une autre derrière, formeront la ceinture appelée "suisse"; là, des plis exactement pareils à ceux que je viens de décrire seront croisés par de la passementerie, des anneaux ou des boucles.

Un ruban de moire ou de soie aura une boucle fantaisie devant, une autre derrière; il y aura encore la série des petits noeuds, des petites boucles: le ruban très large, uni, qu'on enroulera simplement autour de la taille, de manière à ce qu'il descende devant et se plaque joliment au-dessous du buste, l'arrêt du ruban retenu par de petites épingles doubles à pierres fausses, si polies et si bon marché. Ce même ruban, posé uni, sans pli, avec rosaces de satin piquées de boucles de strass, pourra être disposé en plis; la ceinture sera moins haute, mais le noeud à coques doubles ou triples rachètera en largeur ce qui lui manquera en hauteur.

Encore une fois, l'imagination peut se donner tout essor en drapant de façon très différente le ruban de soie.

A côté des ceintures déjà indiquées, n'oublions pas de mentionner celles en caoutchouc à dessins fort jolis, agrémentées de paillettes, de perles, et cloutées d'or ou d'acier; celles en peau blanche peintes à la main, avec fermeture art nouveau — ce ne sont pas les moins jolies — en peau brune ou naturelle, pyrogravées avec agrément de peinture et de jours. La ceinture en soie imprimée sur chaîne, en caoutchouc à dessins imprimés terminera cette longue énumération qui sera, je l'espère, un guide à vos choix futurs.

De "La revue hebdomadaire"

FLORIANE.



PATRON No 534

Blouse d'automne

Blouse simple pouvant se mettre sous un vêtement sans risque d'être chiffonné. Le patron se compose de 5 morceaux: devant, dos, manche, parement. Matériaux, 2 verges $\frac{1}{2}$ en 36 pouces.

Pour recevoir ce patron en papier tissu, il suffit de nous adresser 10 cents et de nous ainsi que le tour du buste. (N'oubliez pas de donner votre adresse complète et de signer lisiblement).

LA VIE AU FOYER

ETUI A JUMELLE



Cet étui se fait en satin blanc ou gris ou même en peau dans les mêmes tons. Il est brodé de branches de mimosa en chenille jaune pour les fleurs, en chenille verte et en points lancés pour le feuillage.

Les croquis ci-contre représentent la broderie et donnent une idée des patrons à découper. Il faut couper un $\frac{1}{3}$ de pouce en plus tout autour pour le montage. Appliquer le satin sur une toile tailleur double, piquer à l'intérieur et doubler de soie légère ou de satin.



Détail, deux tiers de la grandeur d'exécution, de l'étui à jumelle.

RECETTES CULINAIRES

Potage velouté au tapioca — Faites bouillir de l'eau. Lorsqu'elle est en ébullition, laissez tomber dedans, en pluie fine, autant de cuillerées de tapioca que vous avez de convives. D'autre part, battez dans une soupière quatre oeufs auxquels vous incorporez un bon morceau de beurre, versez le tapioca par-dessus, ajoutez une cuillerée d'extrait de viande Liebig, que vous aurez délayé dans un peu de votre tapioca.

Carottes frites — Faites blanchir de belles carottes entières dans de l'eau salée ; coupez-les en rondelles épaisses comme des pommes de terre et après les avoir bien égouttées, saupoudrez de sel fin mélangé d'un quart de sucre en poudre.

Lapereaux à la poulette — Couper les lapereaux en morceaux, en supprimer le foie et les poumons, laver le reste à l'eau tiède pour en ôter le sang, puis les égoutter. Faire un roux blond, y passer un instant les morceaux de lapin et mouiller avec vin blanc et bouillon, en ajoutant un bouquet garni, un peu de lard coupé en tranches minces, des champignons, des petits oignons blanchis, sel et poivre ; parfumer à l'arome Patrelle. Faire cuire à feu vif pour que la sauce se réduise ; au moment de servir, lier avec des jaunes d'oeufs et un filet de vinaigre.

ETUI A CLEFS



Cet étui en peau de daim gris se trouve tout monté dans les magasins de nouveautés et dans les bazars. On peut en faire un joli objet de cadeau, de souvenir, en l'enjolivant de broderie.

On reporte le décalque du dessin sur un seul des côtés ou sur les deux.

On brode en soie d'Alger (un seul brin) les clefs en noir au point lancé, le noeud en rouge au passé. Les branches de myosotis sont bleu pâle avec feuillages verts. Un monogramme peut remplacer la branche de fleurs sur un des côtés.

Poulet en fricassée — Coupez un poulet, mettez-le tremper à l'eau froide pour le dégorger et blanchir la chair ; changez l'eau ; faites jeter un bouillon avec sel et poivre en grains ; écumer, ajoutez carottes, petits oignons et bouquet garni ; cuisez à petit feu ; le mouillement doit couvrir les membres du poulet. La cuisson terminée, retirez les carottes et le bouquet garni, incorporez du roux blond pour épaissir ; ajoutez les champignons, une pointe d'arome Patrelle et faites bouillir quelques instants ; au moment de servir, ajoutez une liaison de deux ou trois jaunes d'oeufs.

Tarte à la frangipane — Préparez une demi-livre de pâte feuilletée à quatre tours ; étalez-la sur la forme à tarte. Faites une bouillie d'un demi-litre de lait, deux cuillerées de farine, sel, beurre, sucre ; remuez dix minutes sur le feu ; ajoutez à la bouillie quatre jaunes, un blanc d'oeuf et un quart de livre d'amandes pilées ; une cuillerée de fleurs d'oranger ; mélangez le tout et versez la préparation sur la pâte. Parez et faites cuire la tarte trois quarts d'heure à four chaud.

RECETTES UTILES

Nettoyage des gants de peau — Frottez légèrement à sec du savon blanc sur un morceau de flanelle ; égalisez cette couche légère en la passant avec un linge ou un autre morceau de flanelle, de façon qu'il n'y ait pas plus de savon dans un endroit que dans un autre. Montez votre gant sur une forme ou, si vous n'avez pas de forme, passez un bâton dans chaque doigt ; frottez ce gant avec votre flanelle, la saleté s'y attachera et le gant reprendra sa propriété primitive.

Brillant du drap occasionné par le frottement — Ne confondez pas brillant avec usure, ce qui est bien différent.

Le port réitéré d'un vêtement donne quelquefois des places luisantes dans les endroits supportant le plus de frottement. On remédie à cet inconvénient en décatissant le drap dans la partie malade, en le présentant au-dessus de la vapeur d'eau bouillante ; quelques instants après il reprend son état normal.

On peut obtenir le même résultat en plaçant l'étoffe entre deux linges mouillés : on l'y laisse séjourner longtemps pour que l'humidité la pénètre complètement. Une fois sèche, il ne reste plus trace des parties luisantes.

Pour s'assurer de la pureté du beurre — Prendre gros comme une noisette du beurre à essayer et l'introduire au fond d'un petit tube-essai en verre mince. Versez alors un volume d'ammoniaque à peu près égal au volume du beurre et faire bouillir le tout pendant quelques secondes. Ajoutez une nouvelle quantité d'ammoniaque un peu supérieure à la première et agitez en fermant le tube avec le pouce. S'il y a production de mousse, le beurre est margariné, ou il est rance (la rancité se reconnaît facilement par ailleurs). Quand le beurre est frais et complètement pur, il n'y a point trace de mousse.

Nettoyage de la mousseline de soie — La mousseline de soie qui paraît être un tissu très fragile, est en réalité d'une extrême solidité, il sera donc intéressant de connaître le moyen de la remettre à neuf.

On lavera la mousseline dans une eau de savon tiède et très légère en ayant soin de ne pas frotter, mais simplement tamponner et masser entre les mains. Puis rincez à l'eau fraîche et pressez sans tordre car vous abîmeriez les fils. Mettez l'objet lavé dans un linge bien propre que vous roulez sur lui-même et pressez fortement pour qu'il absorbe l'humidité de la mousseline. Repassez-la légèrement mouillée, avec un fer bien poli, il en existe même de spéciaux affectés à cet usage ; on pourra se servir également pour ce genre de repassage d'une sorte de fer à coque, spécialité des blanchisseuses.

Un autre moyen serait celui qui consiste à fixer deux coins du tissu à la planche à repasser

et soulevant les deux autres, on ferait passer le fer en dessous.

On remarquera qu'un fer trop chaud roussit et qu'une mousseline trop sèche se créperait au repassage.

Quand la teinte de la mousseline est trop fragile pour qu'on puisse la laver, on la plonge dans de la benzine ou de l'essence et l'on opère de même.

Nettoyage des ceintures — Pour bien nettoyer les ceintures de cuir blanc, il faut les frotter à sec avec du blanc d'Espagne et de la poudre d'amidon, les deux mélangés ensemble.

Les ceintures de galon d'or et d'argent se nettoient de la manière suivante :

Faites chauffer de la mie de pain rassis finement émiettée ; mettez cette mie sur l'objet à nettoyer et frottez en tous sens avec la main.

Recommencez plusieurs fois. Quand l'opération est terminée, retournez la ceinture et battez à l'envers.

Solution du celluloid — Le celluloid employé sous forme liquide, constitue un excellent vernis pouvant protéger efficacement une foule d'objets contre l'humidité et contre l'action de la plupart des produits corrosifs.

Comme dissolvant du celluloid, on emploiera l'une des formules suivantes :

Celluloid	5 grammes
Acétate d'amyle	10 —
Acétone	16 —
Ether sulfurique	16 —

ou bien :

Celluloid	5 grammes
Alcool	50 —
Camphre	5 —

ou encore :

Celluloid	10 grammes
Ether sulfurique	30 —
Acétone	30 —
Acétate d'amyle	30 —
Camphre	3 —

ETUI A EVENTAIL



Détail de la broderie de l'étui à éventail.

En satin crème avec application d'une branche de fleurs de pommier rosées. Nos gravures donnent le détail de la broderie en deux grandeurs. Les fleurs peuvent être appliquées en satin rose pâle, avec points ombres rose foncé, étamines jaunes et branches, branchage en nuance bois verdi.



POUR NOS JEUNES AMIS

RECREATIONS

Tous sorciers.

L'opérateur se fait bander les yeux, et l'on étale sur la table les 28 dés d'un jeu de dominos, fig. (1).

Chaque personne de la société pense au domino qu'elle préfère, 2 et 5, 6 et 3, double-quatre, etc.

Et le devin va dire à chacun les deux points du dé auquel il a pensé, après la petite opération arithmétique suivante, que chacun exécute avec un crayon sur un bout de papier.

L'opérateur commande : Doublez le premier point ; si la personne a pensé, par exemple, à 6 et 3, elle doublera 6, ce qui donne 12.

L'opérateur lui fait alors ajouter un chiffre quelconque, que la personne peut choisir à son



Tous sorciers.—Fig. 1

choix, par exemple 4, ce qui fera $12 + 4 = 16$. Il fait ensuite multiplier le résultat par 5, soit $16 \times 5 = 80$, puis ajouter le second point qui est 3, et le résultat final sera donc 83. C'est ce nombre 83 qu'on annonce à l'opérateur, et immédiatement il devine que le dé pensé est 6 et 3. Comment un seul nombre a-t-il pu lui indiquer ces deux chiffres ?

Mystère !

—Et toi, grand'maman, quel est ton résultat final ?

—46 !

—Tu as donc pensé au domino 2 et 6. Et toi, Pierre ?

—J'ai pour résultat le nombre 30.

—Eh bien ! tu n'as pas choisi un domino trop gros ; c'est le 1 et blanc...

Maintenant, vous désirez savoir le mot de l'énigme ; le voici :

Il suffit, pour deviner n'importe quel domino du jeu, de retrancher du nombre que vous indique chaque amateur, 5 fois le chiffre que vous lui avez fait ajouter. Dans l'exemple choisi, c'était le chiffre 4 ; il faut donc retrancher le nombre 20 du nombre 83 annoncé, ce qui donne comme reste 63. Les deux chiffres de ce nombre sont les deux points 6 et 3 du domino pensé. Pour dérouter votre public, vous auriez aussi bien pu faire ajouter un 5, un 8 ou tout autre chiffre à votre fantaisie, au lieu du chiffre 4.

Et voilà comment on devient sorcier !

La pièce qui marche.

Posez votre verre renversé sur la table, recouverte d'une nappe ou d'une serviette, en soulevant les bords du verre à l'aide de deux pièces de deux sous, placées de part et d'autre, comme le montre notre fig. (2).

Vous avez placé entre les deux pièces de deux sous, une petite pièce de 10 cents, qui se trouve ainsi recouverte par le verre renversé ; vous la voyez, mais vous ne pouvez la prendre sans enlever le verre... Est-ce bien sûr ?

L'ENFANT

Oui, ce front, ce sourire et cette fraîche, joue,
C'est bien l'enfant qui pleure et qui joue,
Et qu'un esprit du ciel défend !

On dirait qu'elle écoute un chœur de voix célestes

Que, de loin, des vierges modestes
Elle entend l'appel gracieux ;
A son joyeux regard, à son naïf sourire,
On serait tenté de lui dire :

“ Jeune ange quel fut ton martyre,
Et quel est ton nom dans les cieux ? ”

Victor HUGO.

Un malin proposera de pousser la pièce avec la lame d'un couteau de table, avec un morceau de papier ou tout autre corps mince pouvant passer entre le bord du verre et la nappe, et qui doit être pour cela moins épais que les pièces de deux sous supportant le verre. Mais vous lui répondrez qu'on ne doit se servir d'aucun autre objet que son doigt, et que c'est avec le doigt qu'il faut enlever la pièce !

Quand vous aurez bien piqué la curiosité du public, vous placez votre main à environ 3 pouces du verre et avec l'ongle de l'index, vous vous mettez à gratter légèrement la nappe ou la serviette, par petits coups successifs. Vous attirez ainsi le tissu ; la pièce se rapproche de vous, et quand votre ongle abandonne brusquement la nappe, son élasticité la fait revenir en arrière, mais la pièce reste en place par suite de son inertie. En continuant ainsi à gratter par petits coups d'ongle, vous arrivez très facilement à la faire sortir de sa prison, au grand amusement de l'assistance.

CONTES DE FEES

La Chatte Blanche

(Suite)

Le prince reconnaissant lui fit mille caresses ; il lui conta le succès de son voyage, qu'elle savait peut-être mieux que lui, et que le roi voulait une pièce de toile qui pût passer par le trou d'une aiguille ; qu'à la vérité il croyait la chose impossible, mais qu'il n'avait pas laissé de la tenter, se promettant tout de son amitié et de son secours. Chatte Blanche, prenant un air plus sérieux, lui dit que c'était une affaire à laquelle il fallait penser, que par bonheur elle avait dans son château des chattes qui filaient fort bien, qu'elle-même y mettrait la griffe, et qu'elle avancerait cette besogne ; qu'ainsi il pouvait demeurer tranquille, sans aller bien loin chercher ce qu'il trouverait plus aisément chez elle qu'en aucun lieu du monde.

Les mains parurent, elles portaient des flambeaux ; et le prince, les suivant avec Chatte Blanche, entra dans une magnifique galerie qui régnait le long d'une grande rivière, sur laquelle on tira un feu d'artifice surprenant. L'on y devait brûler quatre chats, dont le procès était fait dans toutes les formes. Ils étaient accusés d'avoir mangé le rôti du souper de la Chatte Blanche, son fromage, son lait ; d'avoir même conspiré contre sa personne avec Martafax et Lhermite, fameux rats de la contrée, et tenus pour tels par La Fontaine, auteur très véritable ; mais avec tout cela l'on savait qu'il y avait beaucoup de cabale dans cette affaire, et que la plupart des témoins étaient subornés. Quoi qu'il en soit, le prince obtint leur grâce. Le feu d'artifice ne fit de mal à personne, et l'on n'a encore jamais vu de si belles fusées.

L'on servit ensuite un méridien très propre, qui causa plus de plaisir au prince que le feu, car il avait grand-faim, et son cheval de bois l'avait amené si vite, qu'il n'a jamais été de diligence pareille. Les jours suivants se passèrent comme ceux qui les avaient précédés, avec mille fêtes différentes, dont l'ingénieuse Chatte Blanche régala son hôte. C'est peut-être le premier mortel qui se soit bien divertie avec des chats, sans avoir d'autre compagnie.

Il est vrai que Chatte Blanche avait l'esprit agréable, liant et presque universel. Elle était plus savante qu'il n'est permis à une chatte de l'être. Le prince s'en étonnait quelquefois.

“ Non, lui disait-il, ce n'est point une chose naturelle que tout ce que je remarque de merveilleux en vous : si vous m'aimez, charmante Minette, apprenez-moi par quel prodige vous pensez et vous parlez si juste qu'on pourrait vous recevoir dans les académies fameuses des plus beaux esprits.

—Cesse tes questions, fils de roi, lui dit-elle ; il ne m'est pas permis de répondre, et tu peux pousser les conjectures aussi loin que tu voudras, sans que je m'y oppose ; qu'il te suffise que j'aie toujours pour toi patte de velours, et que je m'intéresse tendrement à tout ce qui te regarde.”

(A suivre)



La pièce qui marche.—Fig. 2

DEVINETTES

No 33 — Charade

Le renom du premier fait la valeur du vin.
Pour débiter un arbre employez mon deuxième.
A l'enfant paresseux vous direz mon troisième.
Mon entier est, lecteur, un emblème divin.

No 34 — Enigme

Je suis en feu, je tombe en larmes ;
Si l'on veut, je porte les armes.

No 35 — Question drôlatique

Pourquoi les Romains ne pouvaient-ils faire de bon punch ?

No 36 — Pour les tout petits (au-dessous de 8 ans) — Charade.

Mon premier se met à la jambe droite.
Mon second se met à la jambe gauche.
Et mon tout se voit chez les pâtisseries.

Solutions des devinettes publiées dans le No 1167 de l'Album Universel

No 29 — Charade : Cambrioleur (Camp. Brie Eau. Leurre.)

No 30 — Question drôlatique : On dit... simule.

No 31 — Logogriphe : Cane, âne.

No 32 — Pour les tout petits : Après la pluie, le beau temps.

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant nos feuillets, nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages.
L. R.

FEUILLETON DE
L'ALBUM UNIVERSEL

LE LAC ONTARIO

PAR
FENIMORE COOPER

(Suite) 1

En revenant du rivage, Mabel fut cependant frappée d'une circonstance assez futile qui n'eût excitée nulle attention dans une situation ordinaire, mais que son oeil inquiet remarqua, à présent que ses soupçons étaient éveillés. Un petit morceau de cette toile rouge qu'on emploie pour les pavillons des bâtiments se balançait à la branche inférieure d'un arbre plus élevé, où il était attaché de manière à lui permettre de flotter au gré du vent à l'instar de la girouette d'un navire.

Elle vit sur le champ que ce morceau de toile pouvait être vu d'une île voisine, que sa position entre sa hutte et le canal ne laissait nul doute que l'Indienne n'eût passé auprès, sinon positivement en dessous, et qu'il pouvait être un signal destiné à faire connaître quelque fait important à ceux qui étaient probablement placés en embuscade pas loin d'eux. Après avoir arraché cette bande de toile de l'arbre, Mabel continua à marcher, sachant à peine ce que son devoir exigeait d'elle. La femme d'Arrowhead pouvait la tromper; mais ses regards, son affection et le caractère qu'elle avait montré durant le voyage s'opposaient à cette supposition; puis venait le souvenir de l'allusion au penchant d'Arrowhead pour les beautés à Face pâle, une faible reminiscence des regards du Tuscarora, et la pénible conviction que peu de femmes peuvent voir avec bienveillance celle qui leur a enlevé le cœur de leur mari. Aucune de ces images ne se présentait d'une manière distincte; elles tourbillonnaient pour ainsi dire autour de notre héroïne sans lui suggérer cette claire et prompte décision qui d'ordinaire suivait ses réflexions. Elle se hâta d'atteindre la hutte occupée par la femme du soldat, dans l'intention d'aller sur le champ au fort avec elle, puisqu'elle ne pouvait engager nul autre à l'y suivre, lorsque sa marche précipitée fut interrompue par la voix de Muir.

—Où allez-vous si vite, charmante Mabel? s'écria-t-il, et pourquoi cherchez-vous la solitude? Le digne sergent aura mauvaise opinion de moi s'il apprend que sa fille passe ses matinées seule, tandis qu'il sait bien que mon désir le plus ardent est d'être son esclave et de la suivre depuis un bout de l'année jusqu'à l'autre.

—Sûrement, monsieur Muir, vous devez avoir quelque autorité, dit Mabel en s'arrêtant tout à coup, votre rang vous donne le droit d'être écouté du moins par un caporal.

—Je ne le sais pas, je n'en sais trop rien, interrompit Muir avec une impatience et une espèce d'anxiété que Mabel aurait remarquées dans un autre moment. Mais que tournez-vous donc entre vos doigts délicats, comme on peut dire que vous tournez les cœurs?

—Ce n'est rien qu'un morceau de toile... une sorte de banderolle... une bagatelle à peine digne de notre attention dans ce moment... si...

—Une bagatelle! pas aussi peu importante que vous pouvez l'imaginer, miss Mabel, dit-il en prenant le morceau de toile et le déployant tout entier les bras étendus. Pendant cette manœuvre son visage se rembrunit et son oeil devint inquiet. Vous n'avez pas trouvé ceci, Mabel Dunham, à l'endroit où l'on a déjeuné?

Mabel lui désigna simplement le lieu où elle l'avait pris.

—Nous ne sommes pas dans un coin du monde, Mabel Dunham, où il soit prudent d'étendre au vent nos pavillons et nos drapeaux, dit-il avec un signe de tête de mauvais présage.

—Je suis si bien de votre avis, monsieur Muir, que j'ai arraché cette petite banderolle, de peur qu'elle ne découvrit notre présence à l'ennemi, quand même on ne se serait proposé aucun but en l'attachant à l'arbre. Mon oncle ne doit pas être instruit de cette circonstance?

—Je n'en vois pas la nécessité, charmante Mabel. Vous pouvez remarquer qu'elle est d'un genre de toile qui ne sert qu'à cet usage, nos drapeaux étant en soie ou en toile peinte; il ressemble d'une manière frappante à la queue du pavillon du "Scud";

et, maintenant je me rappelle avoir observé qu'un morceau en avait été coupé.

Mabel sentit le cœur lui défaillir; mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour ne pas essayer de répondre.

—Ceci mérite attention, continua Muir, et après tout je pense qu'il pourrait être à propos de tenir conseil avec maître Cap, car un sujet plus loyal n'existe pas dans tout l'empire britannique.

—L'avertissement m'a paru si sérieux, reprit Mabel, que je vais m'établir dans le fort et prendre Jenny avec moi.

—Je ne vois pas la prudence de cette mesure, Mabel; s'il y a une attaque, elle sera d'abord dirigée contre le fort, et il faut convenir qu'il n'est pas bien préparé à soutenir un siège. Si j'osais vous donner un avis dans une conjoncture aussi délicate, je vous conseillerais de vous retirer dans le bateau qui, ainsi que vous pouvez le voir d'ici, est placé très favorablement pour opérer une retraite dans ce canal en face, où les îles vous déroberont à tous les regards en deux ou trois minutes.

—Je pense alors, dit Mabel, qu'au lieu d'avoir recours au bateau, il serait mieux de tourner nos pas tous ensemble vers la place qui a été construite pour se défendre; et ainsi, monsieur Muir, je suis pour le fort, toute disposée à attendre là le retour de mon père et de son détachement. Croyez-vous, monsieur Muir, que deux femmes puissent diriger cette lourde barque de manière à échapper à la pirogue d'un Indien?

—Ah! ma charmante Mabel, l'amour est rarement un bon logicien; ses craintes, ses inquiétudes obscurcissent notre intelligence. J'ai seulement vu notre intelligence. J'ai seulement vu votre personne chrétienne en possession d'un moyen de fuite, et j'ai oublié que le talent de s'en servir vous manquait; mais vous ne serez pas assez cruelle pour considérer comme une faute l'excessive anxiété que j'éprouve en pensant aux dangers que vous courez.

Mabel en avait assez entendu, son esprit était trop occupé de ce qui s'était passé le matin, ses alarmes étaient trop vives pour vouloir s'arrêter plus longtemps à écouter des propos d'amour qui lui auraient été désagréables, même dans les moments les plus joyeux de sa vie.

Elle ne s'arrêta pas davantage et fut bientôt hors de vue, courant vers la hutte où elle désirait arriver. Le quartier-maître resta à la même place et dans la même attitude une bonne minute, regardant tour à tour la taille légère de Mabel et le morceau de toile qu'il tenait encore, avec une sorte d'indécision; elle ne se prolongea pas cependant au delà de cette minute, car un instant après il était au pied de l'arbre, à une branche duquel il attachait la banderolle imitant un pavillon. Mais, ignorant sans doute l'endroit précis où Mabel l'avait trouvée, il la laissa flotter dans une portion de chêne où elle était plus exposée qu'auparavant aux regards de tout individu naviguant sur la rivière tandis qu'elle était moins en vue à l'île même.

CHAPITRE XXI

L'ATTAQUE

En cheminant vers la hutte, il semblait étrange à Mabel Dunham que les autres fussent calmes, tandis qu'elle sentait comme une responsabilité de vie et de mort peser sur elle. Il est vrai qu'une légère méfiance des intentions de Rosée-de-Juin se mêlait à ses pressentiments.

La femme du soldat reçut l'ordre de transporter les objets nécessaires dans le fort, et de ne s'en éloigner dans aucun moment de la journée. Mabel n'expliqua pas ses motifs; elle dit seulement qu'en se promenant, elle avait aperçu quelques indices qui lui faisaient craindre que l'ennemi ne connût mieux la position de l'île qu'on ne l'avait supposé auparavant, qu'il serait bon qu'elles fussent au moins toutes deux à portée d'un asile au premier signal.

Malheureusement le caporal Mac-Nab, auquel le commandement avait été laissé, était fort mal choisi pour occuper le poste que les événements lui avaient dévolu. Écossais avant tout, pour lui les Américains n'étaient guère que des animaux inférieurs.

Mabel, se proposant d'inspirer, sans trahir son amie quelque circonspection à son oncle, au caporal et aux soldats, ne pouvait donc rencontrer un individu moins propre à entrer dans ses vues.

—Mon père vous a laissé une grave responsabilité, caporal, lui dit-elle aussitôt qu'elle put le trouver à quelque distance de ses soldats; car si l'île tombe entre les mains des ennemis, non seulement nous serons pris, mais le détachement qui est maintenant en course sera probablement prisonnier aussi.

—Il n'est pas nécessaire d'être venu d'Écosse jus-qu'ici pour comprendre ce qui résulterait d'un fait remarquable, répondit Mac-Nab d'un ton sec.

—Je ne doute pas que vous ne le compreniez aussi bien que moi, monsieur Mac-Nab; mais je crains que vous autres, vétérans habitués comme vous l'êtes aux dangers et aux combats, vous ne soyez un peu enclins à négliger quelques-unes des précautions qui peuvent être nécessaires dans une situation telle que la nôtre.

—On dit que l'Écosse n'est pas un pays conquis, jeune femme, mais je commence à penser qu'il peut y avoir quelque méprise puisque nous, ses enfants, nous sommes si engourdis et si sujets à être surpris lorsque nous nous y attendons le moins.

—Non, mon bon ami, vous ne me comprenez pas. D'abord je ne parle pas du tout de l'Écosse, mais de cette île; ensuite je suis bien éloignée de mettre en doute votre vigilance, lorsque vous croyez nécessaire de l'exercer; mais ma crainte est qu'il n'existe un danger, que votre courage vous porte à mépriser.

—Mon courage, miss Dunham, est sans doute d'une qualité bien inférieure, n'étant rien autre chose qu'un courage écossais. Votre père est Yankee; s'il était avec nous, nous verrions certainement des préparatifs très différents. Les temps sont venus où les étrangers ont des grades et portent la hallebarde et l'arme des sergents de l'armée anglaise dans les corps écossais, et je ne m'étonne pas que les batailles se perdent et que les campagnes soient désastreuses.

Mabel était presque découragée, mais l'impression des paroles de Rosée-de-Juin était encore trop vive pour lui permettre de quitter la partie. Elle changea seulement le mode d'attaque, s'attachant encore à l'espoir d'attirer tous ses compagnons dans le fort sans être forcée de découvrir la source des renseignements qui lui faisaient sentir le besoin d'être sur ses gardes.

—J'ai toujours entendu dire, reprit-elle, que les Écossais possèdent surtout deux excellentes qualités pour les soldats: le courage et la circonspection; et je suis persuadé que le caporal Mac-Nab soutiendra la réputation nationale.

—Interrogez votre père, miss Dunham; il connaît le caporal Mac-Nab, et il ne refusera pas de vous instruire de ses défauts. Nous nous sommes trouvés ensemble sur le champ de bataille, il est mon supérieur, et il a le droit de juger la conduite de ses subordonnés.

—Mon père a une très bonne opinion de vous, Mac-Nab, sinon il ne vous aurait pas confié l'île et tout ce qu'elle contient, y compris sa propre fille. Je sais entre autres choses qu'il compte beaucoup sur votre prudence; il espère que le fort, en particulier, sera soigneusement gardé.

—S'il désire défendre l'honneur du 55e derrière des planches, il aurait dû rester et commander lui-même. Nous autres enfants de l'Écosse, habitués à un pays découvert, nous n'avons nul besoin de nous mettre à l'abri, et vous verrez, miss Dunham...

Le caporal sauta en l'air, tomba la face contre terre et roula sur le dos. Le tout se passa d'une manière si soudaine, que Mabel avait à peine entendu le sifflement de la balle. Elle ne jeta pas un cri. Par une impulsion naturelle, elle s'élança au contraire pour secourir son compagnon. Mac-Nab conservait encore assez de vie pour laisser voir qu'il comprenait parfaitement ce qui était arrivé.

—Allez dans le fort le plus vite possible, dit Mac-Nab d'une voix faible, quand Mabel se pencha pour recueillir ses dernières paroles.

Notre héroïne apprécia alors sa situation et comprit qu'il était urgent d'agir. Elle jeta un regard rapide sur le corps qui était à ses pieds, vit qu'il avait cessé de respirer et s'enfuit. En peu de minu-

(1) Voir le No 1161 de "l'Album Universel," et les suivants.

tes elle atteignit le fort, déjà elle touchait la porte, lorsqu'elle fut tout à coup fermée avec violence par Jenny qui, dans son aveugle terreur, ne songeait qu'à sa propre sûreté. Cinq ou six coups de feu retentirent, tandis que Mabel demandait à entrer à grands cris. L'accroissement de frayeur qu'ils causèrent empêcha la femme du soldat de tirer les verrous avec la même promptitude qu'elle avait mise pour les fermer. Après une minute de délai cependant, Mabel commença à sentir que la porte cédaît peu à peu, et elle s'insinua à travers l'ouverture dès qu'elle fut suffisante pour sa forme délicate. Pendant ce temps, les battements de cœur de Mabel s'étaient ralentis, et elle retrouva assez de présence d'esprit pour agir avec réflexion. Au lieu de céder aux efforts presque convulsifs de sa compagne pour refermer la porte, elle la tint ouverte le temps nécessaire pour s'assurer qu'aucun des leurs n'était à portée du fort, et ne pouvait y chercher un refuge. Elle permit alors qu'elle la fermât, et donna des renseignements avec calme et prudence. Une seule barre fut posée, et Jenny fut mise en sentinelle pour la lever à la première demande d'un ami. Elle monta ensuite dans la pièce située à l'étage supérieur, d'où par une meurtrière, elle pouvait voir l'île entière aussi bien que le bois le permettait. Ayant recommandé à sa compagne de dangers le calme et la fermeté, elle fit l'examen des environs aussi exactement que la situation le permettait.

A sa grande surprise, Mabel n'aperçut pas d'abord un seul être vivant dans l'île, ami ou ennemi. Ni Français, ni Indien n'était visible, quoiqu'un petit nuage blanc, qui flottait sous le vent, lui indiquât de quel côté elle devait les chercher. Les coups de feu étaient partis du côté de l'île d'où Rosée-de-Juin était venue; mais Mabel ignorait si l'ennemi était encore dans cette île, ou s'il avait débarqué dans celle du Poste. Passant à la meurtrière qui dominait le terrain où Mac-Nab gisait, son sang se glaça en voyant les trois soldats étendus près de lui. Ces hommes étaient accourus à la première alarme, et avaient été frappés presque successivement par l'invisible ennemi que le caporal avait affecté de mépriser.

On apercevait ni Cap ni le lieutenant Muir. Le cœur de Mabel palpait, tandis qu'elle examinait chaque percée entre les arbres, et elle monta même au dernier étage du fort d'où l'on voyait toute l'île autant que les arbres le permettaient, mais sans plus de succès. Elle s'était attendue à voir le corps de son oncle couché sur l'herbe comme ceux des soldats, mais elle ne l'apercevait nulle part. Tournant les yeux vers l'endroit où l'on avait laissé la barque, Mabel vit qu'elle était encore amarrée à la côte, et elle supposa alors qu'un accident imprévu avait empêché Muir d'effectuer sa retraite de ce côté. Le calme de la tombe, en un mot, régnait dans l'île, et les corps des soldats rendaient la scène aussi effrayante qu'elle était étrange.

—Pour l'amour de Dieu, miss Mabel s'écria la femme sans quitter son poste, dites-moi si nos amis sont encore vivants. Je crois entendre des gémissements qui deviennent de plus en plus faibles, et je crains qu'ils ne soient tous massacrés!

Mabel se rappela alors qu'un des soldats était le mari de cette femme, et elle trembla à l'idée de ce qui pouvait arriver, si elle apprenait un tel malheur sans y être préparée. Les plaintes lui donnaient aussi un peu d'espoir, quoiqu'elle craignît qu'ils ne fussent la voix de son oncle qui pouvait être blessé sans qu'elle l'aperçût.

—Quelques-uns des nôtres sont autour du corps de Mac-Nab, répondit celle-ci; car un mensonge positif lui eût semblé un sacrilège, dans la terrible situation où elle se trouvait.

Mabel entendit la barre tomber et la porte crier sur ses gonds. L'attente, pour ne pas dire la terreur, la retint à sa place. Elle vit bientôt Jenny courant à travers les buissons, du côté où les morts étaient étendus; il ne lui fallut qu'un instant pour atteindre le lieu fatal. Le choc fut si violent et si inattendu, que dans son trouble la malheureuse ne parut pas en avoir compris toute l'horreur. Une étrange idée s'offrit à son esprit, elle se figura que ces hommes se jouaient de ses craintes. Saisissant la main de son mari qui était encore tiède, elle crut voir un sourire moqueur entr'ouvrir ses lèvres.

—Pourquoi risquer ainsi votre vie, Sandy? cria-t-elle en le tirant par le bras; vous serez tous assommés par ces maudits Indiens, si vous ne venez pas dans le fort, comme de bons soldats; allons, allons, ne perdons pas des moments si précieux.

Faisant un effort désespéré, Jenny tira le corps de son mari d'une manière qui lui permit d'en voir entièrement le visage. Elle poussa un cri qui, quel-

que déchirant, quelque effrayant qu'il fût, était une mélodie, comparé à celui qui le suivit avec une telle rapidité que les sons se confondirent. Le terrible cri de guerre s'éleva sur tous les points de l'île, et une vingtaine de sauvages que la peinture de leurs corps et les autres inventions de l'esprit indien rendaient horribles à voir, s'élançèrent des bois, brûlant de s'emparer des chevelures tant désirées; Arrowhead était à leur tête, et ce fut son tomahawk qui brisa la tête de Jenny toujours évanouie, et deux minutes ne s'étaient pas écoulées depuis qu'elle avait quitté le fort, que sa chevelure fumante était suspendue en trophée à la ceinture du chef sauvage. Les autres déployaient la même activité; Mac-Nab et ses soldats cessèrent d'offrir la tranquille apparence d'hommes endormis, on laissa baignés dans leur sang leurs cadavres mutilés. Tout ceci se passa en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, et les yeux de Mabel furent témoins de cette scène; elle était restée immobile, contemplant cet horrible spectacle, comme si un charme l'avait retenue à sa place, sans que l'idée de son propre danger se présentât une seule fois à sa pensée. Mais elle ne vit pas plus tôt l'endroit où les hommes étaient tombés, couvert de sauvages se réjouissant du succès de leurs embuscades, qu'elle se rappela que Jenny avait laissé la porte du fort ouverte sans être barrée. Son cœur palpita avec violence, car c'était le seul obstacle qui existât entre elle et une mort immédiate; elle s'élança sur l'escalier avec l'intention de descendre pour s'enfermer; son pied n'avait pas encore atteint le palier du second étage lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir, et elle se crut perdue sans ressources. Tombant à genoux, la jeune fille épouvantée, mais courageuse, s'efforça de se préparer à la mort, lorsqu'elle entendit les barres, retenues sur des pivots fixés au centre de la porte, retourner à leurs places, non pas une seule, ainsi qu'elle-même l'avait ordonné dans le but de recevoir son oncle s'il se présentait, mais toutes les trois, elle se releva.

Puis elle entendit un craquement qui provenait d'une des marches de l'escalier. Rien cependant ne paraissait encore; mais ses oreilles, que l'intensité de l'émotion rendait d'une finesse extrême, l'assuraient qu'un être vivant n'était plus qu'à quelques pouces au-dessous de l'ouverture du plancher; puis vint le témoignage de ses yeux, qui virent la peau rouge et les traits d'un Indien s'élevant si lentement au-dessus de la trappe, que les mouvements de la tête pouvaient être comparés à ceux de l'aiguille à minutes d'une pendule; et enfin la face cuivrée se montra en entier. Il est rare que le visage humain paraisse à son avantage lorsqu'il est caché en partie, et l'imagination de Mabel lui persuadait qu'elle voyait quelque chose d'horrible à mesure que la physionomie sauvage se révélait peu à peu; mais lorsque la figure se découvrit tout entière, un second et un plus sûr regard convainquit notre héroïne qu'elle voyait le doux, l'inquiet et même le beau visage de Rosée-de-Juin.

CHAPITRE XXII

DANS LE FORT

Il serait difficile de dire qui fut la plus contente quand Mabel se relevant à la hâte parut au milieu de la chambre, ou notre héroïne en trouvant que son visiteur était la femme d'Arrowhead et non Arrowhead lui-même, ou Rosée-de-Juin en voyant que son avis avait été suivi et que le fort contenait la personne qu'elle avait cherchée avec tant d'anxiété et presque sans espérance. Elles s'embrassèrent, et l'enfant de la nature rit doucement en passant ses bras autour de la taille de son amie, comme pour mieux s'assurer de sa présence.

—Fort être bon, dit la jeune Indienne; porte fermée; point de chevelures.

—Il est bon à la vérité, Rosée-de-Juin, répondit Mabel en frissonnant, et portant en même temps la main sur ses yeux, comme si elle eût craint de voir encore les horreurs dont elle venait d'être témoin. Dites-moi si vous savez ce qu'est devenu mon oncle; j'ai regardé de tous côtés sans pouvoir l'apercevoir.

—Lui n'être pas dans le fort? demanda Rosée-de-Juin avec un peu de curiosité.

—Non vraiment, il n'y est pas; je suis toute seule ici: Jenny, la femme qui était avec moi, étant sortie pour rejoindre son mari, a péri par son imprudence.

—Rosée-de-Juin le savoir, avoir tout vu, très méchant Arrowhead, ne sentir rien pour aucune femme, ne sentir rien pour la sienne.

—Ah Rosée-de-Juin, votre vie au moins est en sûreté.

—Moi pas savoir, Arrowhead tuer moi, si lui savoir tout.

—Que Dieu vous bénisse et vous protège, Rosée-de-Juin! Dites-moi ce qu'il faut faire et si mon pauvre oncle est encore vivant.

—Pas savoir. Eau-Salée avoir bateau, pouvoir être sur la rivière.

—La barque est encore sur le rivage, mais ni mon oncle ni le quartier-maître ne paraissent nulle part.

—Non tués, ou Rosée-de-Juin aurait vu; cachés loin! Peau-rouge se cacher, pas honte pour Face pâle.

—Ce n'est pas la honte que je crains pour eux; je crains qu'ils n'aient été surpris. Votre attaque a été terriblement soudaine!

—Tuscarora! dit l'Indienne avec un sourire de triomphe, en pensant à l'adresse de son mari; Arrowhead grand guerrier.

—Vous êtes trop bonne et trop douce pour ce genre de vie, vous ne pouvez pas être heureuse au milieu de telles scènes!

Le front de l'Indienne se couvrit de nuages, et Mabel s'imagina qu'une lueur du feu sauvage d'un chef brillait dans ses yeux lorsqu'elle répondit:

—Yengeese trop avides; prendre forêt, bois, chasse; poursuivre six nations du matin au soir; méchant roi, méchant peuple! Face pâle très mauvais.

Mabel savait que même alors il y avait beaucoup de vérité dans cette opinion.

—Que dois-je faire? demanda-t-elle; votre peuple attaquera bientôt ce bâtiment. Vos amis ne savent pas que je suis seule dans le fort, ils peuvent croire mon oncle et le quartier-maître avec moi et mettre le feu au bâtiment pour les faire sortir.

—Pas brûler le fort, dit Rosée-de-Juin tranquillement. Fort mouillé, plu beaucoup, bois vert, pas brûler facilement. Peau rouge le savoir, chose belle; eux pas brûler pour dire à Yengeese qu'Iroquois être venus ici. Père à vous revenir, plus trouver le fort; non, non; Indien beaucoup trop rusé, ne toucher à rien.

—Je vous comprends, et j'espère que votre prédiction se réalisera. Pour ce qui regarde mon père, peut-être est-il déjà mort ou prisonnier.

—Père non touché, pas savoir où lui être allé. Eux n'avoir pas de piste; homme rouge pouvoir pas suivre; non brûler le fort, fort être très bon.

—Croyez-vous possible que je reste ici en sûreté jusqu'au retour de mon père?

—Ne pas savoir, fille pouvoir mieux dire quand père revenir.

Mabel se sentit inquiète du regard que lui lança l'œil noir de l'Indienne, car elle soupçonna sa compagne de chercher à connaître un fait qui pouvait être utile à son peuple et amener la perte du père de Mabel et de sa troupe. Elle allait faire une réponse évasive, lorsqu'un coup violent à la porte extérieure attira soudain sa pensée sur le danger actuel.

Mabel courut à l'une des meurtrières et jeta un regard sur ce qui se passait à la porte. Le changement de ses traits apprit à sa compagne que des Indiens étaient là.

—Homme rouge, dit l'Indienne en lui faisant signe d'être prudente.

—Quatre, Arrowhead est du nombre.

Rosée-de-Juin avait été dans un coin de la chambre où plusieurs fusils étaient déposés; elle en tenait déjà un, lorsque le nom de son mari parut la faire hésiter. Ce ne fut néanmoins qu'un instant; elle alla vers la meurtrière et était au moment d'y passer le canon du fusil, quand un sentiment de répugnance naturelle porta Mabel à lui saisir le bras.

—Non, non, non! s'écria-t-elle, pas contre votre mari, quand même ma vie en dépendrait.

—Pas faire mal à Arrowhead, reprit Rosée-de-Juin avec un léger tressaillement, pas blesser aucun homme rouge, pas tirer sur eux; faire peur seulement.

Mabel comprit alors les projets de son amie et cessa de s'y opposer. La dernière posa alors le canon du fusil à travers l'ouverture, et ayant soin de faire assez de bruit pour attirer l'attention, elle pressa la détente. Le coup ne fut pas plus tôt parti que Mabel lui reprocha ce qu'elle venait de faire pour la défendre.

—Vous aviez dit que vous ne tireriez pas, dit-elle, et vous pouvez avoir tué votre mari.

—Tous enfuis avant moi tirer, répondit l'Indienne en riant; et se plaçant à une autre des meurtrières pour épier les mouvements de ses amis, ses rires redoublèrent: Voyez, gagner le bois. Chaque guerrier croire Eau-Salée et quartier-maître ici. Eux prendre garde maintenant.

Rosée-de-Juin plaça le fusil à l'écart et vint s'asseoir près du coffre sur lequel Mabel s'était laissée tomber, succombant presque à l'émotion qui suit la

La fille du brigand ⁽¹⁾

(NOUVELLE CANADIENNE)

I

UNE PREMIERE ENTREVUE

C'était à la fin d'une journée de septembre; le soleil venait de disparaître derrière les montagnes et ne mêlait plus à leur sombre verdure que les derniers reflets d'une teinte de sang. De gros nuages couleur d'encre roulaient rapidement dans l'atmosphère et commençaient à jeter sur la nature l'ombre d'une nuit d'orage et de terreur. On entendait au loin le sourd murmure des flots du Saint-Laurent, le bruit monotone de la chute de Montmorency, le sifflement du vent qui s'engouffrait violemment dans les sentiers tortueux qui avoisinent la porte Saint-Louis, et se brisait avec fracas sur les vieux murs qui les bordent. Déjà l'écho des solitudes répétait par intervalle les roulements du tonnerre, et l'éclair sillonnait les ombres de la tempête.

Huit heures sonnaient aux horloges du quartier Saint-Louis; les rues de Québec étaient désertes; un silence effrayant régnait sur la ville. Tout annonçait une de ces nuits de vol et de meurtre que les citoyens ne voyaient arriver qu'avec crainte, et qu'ils passaient dans des trances horribles. Québec vivait alors dans une époque de sang, époque à jamais mémorable dans les annales du crime, à jamais ineffaçable sur les murs des prisons; époque de dégradation, où on avait chaque jour à enregistrer un nouveau meurtre, à punir un nouveau crime!

Une seule lumière brillait encore dans une petite auberge du faubourg Saint-Louis, unique et mauvais refuge qu'avaient pu trouver trois jeunes gens surpris par l'orage, qui venait de commencer avec les symptômes les plus menaçants. C'était une chétive cabane, basse et humide, autrefois peinturée, portant en grosses lettres jaunes cette inscription:

AUBERGE DU FAUBOURG SAINT-LOUIS

PAR

Mme LA TROUPE

Quatre petites fenêtres, dont les vitres avaient été presque toutes cassées et remplacées par des fonds de chapeau et de gros paquets de linge, éclairaient ce taudis. On y entra par une porte enfoncée dans le sol, et, après avoir descendu dans l'intérieur trois ou quatre degrés, on se trouvait vis-à-vis d'un comptoir peint en bleu foncé où étaient réunis pêle-mêle des mesures sales et rouillées, des verres estropiés, des bouteilles vides et renversées. Les murs avaient été jaunés et tachés par la fumée d'une mauvaise lampe suspendue au plafond et qui répandait dans l'appartement une lumière blafarde et une odeur forte et désagréable. Dans le fond de cette première chambre on apercevait une autre porte vitrée, qui donnait dans une espèce de salon un peu plus relevé, destiné aux *gentlemen*. Cette chambre n'était éclairée que par deux vitraux, entourés de mauvais rideaux tout troués, mais assez propres. Une longue table carrée la traversait d'un bout à l'autre; vis-à-vis était un sofa de paille, fixé au mur, au dessus duquel était représenté, sur une toile peinte et d'une manière assez peu fidèle, le portrait de Napoléon.

Enfin trois chaises de bois et une autre petite table ronde complétaient tout l'ameublement de ce salon, où étaient réunis en ce moment nos trois gentilshommes, que nous nommerons Stéphane, Emile et Henri, auxquels l'hôtesse faisait les compliments et les demandes d'usage.

Mme La Troupe était une femme d'environ trente ans, grande, robuste et assez bien faite. Elle conservait encore un reste de beauté peu commune; mais ses traits, autrefois réguliers, avaient été bouleversés par l'eau-de-vie, ses yeux rougis par des veilles continuelles, et son large front s'était couvert de rides précoces et de cicatrices. Malgré ces désavantages extérieurs, Mme La Troupe savait plaire par ses manières polies

et engageantes, par son sourire gracieux et avenant, par le ton d'élévation qu'elle savait prendre avec des gens qu'elle croyait devoir respecter et qui lui paraissaient appartenir à une classe assez élevée.

Aussi, en présence de ses nouveaux hôtes, Mme La Troupe ne négligea-t-elle rien pour leur faire une réception dans les formes; elle montra tant de grâce, tant de politesse exquise, que nos jeunes gens auraient cru avoir affaire à une dame de première qualité, s'ils n'avaient eu dans ce qui les entourait une preuve suffisante du contraire.

—Eh bien! Messieurs, leur dit-elle en donnant un de ses sourires les plus mignons, que prenez-vous ce soir? un verre de bière? un verre de vin chaud? Ce dernier, je crois, serait préférable, n'est-ce pas? Au reste, choisissez, Messieurs; j'ai du vin supérieur en bouteille, de la bière fraîche, du gin de Hollande, du brandy...

—Emportez-nous du vin, Madame, dit Stéphane, qui, en remarquant l'air d'affection que Mme La Troupe prenait, ne put s'empêcher de rire en levant les épaules.

—C'est bien, Monsieur; vous allez être servis dans l'instant.

Et Mme La Troupe se retira en saluant avec courtoisie.

—Quel air de dégradation! dit Stéphane en s'adressant à ses amis; et pourtant n'est-il pas étonnant de rencontrer dans une femme qui ne vit qu'avec le rebut de la société un tel raffinement de politesse?

—En effet, cela paraît drôle, dit Emile; mais n'allez pas croire, Stéphane, que cette femme a toujours été ce qu'elle est aujourd'hui.

—Comment savez-vous cela? dit Henri.

—C'est une simple supposition que je fais, Henri, et je la crois assez fondée: il n'est pas possible qu'une femme puisse apprendre la politesse avec des gens qui l'ignorent absolument; la politesse ne s'acquiert qu'avec une bonne éducation.

—Vous avez raison, Emile, dit Stéphane; cette femme peut avoir et doit nécessairement avoir été bien élevée; qui sait? elle appartient peut-être à une famille respectable: il y a tant d'exemples à présent qui nous prouvent qu'une pareille dégradation est possible, et même facile!

L'hôtesse entra en ce moment avec une bouteille de vin cacheté et demanda à Stéphane la permission d'introduire avec eux un homme et une jeune fille qui venaient d'arriver.

—Une jeune fille dehors dans un pareil temps! voilà du mystérieux. Et d'où viennent-ils, s'il vous plaît? dit Stéphane en débouchant la bouteille et en faisant une grimace dédaigneuse à l'odeur et au goût aigre et amer du vin falsifié qu'elle contenait.

—Je l'ignore, Monsieur; seulement ils paraissent venir de loin: ils sont en voiture et tout couverts de boue et d'eau.

—Faites-les entrer, Madame, quels qu'ils soient.

L'orage était alors à sa plus grande fureur; le tonnerre venait de tomber à quelques pieds de l'auberge; l'éclair sillonnait en tout sens l'atmosphère, qui paraissait comme un océan de feu; la pluie tombait par torrents; le vent faisait craquer horriblement le toit et les pans de la maison.

—Ciel! quel orage! dit Henri en allant fermer une fenêtre qui venait de s'ouvrir avec violence; je n'ai jamais rien vu de si effrayant.

Mme La Troupe venait d'entrer avec les nouveaux personnages qu'elle venait d'annoncer et avec qui elle paraissait être en parfaite connaissance; elle les introduisit sous le nom de M. Jacques et demoiselle Jacques. M. Jacques salua froidement et s'empara du vieux sofa avec sa fille.

—Vous prenez quelque chose, maître Jacques? dit Mme La Troupe.

—Oui, la mère, un verre de *gin* pour moi. Et toi, ma chère, que prends-tu, hein? Emportez-lui un verre de cidre, s'il vous plaît.

Et maître Jacques tira de sa poche une vieille bourse de cuir et remit une pièce d'argent à l'hôtesse.

Stéphane et ses amis le considéraient avec attention; tous trois ne pouvaient se lasser d'admirer les charmes de sa fille, qui, de son côté, jetait de temps en temps les yeux sur Stéphane, assis le plus près d'elle. Helmina n'avait pas encore seize ans; elle était à cet âge bouillant de la jeunesse où les passions commencent à naître dans le coeur et à se refléter au dehors. Helmina était un de ces types de beauté régulière, de candeur enfantine, que le peintre n'a pu encore retracer avec précision, que le poète n'a pu chanter dignement.

Son visage, faiblement ovale et d'une blancheur éblouissante mêlée à l'incarnat de la rose, était encadré dans des boucles de cheveux d'un noir d'ébène qui retombaient et flottaient sur un cou d'albâtre. Ses yeux noirs, légèrement soulevés, brillaient sur son beau front, poli comme le marbre. Elle portait un chapeau de paille jaune surmonté d'une plume blanche, qui ne lui couvrait que le haut de la tête. Une robe de mérinos rouge foncé, presque collée sur elle par la pluie, dessinait merveilleusement sa taille bien proportionnée et donnait une faible idée du contour régulier de ses bras et de ses épaules. Ses mains blanches et potelées se croisaient comme d'elles-mêmes chaque fois que l'éclair brillait. Elle était assise près de son père, le regardait avec tendresse, et lui souriait avec grâce, en laissant apercevoir ses dents d'ivoire et ses lèvres de corail.

Maître Jacques, son père, pouvait avoir quarante ans tout au plus; il était d'une taille moyenne, mais bien conditionnée, d'une physionomie grossière et rebutante, mais d'un caractère assez doux et accessible. Il portait ce soir un large manteau de drap bleu qui lui descendait jusqu'aux talons, un chapeau de castor gris presque tout usé qui lui couvrait une partie du front, des pantalons couleur de poussière, une veste à l'antique, munie d'énormes boutons de corne, et traversée en tous sens par une chaîne de cuivre doré, un fichu de soie noire, qui contrastait avec une chemise très blanche; tel était à peu près l'accoutrement de maître Jacques, accoutrement qui, ainsi que celui de sa fille, ne laissait pas d'être très propre et assez à la mode.

A en juger par l'air extérieur, maître Jacques devait être un homme respectable; aussi Stéphane s'approcha-t-il avec confiance et commença à lier conversation avec lui, tandis que sa fille alla sécher ses vêtements près d'un bon feu que l'hôtesse venait d'allumer dans un autre appartement.

—Vous avez là, M. Jacques, une charmante enfant, dit Stéphane en suivant des yeux la jeune Helmina.

—Vous êtes la centième personne qui me faites ce compliment, et pourtant, dit Maître Jacques avec une modestie affectée, je ne vois pas qu'il soit mérité.

—Vous vous trompez, M. Jacques, votre fille est bien la plus belle personne que j'ai encore rencontrée. Mais, dites-moi, si toutefois il n'y a pas trop d'indiscrétion à vous le demander, il faut qu'une affaire pressante vous ait engagé à braver un temps aussi terrible?

—Nullement, Monsieur; c'est une simple promenade. Ce matin, vous le savez, le temps était superbe; j'ai voulu satisfaire le goût de ma fille en lui faisant admirer tous les beaux sites que Québec nous offre. Cela lui servira pour aujourd'hui de leçon de dessin: vous conviendrez qu'elle ne peut avoir de plus beaux modèles que ceux de la nature.

—Votre demoiselle apprend le dessin, M. Jacques?

—Oui, Monsieur, et la musique aussi; je ne néglige rien, voyez-vous bien, pour donner à ma fille la meilleure éducation possible, dit maître Jacques avec orgueil et en toussant avec importance.

—Vous l'avez placée dans un couvent, je suppose?

—Non pas, monsieur, je l'ai mise en pension chez une dame respectable, et là des maîtres se rendent tous les deux jours pour l'instruire dans toutes les sciences utiles et agréables.

(1) Pages canadiennes oubliées, publiées en 1844.

—Voilà qui est bien, fort bien; si tous les parents se conduisaient comme vous envers les enfants, Québec, rempli d'excellents talents, ne le céderait peut-être en rien aux premières villes de l'Europe pour l'éducation.

Pendant cette conversation entre maître Jacques et Stéphane, Emile et Henri en tenaient une autre à voix basse.

—Savez-vous, Henri, dit Emile en montrant du doigt Stéphane, savez-vous que ce corps-là va devenir amoureux de la jeune fille! sur mon âme, je parierais qu'il va en devenir fou! Voyez-vous ces informations qu'il prend et avec quel plaisir il les reçoit; et puis n'avez-vous pas remarqué, il n'y a qu'un instant, ces regards brûlants qu'il lui lançait à la dérobée? Et la belle de son côté ne paraissait pas tout à fait indifférente: elle rougissait, baissait les yeux, souriait même. Tenez, Henri, il y a quelque chose là-dessous.

—Je suis assez de votre opinion, Emile; pourtant comment Stéphane pourrait-il devenir amoureux d'une fille qu'il ne connaît nullement, qu'il n'a encore jamais vue avant aujourd'hui.

—Bah, Henri, on dirait que vous ne connaissez pas l'amour; que vous ignorez qu'il prend ordinairement tout à coup, qu'une seule étincelle suffit pour l'allumer dans un coeur aussi passionné que celui de Stéphane. Au reste, tenez, voilà la jeune fille qui revient; faites-y attention.

Stéphane, en voyant paraître Helmina, se leva, et, allant au-devant d'elle, il lui prit la main et la conduisit jusqu'au sofa.

—J'ai craint, Mademoiselle, lui dit-il avec douceur et en lui souriant avec amour, que cet orage n'eût pour vous des suites funestes; mais je vois avec satisfaction qu'il n'en sera rien.

—Vous êtes vraiment trop bon, Monsieur, lui dit Helmina en baissant la vue, et je vous remercie de l'intérêt que vous semblez me porter.

Maître Jacques fronça le sourcil; Emile couvoyait légèrement Henri, qui, de son côté, fit à Stéphane un signe d'encouragement accompagné d'un sourire qui le fit rougir, mais il ne fit pas semblant d'avoir compris.

—Eh bien! dit Emile à l'oreille d'Henri, ne vous l'ai-je pas dit?

—Ma foi oui, dit Henri, ça en a pas mal l'air.

Cependant l'orage avait entièrement cessé; la lune commençait à percer les nuages; on n'entendait plus que le pas lourd et traînant du *watchman*. Maître Jacques se leva tout d'une pièce et les poings sur les côtés, et, après avoir dédaigneusement jeté les yeux dans la chambre, il sortit avec sa fille en saluant du bout de ses doigts.

Un instant après on entendit le bruit d'une voiture qui se dirigeait dans le chemin qui conduit aux plaines d'Abraham.

II

CE QUE PEUT UNE ETINCELLE

Le jour n'était pas bien loin de paraître; l'aurore avait remplacé les ténèbres épaisses de la nuit; Stéphane frappait à la porte d'une vaste maison en pierre grise située au centre de la ville. En arrivant dans sa chambre, il s'était mis au lit dans l'espérance de goûter quelque repos après la marche et les fatigues d'une nuit comme celle qui venait de finir, mais il ne pouvait chasser loin de lui l'image de la jeune fille qu'il avait rencontrée. Helmina était toujours devant lui; il ne pouvait se dissimuler que cet intérêt qu'il lui portait comme malgré lui n'était autre chose que l'influence d'un amour naissant. Mais, tout en retraçant à son esprit les charmes de la jeune fille, Stéphane ne pouvait s'empêcher de faire des réflexions bien amères sur l'ignorance où il était de son existence et de sa famille, parce qu'il savait que son père, homme rigide et orgueilleux, ne souffrirait pas qu'il vint à s'amuser à une fille de naissance obscure et de fortune médiocre. Et pourtant Stéphane était porté à croire que maître Jacques, malgré son air de respectabilité et de grandeur, n'appartenait pas à une classe bien élevée. Voici comme il raisonnait: maître Jacques était en parfaite connaissance avec madame La Troupe, qui, de son côté, paraissait très familière avec lui. Maître Jacques paraissait très bien accoutumé dans l'auberge du faubourg Saint-Louis, il y venait donc souvent; et comme madame La Troupe ne vivait qu'avec la dernière société, comme la maison qu'elle tenait n'était fréquentée que par des misérables, il n'était pas probable que maître Jacques en eût été un des habitués s'il eût appartenu à une

classe tant soit peu respectable. De plus, maître Jacques n'entraînerait pas sa fille chez madame La Troupe, si, comme il s'en était vanté, il n'épargnait rien pour son éducation, et s'il avait tant à coeur de la bien élever.

Telles étaient, entre beaucoup d'autres, les réflexions que Stéphane faisait; il résolut de chercher au plus vite des informations auprès de madame La Troupe, et de lui demander, sans l'informer de ses intentions, des renseignements sur celui avec qui elle paraissait si familière et qu'il avait lui-même tant intérêt à connaître. Il s'endormit enfin dans cette résolution. Mais il n'avait pas reposé une heure qu'il fut réveillé par quelqu'un qui le tiraît du bras:

—Stéphane, levez-vous; diable! mon ami, comme vous êtes paresseux ce matin! j'ai pourtant marché et veillé autant que vous, et voilà deux heures que je suis debout.

—Eh! c'est vous, Emile, dit Stéphane en s'éveillant en sursaut et en se frottant les yeux; mais qui vous emmène donc si matin?

—Rien, mon cher, que l'intérêt que je vous porte; après une entrevue comme celle d'hier au soir, dit malicieusement Emile, vous avez dû passer une nuit agréable, accompagnée d'heureux songes.

—Que voulez-vous dire, Emile? dit Stéphane en rougissant.

—Ce que je veux dire? bah! Stéphane, ne dirait-on pas que vous voulez en faire un mystère? croyez-vous que je ne me souviens plus de la petite *cocotte* qui vous a si bien *emmiellé* hier soir?

—Mais vous badinez, Emile.

—Point du tout, Monsieur le réservé; je parle très sérieusement, aussi sérieusement que vous agissez.

—Encore une fois, Emile, expliquez-vous!

—Dans l'instant. Dites-moi franchement, mon cher Stéphane, n'est-il pas vrai que la jeune Helmina, la fille de maître Jacques, pour parler plus clairement, a laissé dans votre coeur une impression ineffaçable? n'est-il pas vrai que vous y pensez à tout instant, que vous donneriez beaucoup pour la connaître plus particulièrement?

Emile fixa Stéphane avec attention.

—Quand cela serait vrai, dit Stéphane troublé, qu'en concluriez-vous?

—Eh bien! si cela était, continua Emile avec triomphe, comment appelleriez-vous cet intérêt que vous lui portez, et si cela n'était pas vrai, comment me le prouveriez-vous après l'empressement que vous avez montré hier?

—Soit, dit Stéphane poussé au pied du mur, je veux croire avec vous qu'Helmina m'a intéressé, je veux croire à toutes les bonnes intentions que vous voulez bien me prêter; mais, encore une fois, qu'en conclurez-vous?

—Pardi! ce que tout autre en conclurait, que vous l'aimez, et diablement encore.

—Vous vous trompez, Emile; ce n'est que de l'amitié, dit Stéphane en affectant un air d'indifférence.

—De l'amitié avec une personne avec laquelle on n'a eu aucune relation, aucune liaison? vous n'y pensez pas, Stéphane: l'amitié ne prend pas si vite que cela; au lieu que l'amour n'a besoin pour naître que d'un simple regard, que d'une seule parole. Allons, mon cher ami, n'essayez plus à faire un secret de votre amour; dites que vous l'aimez, et n'en ayez pas honte: c'est une charmante petite fille, sur mon âme!

—Oui. Est-elle de votre goût?

—Tellement de mon goût que, si j'étais comme vous en état de choisir une belle, je n'en prendrais jamais d'autre que cette *poupée*.

—Vous la prendriez même sans la connaître, Emile?

—Comment, sans la connaître? Il me suffirait de connaître sa naissance, et voilà tout.

—Et si elle était d'une naissance obscure?

—Peu importe, pourvu qu'elle fût honnête.

—Mais si votre père s'opposait à votre union?

—J'attendrais jusqu'à l'âge de majorité; mon père n'aurait plus rien à dire alors.

—Et, en vous mariant ainsi, Emile, ne croiriez-vous pas mal agir envers votre père?

—Point du tout, mon cher Stéphane. Comment, parce qu'il plairait à mon père de refuser son consentement à mon union pour la seule raison que mon amante est pauvre ou d'une maison obscure, je devrais abandonner une jeune fille que j'aime, qui m'aime de même et qui peut faire mon bonheur, une jeune fille qui quelquefois aura peut-être refusé vingt autres partis pour moi? Quel est, mon cher Stéphane, quel est le père assez dé-

raisonnable, assez peu doué de jugement pour en agir ainsi? Quel est le père qui se laissera guider par un orgueil assez mal placé, par un intérêt assez sordide, pour abandonner son fils parce qu'il se mariera avec une jeune et tendre fille qui n'aura peut-être d'autre défaut que le malheur d'une naissance obscure ou d'une fortune médiocre?

—Cet homme déraisonnable, mon cher Emile, dit Stéphane en hésitant, vous le trouverez dans mon père.

—Votre père!

—Oui, Emile, mon père, et, s'il m'est permis de le dire, c'est là son seul défaut; il est trop épris de lui-même, trop fier de son origine et de sa fortune, tellement fier que, si j'osais me marier contre sa volonté, il me retirerait d'abord son amitié, qui n'a pas de bornes pour moi, et serait capable de me déshériter.

—Vous m'étonnez, mon cher Stéphane. Votre père... pardonnez-moi ce que je viens de dire...

—Vous avez bien dit, Emile, très bien dit; je suis de votre avis, et, malgré cela, vous le dirai-je, je crois que je laisserais une fille que j'adorerais pour conserver les bonnes grâces de mon père.

—Vous ne le pourriez jamais, j'en suis persuadé.

—Jamais? mais que me conseilleriez-vous donc de faire si je me trouvais dans un pareil dilemme?

—Je serais bien en peine, Stéphane; je crois qu'alors votre propre conseil vaudrait mieux que celui de tout autre.

Stéphane s'appuya le front sur le dossier d'une chaise et sembla anéanti dans de profondes réflexions; puis, se relevant tout à coup et jetant sur Emile un regard confus et douloureux:

—Je ne vous le cacherai plus, mon cher Emile, j'aime cette jeune fille; oui, je l'aime plus que je ne l'avais pensé d'abord; je sens dans mes veines le feu de l'amour qui me consume, et cependant, mon cher ami, ajouta-t-il en versant des larmes abondantes, vous voyez que cet amour est sans espoir. Les réflexions que j'ai faites hier soir me font craindre beaucoup que cette jeune fille ne soit en effet d'une naissance peu élevée; mais je le jurerais sur mon âme, oui, il me semble que je le jurerais avec confiance, Helmina est une enfant qui embellirait mon existence, je le sens au dedans de moi. Je suis persuadé que son âme est aussi pure que celle d'un ange, que ses sentiments sont nobles et élevés, que ses qualités sont rares et précieuses; et cependant, Emile, n'est-il pas pénible pour moi d'être obligé de l'abandonner parce qu'elle n'est pas issue de parents nobles? Ah! Emile, s'il ne tenait qu'à moi, je l'épouserais, oui, je l'épouserais quand même elle serait la fille du dernier des hommes, puisqu'elle est honnête, belle et vertueuse.

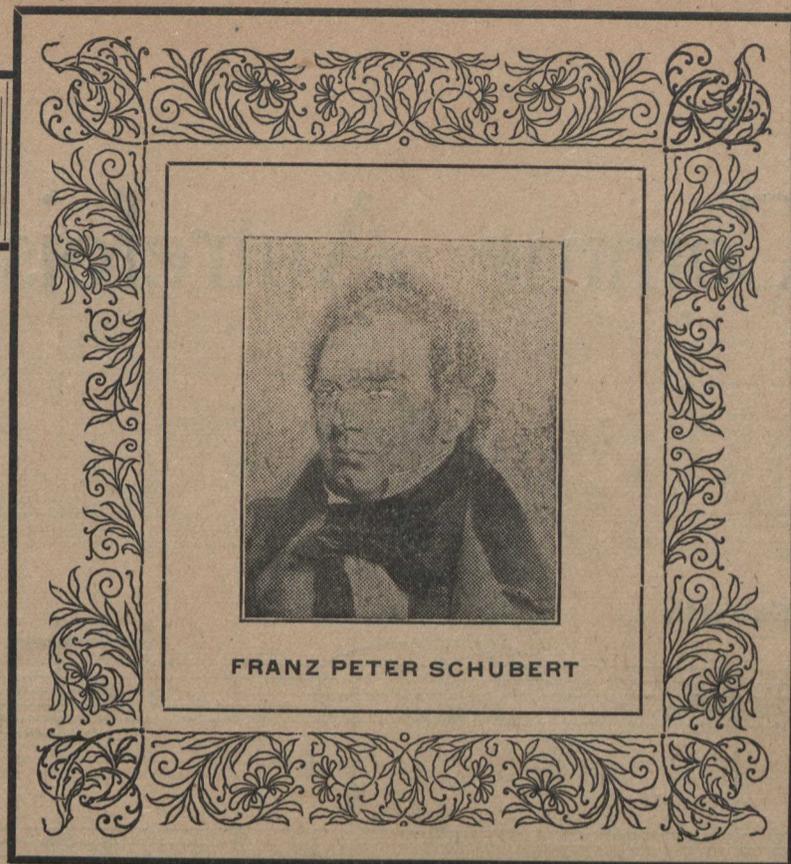
—N'anticipez pas sur les événements, mon cher Stéphane. Qui sait? les difficultés que vous vous figurez n'existent peut-être pas; il est même possible qu'elle appartienne à une famille respectable, et c'est tout ce que votre père demande. Si, au contraire, la fortune est contre vous, il n'est pas possible que votre père, que vous dites si indulgent pour vous, se refuse à votre mariage en voyant votre amour, en remarquant les charmes et les vertus d'Helmina; non, Stéphane, j'en ai la ferme conviction, votre père bénira toujours une union qui, sans reposer sur la fortune et la noblesse, produira des fruits précieux, les plus précieux que l'on puisse désirer, puisqu'elle reposera sur la vertu et l'amitié.

—Puissiez-vous dire vrai, je serais trop heureux!

—Espérez donc, et, si vous me le permettez, je me joindrai à vous pour chercher toutes informations nécessaires sur l'existence de la jeune fille, et j'irai avec vous me jeter aux genoux de votre père, si les renseignements que nous recueillerons ne lui conviennent pas.

—Merci, Emile, merci, dit Stéphane en le serrant dans ses bras. Que je suis fortuné d'avoir un véritable ami comme vous: car, s'il est vrai que le devoir d'un ami est de partager et de diminuer la douleur de son ami, de lui offrir ses services, oh! Emile, je puis dire que vous l'accomplissez d'une manière irréprochable.

—Si vous le voulez, Stéphane, dit Emile pour rompre une conversation qui affectait sa sensibilité, demain nous irons ensemble chez Mme La Troupe quand la nuit sera close; nous emmènerons avec nous le gros Magloire, car je vous avouerai franchement que je redoute de traverser

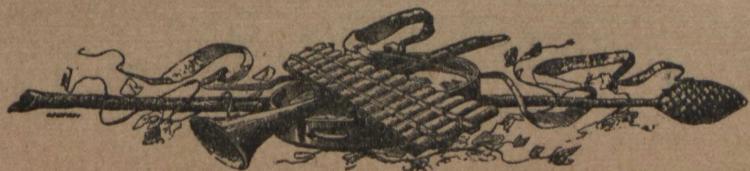


Ecole Romantique Allemande



FRANZ PETER SCHUBERT, compositeur autrichien, né à Lichtenthal en 1797, mort à Vienne en 1828.

Fils d'un maître d'école, il composa ses premiers lieder à quatorze ans. En 1814, on en compte 27, en 1815, 145, et 110 en 1816, sans préjudice d'autres compositions de divers genres. Quoique mort à trente et un ans, le nombre de ses compositions s'élève à près de 1,200, parmi lesquelles 603 lieder à une ou deux voix dont la plupart sont des chefs-d'œuvre. Sur de petits poèmes, d'une simplicité souvent touchante et même pathétique, Schubert a écrit des motifs d'une grâce rêveuse et mélancolique, où se traduit avec une remarquable intensité d'expression, la tristesse profonde qui fut la marque personnelle de son caractère et de son génie musical. "L'Attente", "l'Apparition", "A Mignon", "la Truite", "le Roi des aulnes", "la Plainte de la jeune fille", "la Sérénade", "Marguerite au rouet", "Sur le lac", "la Chanson de l'Absent", "Le Soupir", "la Nonne", "le Printemps", "le Jeune Homme au Ruisseau", "le Chevalier Toggenbourg", le cycle entier de "la Belle Meunière", et tant d'autres sont devenus célèbres par tout l'Europe. Les autres compositions de Schubert comprennent entre autres 7 symphonies, 6 messes, le XIII^{ème} psaume, 20 quatuors pour instruments à cordes, 18 opéras dont 3 non terminés, 24 sonates, une foule de morceaux divers, en particulier de remarquables sonates pour le piano, etc. Ses symphonies, ses ouvertures, ses quintettes, quatuors, trios et sonates sont des œuvres extrêmement remarquables, et ses marches, ses polonaises, ses valse sentimentales, ses valse nobles, sont pleines d'inspirations charmantes. Quant à ses opéras, on ne peut guère les juger, car deux ou trois seulement ont été représentés après sa mort; en voici les titres: "le Chevalier du Miroir", "le Château de plaisance du diable", "Claudine de Villabella", "le Troubadour", "les Amis de Salamanque", "Fernando", "Rosemonde", "un Emploi pendant quatre ans", "une Harpe", "les Frères jumeaux", "la Caution", "le Mauvais Ménage", "Fier-à-bras", "Adraste", "Sacountala", ces deux derniers inachevés.



Comme Autrefois



Pour Piano

HENRI VAN GAEL

Tempo di Gavotta

PIANO

The musical score is written for piano and consists of five systems of music. Each system contains a grand staff with a treble and bass clef. The key signature is one sharp (F#) and the time signature is common time (C). The score includes various musical notations such as notes, rests, slurs, and dynamic markings. Fingerings are indicated by numbers 1-3 above notes. The dynamics range from piano (p) to mezzo-forte (mf). The piece concludes with a final cadence in the bass clef.

First system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. The music features a melodic line in the treble clef with a long slur over the first four measures and various fingerings (5, 1, 3, 2, 3, 2). The bass clef part has a rhythmic accompaniment with slurs and fingerings (7, 7, 7, 2, 1).

Second system of musical notation. The treble clef part has a complex melodic line with many slurs and fingerings (5, 1, 3, 2, 1, 4, 3, 4, 2, 3, 1, 3, 1, 3, 2). The bass clef part has a steady accompaniment with slurs and fingerings (3, 1, 2, 2, 1, 2).

Third system of musical notation. The treble clef part continues with a melodic line featuring slurs and fingerings (2, 3, 1, 3, 1, 4, 2, 4, 5, 5). The bass clef part has a simple accompaniment with slurs.

Fourth system of musical notation. The treble clef part has a melodic line with slurs and fingerings (1, 3, 3, 1, 1, 3, 4, 2, 1, 1, 1, 3). The bass clef part has a simple accompaniment with slurs and a dynamic marking of *f*.

Fifth system of musical notation. The treble clef part has a melodic line with slurs and fingerings (3, 1, 1, 3, 3, 4, 5, 3, 2, 3, 2, 3, 2). The bass clef part has a simple accompaniment with slurs and a dynamic marking of *p*.

Sixth system of musical notation. The treble clef part has a melodic line with slurs and fingerings (1, 3, 2, 4, 5, 3, 1, 3, 3, 1, 1, 5, 4, 2, 1, 3). The bass clef part has a simple accompaniment with slurs and a dynamic marking of *f*.

First system of musical notation. Treble clef, key signature of two sharps (F# and C#). The right hand features a complex melodic line with triplets and slurs. The left hand provides a steady accompaniment with eighth notes. Dynamics include *p* (piano).

Second system of musical notation. Treble clef, key signature of two sharps. The right hand has a melodic line with slurs and fingerings. The left hand has a bass line with slurs. Dynamics include *rall.* (rallentando), *mf* (mezzo-forte), and *p* (piano).

Third system of musical notation. Treble clef, key signature of two sharps. The right hand features a melodic line with slurs and fingerings. The left hand has a bass line with slurs. Dynamics include *p* (piano).

Fourth system of musical notation. Treble clef, key signature of two sharps. The right hand has a melodic line with slurs and fingerings. The left hand has a bass line with slurs. Dynamics include *p* (piano).

Fifth system of musical notation. Treble clef, key signature of two sharps. The right hand features a melodic line with slurs and fingerings. The left hand has a bass line with slurs. Dynamics include *mf* (mezzo-forte).

Sixth system of musical notation. Treble clef, key signature of two sharps. The right hand has a melodic line with slurs and fingerings. The left hand has a bass line with slurs. Dynamics include *pp* (pianissimo).

Montréal, 15 septembre 1906

Album Universel (Monde Illustré) No 1168

le soir ces rues écartées, ordinairement infestées de brigands et de malfaiteurs.

—Vous êtes prudent, Emile, mais je vous dirai qu'en emmenant le gros Magloire, je crains encore quelque chose de plus que les voleurs.

—Que craignez-vous?

—Mon père. S'il apprenait que j'entre dans une maison pareille, je ne sais ce qu'il en arriverait; d'ailleurs, mon cher ami, soyez persuadé que notre réputation en souffrirait si...

—Vous avez raison; quoique je ne doute nullement de la discrétion de Magloire, cependant il vaut mieux aller seuls. A demain donc, Stéphane, à sept heures du soir; préparez vos pistolets.

—Un mot encore, s'il vous plaît, Emile: que le secret que je viens de vous dire soit entre nous seuls jusqu'à ce que je puisse le divulguer moi-même d'une manière avantageuse pour mon intérêt.

—Ne craignez rien, la suite vous donnera une nouvelle preuve de ma discrétion. Espérez tout de l'avenir; la persévérance couronnera notre entreprise. Adieu.

Stéphane conduisit son ami jusque dans la rue.

—Oh! j'oubliais de vous dire, dit Emile en revenant sur ses pas, qu'on a arrêté ce matin trois voleurs sur les plaines d'Abraham.

—Grâces à Dieu, dit Stéphane avec satisfaction; il faut espérer qu'on arrêtera bientôt tous les autres. Et, après avoir serré encore une fois la main de son ami, il remonta dans sa chambre.

III

COMME QUOI L'AMOUR SE COMMUNIQUE

A l'entrée de Ste Foi, sur une petite éminence, était située une jolie petite maison, proprement blanchie, avec des contrevents noirs; on y arrivait par une avenue étroite, bordée de sapins et d'érables; le soleil venait de se lever et éclairait de ses rayons d'or cette charmante habitation; des oiseaux perchés sur toutes les branches et sous le toit de la chaumière faisaient entendre leurs doux ramages, mêlés au murmure d'un petit ruisseau qui coulait au pied du coteau et allait se perdre au milieu du gazon et des fleurs des prairies environnantes. Une calèche verte et presque entièrement couverte de boue était renversée sur le pan de la maison. Maître Jacques et sa fille venaient d'arriver. Une grosse paysanne joufflue, en jupon d'étoffe, nommé Madelon, et une petite fille joviale et élancée, s'empressaient de couvrir une table de porc fumé, de légumes et de lait chaud.

Maître Jacques et Helmina étaient assis sur un banc de jonc, vis-à-vis d'un feu ardent allumé dans l'âtre. Helmina tenait constamment la vue baissée.

—Dépêche-toi, Madelon, dit maître Jacques, dépêche-toi, je ne puis faire long séjour ici.

—Dans un instant, maître Jacques; oh dame! par exemple, vous n's'raies pas servi comme à l'Albion, j'n'ons pas eu le temps pour ça.

—N'importe ce que tu auras, ma bonne fille; nous avons faim, tout est superbe alors, n'est-ce pas, Helmina? Mais dis donc, ma fille, comme tu as l'air triste aujourd'hui! Que diable, pourtant, ma mignonne, indépendamment de l'orage que nous avons essuyé, tu as eu assez d'agrément dans ta promenade. Hein! pas vrai?

—C'est vrai, mon père, j'ai goûté d'autant plus de plaisir avec vous, qu'il m'arrive rarement de jouir aussi longtemps de votre présence.

—Bravo! mon enfant, dit maître Jacques avec contentement, voilà qui est bien répondu, sur mon âme. Viens m'embrasser, Helmina: tu es maintenant mon unique consolation sur la terre.

Helmina sauta au cou de son père et l'embrassa avec effusion. Maître Jacques aperçut une grosse larme sur la joue pâle de sa fille.

—Helmina, lui dit-il avec douceur, tu pleures, je vois bien que tu me caches quelque chose; si tu savais comme ce manque de confiance de ta part m'afflige.

—Je n'ai point de secret pour vous, mon père; cette larme m'est arrachée par l'amitié que je vous porte, par la séparation que vous allez faire. Oh! mon père, pourquoi aussi ne pas toujours demeurer avec moi? Quelles affaires si multipliées peuvent vous retenir aussi longtemps absent?

Maître Jacques fronça le sourcil; il éluda promptement les questions de sa fille.

—J'espère, Helmina, qu'un jour je pourrai être

continuellement avec toi; ne te chagrine pas, mon enfant. En attendant tu ne manqueras de rien, tu auras tout ce qui te fera plaisir; mais sois gaie, ma chère, heureuse; imite ta petite compagne Julienne; regarde-la, elle est toujours comme l'oiseau sur la branche, chantant, sautant; imite-la, ma fille.

—Ah! bien oui! la Julienne, dit Madelon avec humeur, elle saute bien qu'trop, elle, par exemple; j'vous dis, maître Jacques, qu'il n'y a pas à en jouir, ma bonne vérité.

—Allons, de la patience, Madelon: elle est jeune, elle deviendra plus sage.

Et maître Jacques s'approcha de la table et se mit à manger avec précipitation et appétit.

—Dieu le veuille! dit Madelon en prenant de suite deux ou trois prises de tabac.

Le mari de Madelon venait d'atteler le cheval de maître Jacques.

—Adieu donc, Helmina, dit maître Jacques; je reviendrai dans quinze jours au plus tard. Sois bonne fille.

Maître Jacques embarqua dans sa grosse calèche et partit en faisant claquer son fouet. Helmina se retira dans sa chambre pour pleurer plus librement.

—C'est toujours bien curieux, Maurice, dit Madelon en s'adressant à son mari, que c't'homme-là n'a pas encore passé ici c'qui s'appelle une journée depuis que nous avons sa fille.

—Eh bien, quoi? dit Maurice avec rudesse: c'est qu'il a d's'affaires, c't'homme.

—Mais d's'affaires tant que tu voudras, à la fin un homme n'est pas un chien, faut qu'il s'repose.

—Qui t'a dit à toi qu'il n'se r'posait pas ailleurs?

—V'là c'que j'voudrais savoir; j'cré ma parole d'honneur que tu manigances avec lui, Maurice, dit Madelon en le regardant attentivement. Tu m'as l'air à connaître queuque chose.

—Tiens, te v'là encore avec tes croyances, dit Maurice en devenant pâle. Comment ça, si tu veux?

—Comment ça? parce que d'abord tu as toujours comme lui de l'argent à pleine poche, et ensuite parce que vous vous parlez toujours à l'oreille. Pourquoi ne contez-vous pas vos affaires tout haut?

—Pourquoi? dit Maurice d'un air embarrassé, parce que... dame, parce que... parce qu'enfin ça n'vous r'garde pas, entends-tu? On va-t-il fourrer notre nez dans vos affaires, nous autres? Eh bien! chacun les siennes.

Madelon, voyant son mari impatienté, n'ajouta plus rien et continua son ouvrage en grommelant. Maurice sortit.

—C'te pauvre enfant-là a du chagrin que je n'connaissons pas, Julienne, dit Madelon en entendant les sanglots entrecoupés d'Helmina; pauvre enfant, si jeune et tant pleurer, si belle et avoir tant de chagrins! Là! là!

—Et pourtant si heureuse! ajouta Julienne.

—Heureuse? Julienne; heureuse un peu.

—Pourquoi? n'a-t-elle pas tout ce qu'il lui faut?

C'est vrai, mais n'est-ce pas chucotant au moins pour elle de n'pas connaître encore les affaires de son père, de n'pas savoir queu rang elle tient dans le monde? Son père est riche, Julienne, c'est vrai; mais comment amasse-t-il son argent? Il y a à présent tant de... que sais-je enfin!

—Que voulez-vous dire?

—C'que j'veux dire, Julienne? ma foi, j'veux dire qu'un homme qui se cache comme M. Jacques et qui a toujours comme lui sa bourse bien garnie ne peut faire rien de bien relevé.

—Vous pensez ça?

—N'ai-je pas raison de l'penser?

—Comme ça, dit Julienne en remuant la tête; mais tenez, je pense, moi, que mademoiselle Helmina a d'autre chose encore sur le coeur; à son âge, voyez-vous, on commence à avoir des chagrins de jeune fille.

—Des chagrins de jeune fille? qu'est c'que t'entends par là, Julienne?

—J'entends que mademoiselle Helmina peut avoir de l'amour. A seize ans, voyez-vous, on dit qu'c'est le bon temps pour ça.

—Mais comment veux-tu qu'elle aime? la pauvre enfant, jamais elle ne voit personne ici; v'là c'qui m'chagrinerait bêtement à sa place. Par exemple, on sait bien c'que c'est, à la fin; on aime à avoir des amis quand on est jeune.

—Et qui vous a dit que, dans les promenades qu'elle a faites avec son père, elle n'a pas rencontré quelqu'un qui lui plût?

—Ça s'pourrait, ça s'pourrait, Julienne. Oh! pour le coup, ça s'rait bien terrible pour elle d'aimer quelqu'un et de ne pouvoir le lui dire. Pauvre Helmina! Mais je l'saurai, oui, elle me l'dira certainement.

Helmina sortit de sa chambre en ce moment et mit fin à la conversation; elle était pâle et abattue; ses yeux rouges et creux, dans lesquels on voyait encore rouler des larmes, annonçaient qu'elle avait beaucoup pleuré. Elle essaya cependant de paraître gaie, car elle donna à Julienne un sourire forcé qui la remplit de joie.

Helmina et Julienne étaient unies et s'aimaient comme deux soeurs, et cependant leur amitié ne datait que d'un an. C'était maître Jacques qui, pour donner une compagne à sa fille, l'avait emmenée et la nourrissait chez Maurice. Julienne avait quatorze ans. Elle était d'une beauté commune, mais d'un caractère riche et précieux. Julienne ne connaissait encore ni les peines, ni les inquiétudes; le chagrin n'avait pas encore ridé son front, ni troublé son coeur. Toujours riante, toujours heureuse, elle ne connaissait que le jeu et le badinage, elle n'avait d'autres chagrins que ceux qu'elle partageait avec Helmina. Aussi, en la voyant plongée dans la tristesse, elle n'avait pu s'empêcher de verser des larmes; mais, lorsqu'elle la vit sourire, sans penser si ce sourire tenait du désespoir ou de la gaieté, elle sentit dans son coeur la douce espérance et la ferme persuasion qu'elle s'était trompée dans ses conjectures, et que le chagrin d'Helmina ne serait que passager et momentané, comme celui qu'elle avait toujours montré chaque fois que maître Jacques l'avait laissée.

Elle s'approcha donc d'Helmina en riant et en sautant.

—Irons-nous dans les champs aujourd'hui, Helmina? lui demanda-t-elle.

—Oui, ma bonne Julienne, dit Helmina, nous irons cette après-midi. Puis, s'adressant à Madelon: Je vais me reposer un peu, lui dit-elle; vous m'éveillerez à midi, s'il vous plaît: j'ai un mal de tête effrayant.

—Vous êtes malade! dit Madelon; je m'en doutais ben que vous aviez queuque chose.

Elle suivit Helmina dans sa chambre et demeura auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fût endormie.

Son repos fut assez paisible, seulement de temps en temps elle s'éveillait en sursaut comme si elle eût été sous l'influence de quelque rêve effrayant, ou bien d'une fièvre maligne. Cependant les pulsations régulières de son pouls n'annonçaient rien d'inquietant, et Madelon, en appliquant sa large main sur le front pâle d'Helmina, vit avec plaisir qu'il n'était pas aussi brûlant que lorsqu'elle s'était mise au lit.

Madelon se promit bien de ne pas l'éveiller.

—Vous n'irez pas aux champs aujourd'hui, dit-elle à Julienne: Helmina est trop malade, il faut qu'elle se repose, et j'espère qu'elle sera mieux ben vite.

Mais à midi le bruit que Maurice fit en rentrant rompit le sommeil d'Helmina.

—Pourquoi donc vous lever si tôt, ma chère? dit Madelon en la voyant paraître. Êtes-vous mieux, au moins?

—Oui, Madelon, je me sens très bien, grâce à vos soins, assez bien pour accompagner Julienne à la promenade; vous ne l'avez pas oublié, ma chère?

—Oh non, allez! dit Julienne; pourtant si cela allait vous rendre malade!...

—Ne craignez rien, Julienne; au contraire, je crois que l'air me rétablira parfaitement.

—Prenez garde, lui dit Maurice d'un ton moitié brusque moitié respectueux; prenez garde, nous en répondrions à maître Jacques.

Après avoir pris quelque chose, Helmina et Julienne sortirent et se trouvèrent bientôt dans les prés fleuris qui avoisinaient leur habitation.

Il y avait à quelques arpents de la maison une espèce de petit coteau fait en forme de pain de sucre, aplati au sommet et tout couvert de petits sapins qui, par leur verdure et l'entrelacement de leurs branches, formaient un bocage assez épais pour empêcher le soleil d'y pénétrer. Ce jour-là la chaleur était brûlante et excessive; pas le moindre air, pas le moindre souffle.

Helmina, couverte de sueur, proposa à Julienne d'aller se reposer à l'ombre des branches pour se soustraire un peu aux rayons du soleil.

Aussitôt qu'elles y furent rendues:

—Ma chère amie, dit Helmina en prenant la main de Julienne, si je suis venue aujourd'hui avec vous, ne croyez pas que ce soit uniquement

pour faire une promenade; non, Julienne, j'y suis venue d'abord pour vous faire plaisir, mais surtout, vous le dirai-je, pour vous confier un secret qui m'accable.

Julienne fixa attentivement Helmina: elle était d'une pâleur livide; ses yeux respiraient une mélancolie grave et réfléchie, sa figure un air d'élévation et de douceur angélique. Julienne ne put s'empêcher de frémir en apercevant le changement subit qui venait de s'opérer sur les traits d'Helmina.

—Il y a bientôt six ans que je suis ici, continua Helmina, et, depuis ce temps, ma chère Julienne, malgré les peines que j'ai eues, notamment celle que me cause la conduite cachée et mystérieuse de mon père, je n'en ai jamais éprouvé de plus cuisante que celle d'aujourd'hui: car, je vous l'avouerai, Julienne, quoique mon chagrin ne paraisse pas à l'extérieur d'une manière aussi frappante que ce matin, il n'en existe pas moins encore dans mon cœur et m'occupe entièrement. J'aime à vous parler de ma douleur, ma tendre Julienne, parce que je sais que vous m'aidez à la supporter, parce que je sens qu'il est doux pour une amie de s'épancher dans le cœur de son amie; et assurément je n'en ai point, je n'en aurai jamais de plus sincère, de plus attachée que vous.

Helmina serra la jeune fille contre son cœur.

—Vous pleurez, Julienne! que j'aime cette marque de tendresse!...

—Hier au soir, ajouta précipitamment Helmina pour terminer au plus vite une conversation aussi pénible, hier au soir nous entrâmes dans une mauvaise auberge pour laisser passer l'orage.

—Dans une auberge! dit Julienne tout étonnée, dans une auberge!

—Oui, Julienne, dans une auberge. Que cela ne vous surprenne pas, c'était le seul asile qui nous fût ouvert; mais ce qui devra vous surprendre autant que moi, c'est que mon père m'a paru connaître depuis longtemps cette infâme maison, et être très familier avec la maîtresse, qui se nomme Mme La Troupe.

—Mme La Troupe, dites-vous?

—Oui, Julienne; la connaissiez-vous? auriez-vous eu des relations avec cette femme?

—Je vous le dirai dans un autre moment, ma chère Helmina; continuez, s'il vous plaît. Mme La Troupe aubergiste! répéta-t-elle à demi-voix, qui l'aurait pensé!

—Et qui aurait pensé aussi, ma chère Julienne, dit Helmina sans prendre garde à la surprise de son amie, que mon père, qui paraît tant se respecter, qui a en effet l'air si respectable, qui aurait pensé qu'il eût des connaissances comme cette Mme La Troupe. Oh! je souhaite bien que mes craintes ne se réalisent jamais, mais...

Helmina n'acheva pas, dans la crainte de porter à l'égard de son père, qu'elle respectait d'ailleurs, un jugement trop sévère et trop peu fondé.

—Continuez, dit Julienne, qui, en pensant encore à la nouvelle situation de Mme La Troupe, n'avait pas paru prendre garde à ce qu'Helmina venait de cacher, continuez; est-ce là votre grand secret?

—S'il n'y avait que cela, dit Helmina, je me croirais trop heureuse. Sachez donc, Julienne, que dans cette vilaine auberge j'ai rencontré...

—Un jeune homme? dit Julienne, pour épargner à Helmina la difficulté d'un pareil aveu. Je m'en doutais, ma chère amie; ce matin même j'ai cru m'apercevoir que votre chagrin venait de là, j'en ai fait la remarque à Madelon; mais connaissez-vous son nom?

—Non, Julienne, dit Helmina d'une voix entrecoupée et en baissant la vue, je ne connais rien de lui, et cependant je ne puis chasser son image de mon esprit; il me semble que je pourrais passer ma vie à l'entendre et à le voir, tant il est aimable, tant il s'exprime avec douceur et avec tendresse; je pense continuellement à lui... je le vois partout... enfin je l'aime, Julienne, oui je l'aime. Et pourtant vous connaissez mon père; s'il venait à l'apprendre!

Helmina ne put résister plus longtemps, elle se cacha le visage dans ses deux mains et pleura amèrement.

—Pourquoi, ma chère Helmina, vous abandonner à un chagrin aussi terrible, sans connaître les dispositions de votre père?

—Je ne les connais que trop, Julienne, il me les a apprises plus d'une fois; il n'y a pas plus que deux semaines encore, si vous saviez le tableau peu avantageux qu'il me fit du mariage et de l'amour! et vous croyez qu'aujourd'hui il puisse entendre favorablement...

—Il faut l'essayer.

—Jamais, jamais je ne l'oserai.

—Et si j'osais, moi?

—Il rira de vous, il ne vous écouterait pas.

—Eh bien! je conterai tout à Madelon et à Maurice; votre père ne rira pas de tout le monde, je suppose; il finira par le croire.

—Prenez garde, Julienne, mon père a une terrible colère; s'il allait se fâcher?

—Laissez-moi faire, Helmina; regagnons la maison, il n'est peut-être pas bon pour vous de rester si longtemps dehors; le soleil commence à baisser, allons.

Helmina s'appuya sur le bras de Julienne.

Elle avait essuyé ses larmes et repris son air de calme et de sérénité apparente. En arrivant chez elles, les jeunes filles se retirèrent dans leur chambre, et Helmina pria Julienne de lui dire ce qu'elle savait de Mme La Troupe. Julienne lui fit le récit suivant, récit peut-être trop naïf et trop détaillé, mais que nous jugeons nécessaire pour la suite de notre histoire et pour mettre en relief le caractère de Julienne.

IV

HISTOIRE DE JULIENNE, DE Mme LA TROUPE ET D'HELMINA

Vous me demandiez tantôt, Helmina, dit Julienne, si je connais Mme La Troupe: c'était une des meilleures amies de ma pauvre défunte mère. Mme La Troupe était riche alors, bien riche; vous comprenez maintenant ma surprise lorsque je vous ai entendu dire qu'elle était aubergiste. Son mari était un des plus gros marchands de nos endroits; il avait son magasin à trois ou quatre portes de notre maison; oh! le beau magasin! quand j'y pense encore! Comme il y avait de belles et bonnes choses! C'était le magasin de tout ce qu'il y avait à la mode, de plus riche, de plus précieux. Nous n'avions pas de plus grand plaisir, maman et moi, que d'y voir entrer à toute heure du jour de belles dames, de jolies demoiselles qui ne font et n'ont à faire que cela, à courir les rues et les magasins. Tous les jours c'étaient des carrosses, toutes sortes de belles voitures qui arrivaient devant notre porte; enfin le magasin était toujours foulé de monde. Vous pouvez penser tout l'argent que M. La Troupe amassait!

Sans compter son magasin, M. La Troupe avait encore trois ou quatre belles terres qu'il faisait cultiver par des ouvriers; mon père en était un, et jouissait auprès de son bourgeois de la plus haute estime, parce qu'il était vigilant et laborieux; il ne nous voyait que le dimanche; toute la semaine il conduisait à la campagne les travaux de la ferme.

Madame La Troupe aimait, comme je vous l'ai dit, beaucoup ma mère; elles avaient été élevées ensemble; elle la faisait travailler et la récompensait généreusement. Toutes les semaines elle nous invitait à souper avec elle. Si vous aviez vu comme c'était arrangé! Dieu de Dieu, quand j'y pense encore! on ne marchait que sur de beaux tapis, on ne s'asseyait que sur des sofas de crin, on ne voyait qu'argenterie et dorure. Et comme j'en ai mangé des sucreries! des friandises! C'étaient des pains de Savoie par ici, des gâteaux par là, et puis des pâtisseries, des bonbons de toute espèce; tenez, Helmina, à force d'en manger, j'en étais dégoûtée, vrai comme j'vous l'dis. — Et puis ensuite des présents, comme j'en ai eu de madame La Troupe! C'étaient des belles robes, de beaux chapeaux, allons, jusqu'aux parasols qu'elle me donnait. Comme j'étais fière dans ce temps-là! Quand j'y pense encore, je vous assure que ça m'tracasse l'esprit, ça m'bouleverse l'imagination.

Figurez-vous aussi Helmina, que madame La Troupe avait une petite fille à peu près de mon âge, belle comme un petit enfant Jésus de cire; vous devez l'avoir vue lorsque vous êtes entrée chez sa mère?

—Non, Julienne; probablement qu'elle était couchée.

—Oh! c'est ça. La pauvre petite Elise, elle doit trouver du changement, de coucher aujourd'hui dans un mauvais lit, elle qui ne couchait autrefois que dans la soie et sur la plume! Qui aurait dit ça pourtant? C'était la meilleure enfant que l'on puisse voir: complaisante, généreuse, toujours gaie, et surtout polie et pas fière du tout, qualités qui sont si rares chez nos demoiselles d'aujourd'hui; hein, Helmina? Combien de ces prétendues filles de gros monsieurs auraient à sa place dédaigné de jouer avec une pauvre petite paysanne comme moi! Combien se seraient crues

déshonorées en me saluant même! Et cependant de toutes ces demoiselles que je vois aujourd'hui, je vous assure, Helmina, que pas une n'était mieux habillée ni mieux élevée qu'elle, pas une n'était plus considérée, plus vantée. C'était riche, voyez-vous; quand on a de l'argent, on a tout avec, aux yeux du monde. Mais, par exemple, Elise avait plus d'esprit, plus de jugement que toutes ces demoiselles orgueilleuses qui n'ont quelquefois, d'autre mérite que celui de la fortune d'une fortune ordinairement mal acquise, aux dépens des pauvres.

Elle m'aimait tant, elle me caressait tant, que j'en étais parfois toute honteuse; nous étions toujours ensemble; tenez, pour bien dire, nous étions comme les deux doigts de la main, vrai comme j'vous l'dis. Aussi toutes les petites filles du voisinage en étaient devenues jalouses; chaque fois qu'elle me rencontraient, elles me disaient: "T'es ben heureuse, la Julienne; j'voudrais ben être à ta place, la Julienne", et mille autres choses pareilles qui me gonflaient et me faisaient apprécier encore plus le bonheur que je goûtais auprès d'Elise.

Pauvre Elise, dit Julienne en se croisant les mains, oh! je donnerais bien d'quoi pour la voir à présent! Comme elle doit être changée! comme elle doit être triste! Et sa mère, là... là... qui mène une vie aussi misérable, comme ça doit lui faire de la peine, elle qui est si scrupuleuse, si sage! Mais tenez, vous voyez bien, Helmina, je ne puis croire que madame La Troupe soit aubergiste, elle qui était si vertueuse! Pourtant, ajouta Julienne avec résignation, quand on tombe de si haut, ça donne du désespoir, et puis on ne sait pas où se jeter, par vrai, Helmina?

—Oui, Julienne, oui, vous avez raison; mais continuez.

—Il y avait deux ans que nous vivions ainsi, reprit Julienne, lorsque M. La Troupe tomba malade. J'ai entendu dire à ma mère que c'était d'avoir trop travaillé.

Je le crois bien; c'était un homme aussi que ce M. La Troupe; ça n'arrêta pas plus que l'eau de la rivière. Vous pouvez penser s'il était soigné un peu! Bonne sainte Anne du bon Dieu, quand j'y pense encore! Tenez, il avait six médecins à ses trousses, vrai comme j'vous l'dis; et puis dans la maison c'était comme une vraie apothicaire, des bouteilles de toutes sortes, des instruments de toutes espèces, des clercs de toutes façons; malgré tout ce brouhaha auquel personne ne comprenait, il a fallu partir; car, voyez-vous, contre la volonté du bon Dieu il n'y a rien à faire.

Vous pouvez vous imaginer quel coup sa mort porta à sa famille et à la nôtre, et par tout le canton. Sainte Vierge, quand j'y pense encore! si vous aviez vu madame La Troupe s'arracher les cheveux, jeter les hauts cris sur le corps de son mari en le baignant de ses larmes; si vous aviez vu la petite Elise qui appelait son père, si vous aviez entendu tous les domestiques et les pauvres pleurer et gémir, tout le monde repetter M. La Troupe: il y avait d'quoi fendre un rocher en deux, vrai comme j'vous l'dis. Vous devez voir par là l'estime et l'amitié que tout le monde avait pour lui, et je vous assure qu'il le méritait. Tout le monde a perdu dans la mort de M. La Troupe, les pauvres et les riches, mais surtout nous, et plus encore sa pauvre épouse et sa chère petite fille.

Vous pensez bien que madame La Troupe ne pouvait pas conduire les affaires multipliées auxquelles elle se trouvait abandonnée; et c'est ce qui a causé le plus grand de ses malheurs. Elle avait un frère qui demeurait à deux cents lieues; ne voulant pas confier sa fortune entre des mains étrangères, elle en chargea son frère et lui donna le pouvoir de tout conduire à son gré. Mais ce frère ingrat abusa des bontés de madame La Troupe. C'était d'ailleurs un débauché, un dépenseur, un fripon qui ne passait son temps et ne dépensait son argent qu'en libertinage et qu'au jeu. Vous pouvez penser s'il éparpilla de l'argent; aussi ça ne pouvait pas durer bien longtemps. Madame La Troupe, qui était bonne comme la vie, se contentait de lui faire des remontrances, sans penser à lui retirer le pouvoir qu'elle lui avait donné. C'est ce qui l'a perdue, la pauvre femme. Son frère fit des dettes à force, il fallut payer, et quand on n'eut plus d'argent, on vendit les terres d'abord, et mon père, ainsi que beaucoup d'autres, se vit réduit à mendier son pain.

(A suivre)

Montréal, 15 septembre 1906

Album Universel (Monde Illustré) No 1168

joie aussi bien que le chagrin. Elle fixa ses regards sur le visage de notre héroïne, et celle-ci crut voir sur la physionomie de la jeune sauvagesse une expression de sévérité et d'inquiétude.

—Arrowhead grand guerrier, dit la femme du Tuscarora, toutes les filles de la tribu regarder lui beaucoup; la jolie Face pâle avait-elle pas des yeux aussi ?

—Rosée-de-Juin! que signifient ces paroles et ce regard? que voulez-vous dire?

—Pourquoi vous tant craindre que Rosée-de-Juin tue Arrowhead?

—Ne serait-il pas horrible de voir une femme tuer son mari? non, j'aimerais mieux mourir moi-même.

—Bien sûr? être là tout?

—Quel autre motif pouvez-vous me soupçonner?

—Pas trop savoir. Pauvre fille Tuscarora très folle. Arrowhead grand chef, regarder autour de lui. Parler de la jolie Face pâle en dormant. Grand chef aimer plusieurs femmes.

—Un chef peut-il avoir plus d'une femme parmi votre peuple ?

—Autant que lui pouvoir en nourrir. Grand chasseur se marier souvent. Arrowhead n'avoir à présent que Rosée-de-Juin, mais lui regarder trop, voir trop, parler trop de la jolie Face pâle.

Mabel connaissait l'exactitude de ce fait, qui lui avait été assez désagréable pendant le cours de leur voyage; mais elle fut blessée de l'entendre rappeler par la femme même d'Arrowhead. Elle n'ignorait pas que l'habitude et l'opinion font en pareil cas juger les choses tout différemment; mais indépendamment de la mortification et du chagrin qu'elle éprouvait en se trouvant la rivale involontaire de son amie, elle craignait que la jalousie de celle-ci ne fût pour elle-même qu'une garantie assez équivoque de sûreté dans sa position actuelle. Un examen attentif la rassura pourtant.

—Vous ne me trahirez pas, Rosée-de-Juin? dit Mabel en lui serrant la main, et cédant à une impression de confiance généreuse; vous ne livrez pas une créature de votre propre sexe au tomahawk?

—Aucun tomahawk toucher vous, Arrowhead vouloir pas. Si Rosée-de-Juin être destinée à avoir une femme-soeur, elle aimer à avoir vous.

—Non, non; ma religion et mes sentiments s'y opposent également; et si je pouvais être la femme d'un Indien, je ne voudrais jamais prendre la place qui vous appartient dans un wigwam.

Rosée-de-Juin ne répondit pas; mais tout en elle exprima une vive reconnaissance. Elle avait conçu pour la jeune fille un amour certainement d'une nature différente, mais à peine moins vif que celui de mari. Arrowhead lui-même l'avait envoyée pour avertir Mabel du péril qui s'approchait, mais il ignorait qu'elle se fut introduite dans l'île à la suite des assaillants et qu'elle était enfermée dans la citadelle avec l'objet de leur commune sollicitude. Il supposait au contraire, ainsi que sa femme l'avait dit, que Cap et Muir étaient dans le fort avec Mabel, et il pensait que le coup de fusil avait été tiré par l'un d'eux.

—Rosée-de-Juin être fâchée que le Lys, — car s'était ainsi que dans son langage poétique l'Indienne avait nommé notre héroïne, — être fâchée que le Lys pas épouser Arrowhead. Son wigwam être spacieux, et un grand chef avoir besoin d'assez de femmes pour le remplir.

—Je vous remercie, Rosée-de-Juin, de cette préférence, qui n'est pas tout à fait d'accord avec la manière de penser de nous autres femmes blanches, répondit Mabel en souriant en dépit de la terrible situation dans laquelle elle se trouvait placée; mais il est probable que je ne me marierai jamais.

—Vous, falloir bon mari; vous, épouser Eau-Douce si vous pas aimer Arrowhead.

—Rosée-de-Juin, ceci n'est pas un sujet de conversation convenable pour une jeune fille qui ignore si elle a encore une heure à vivre. Je voudrais, s'il est possible, savoir mon oncle vivant et en sûreté.

—Moi, aller voir.

Rien ne faisait présumer l'intention d'une attaque immédiate contre le fort; mais, suivant Rosée-de-Juin, tout indiquait le projet de le tenir assiégé jusqu'à l'arrivée du détachement de peur que les traces d'un assaut ne fussent remarquées par un oeil aussi exercé que celui de Pathfinder. Le bateau, cependant, avait été mis en sûreté et caché dans les buissons à côté des pirogues des Indiens.

Rosée-de-Juin annonça alors son intention de quitter le fort, le moment lui paraissant propice. Mabel sentit encore quelque méfiance tandis qu'elles descendaient; mais au même instant elle rougit de ce sentiment qui lui sembla aussi injuste pour sa com-

pagne qu'indigne d'elle-même, et elle n'avait pas encore atteint le dernier échelon que sa confiance lui était revenue. On procéda à l'ouverture de la porte avec la plus grande précaution, et lorsque la dernière barre fut au moment d'être levée, l'Indienne se plaça de façon que dès que la porte s'entr'ouvrit, elle se glissa par l'ouverture et disparut. Mabel referma la porte avec une agitation convulsive, et tandis que la barre retournait à sa place, on aurait pu entendre les battements de son coeur; elle referma ensuite les deux autres avec plus de calme, puis elle monta au premier étage où elle put prendre un aperçu de ce qui se passait au dehors.

De longues et pénibles heures s'écoulèrent durant lesquelles Mabel n'eut aucune nouvelle de Rosée-de-Juin. Les cris des sauvages parvenaient jusqu'à elle, car l'eau-de-vie leur avait fait oublier leur prudence habituelle: Vers le milieu du jour, elle crut apercevoir un homme blanc dans l'île, quoique son costume et son air farouche le lui eussent fait prendre d'abord pour un sauvage nouvellement arrivé. Un coup d'oeil sur son visage, quoiqu'il fût naturellement brun et que l'influence de l'air eût donné à sa peau une teinte encore plus basanée, ne lui laissa pas de doute sur la justesse de sa conjecture, et il lui sembla qu'une créature plus rapprochée de son espèce était près d'elle, et qu'elle pourrait invoquer son secours à la dernière extrémité. Mabel ignorait, hélas combien est faible l'influence exercée par les blancs sur leurs alliés sauvages, quand ceux-ci ont commencé à répandre le sang, et combien a peu de force sur eux le désir de les détourner de leurs cruautés.

La journée parut un mois à Mabel. Alors Arrowhead et son offensante admiration occupaient une grande place dans l'arrière-plan du tableau; car notre héroïne savait bien que les Indiens emmènent d'ordinaire à leurs villages, par voie d'adoption, les captifs qu'ils ne massacrent pas, et qu'on pourrait citer l'exemple de plusieurs femmes qui avaient passé le reste de leur vie dans les wigwams de leurs ravisseurs.

La situation, déjà assez alarmante durant le jour, devint beaucoup plus effrayante à mesure que les ombres du soir tombèrent sur l'île. Les sauvages étaient alors exaltés jusqu'à la fureur, car ils s'étaient abreuvés de toutes les liqueurs fortes des Anglais. Tous les efforts de leur chef français, pour les réprimer, avaient été infructueux, et il s'était sagement retiré dans une île voisine, où il avait une espèce de bivouac. Avant de se retirer, néanmoins, cet officier avait réussi, non sans risque de sa vie, à éteindre le feu et à mettre hors de portée les moyens de le rallumer. L'extinction du feu se trouva une mesure fort prudente, car l'officier n'eut pas plus tôt tourné le dos, qu'un des guerriers proposa en effet de brûler le fort. Arrowhead s'était aussi retiré dès qu'il s'était aperçu que ses compagnons perdaient l'usage de leur raison, et il avait pris possession d'une hutte où il s'était jeté sur la paille, afin de chercher le repos que deux nuits de veilles et de fatigues lui avaient rendu nécessaire. Il en résultait qu'il ne restait personne parmi les Indiens qui s'inquiétât de Mabel, si même aucun d'eux connaissait son existence, et la proposition du sauvage fut accueillie avec des cris de joie par huit ou dix de ses camarades ivres comme lui et habituellement tout aussi brutaux.

C'était le moment le plus périlleux pour Mabel. Comme ils étaient plus animés qu'accablés par la boisson, ils commencèrent par attaquer la porte, contre laquelle ils s'élançèrent tous ensemble. Mais, entièrement construite de troncs d'arbres, elle défia leurs efforts.

Mabel s'aperçut alors que deux ou trois Iroquois ayant remué les cendres chaudes avaient trouvé quelques petits charbons. Grâce à quelques feuilles sèches, la flamme parut enfin, et une poignée de broussailles sèches acheva de faire réussir leurs efforts.

Les Indiens poussèrent alors des rugissements de triomphe et retournèrent vers leurs compagnons, bien certains que l'oeuvre de destruction était commencée. Mabel restait à la même place. Les flammes s'élevant peu à peu finirent par briller si près de ses yeux, qu'elles l'obligèrent à se retirer. Au moment où elle venait de chercher un refuge à l'extrémité opposée de la chambre, un sillon de flammes pénétra par la meurtrière qu'elle n'avait pas fermée, et éclaira tout l'appartement avec Mabel et son désespoir. La porte, qui était le seul moyen de retraite, avait été bloquée par le bois enflammé avec une infernale adresse. La fumée l'empêcha quelques instants de voir ce qui se passait en bas, mais lorsqu'elle le put, son coeur palpita de joie et d'es-

poir en voyant le bûcher renversé, les branches épar- ses et des traces d'eau répandue sur la porte qui fumait encore mais qui ne brûlait plus.

—Qui est là? dit Mabel, en approchant ses lèvres de l'ouverture.

Un pas léger se fit entendre et fut suivi de quelques coups qui retentirent sur les lourdes solives.

—Qui veut entrer? est-ce vous, mon cher oncle?

—Eau-Salée pas ici. Eau-Douce Saint-Laurent, répondit-on. Vous ouvrir, vite; moi falloir entrer.

Jamais Mabel n'avait couru avec plus de vitesse et agi avec plus de promptitude qu'en descendant l'échelle et en levant les barres; la pensée de fuir l'occupait seule, et elle ouvrit la porte avec une rapidité qui n'admettait aucune précaution. Son premier mouvement fut de s'élançer hors du seuil dans l'aveugle espérance de quitter le fort, mais Rosée-de-Juin s'opposa à cette tentative, et dès qu'elle fut entrée, elle referma tranquillement la porte avant de paraître remarquer l'agitation de Mabel qui voulait l'embrasser.

—Soyez bénie soyez bénie par le ciel, Rosée-de-Juin! s'écria notre héroïne avec ardeur.

—Vous pas serrer moi si fort, répondit la Tuscarora: femme à Face pâle toujours pleurer ou toujours rire. Vous laisser moi fermer la porte.

Mabel devint plus calme, et peu de minutes après elles étaient dans la chambre au-dessus assises l'une près de l'autre et se tenant la main. Tout sentiment de méfiance et de rivalité était effacé, d'un côté, par le souvenir des bienfaits reçus, de l'autre par la pensée des services rendus.

—Dites-moi à présent, demanda Mabel aussitôt qu'elle eut donné et reçu un tendre embrassement, avez-vous vu ou appris quelque chose de mon pauvre oncle ?

—Rien. Personne l'avoir vu, personne l'avoir entendu, personne savoir rien. Moi croire Eau-Salée parti sur la rivière, car non trouver lui. Quartier-maître parti aussi. Moi avoir regardé, regardé, regardé, mais pas vu l'un ni l'autre nulle part.

—Dieu soit loué! ils se sont échappés quoique nous ne sachions pas comment. Je crois avoir vu un Français dans l'île?

—Oui, capitaine français venu, mais sorti. Indiens beaucoup dans l'île.

—Oh! Rosée-de-Juin, n'y a-t-il aucun moyen d'empêcher mon père de tomber entre les mains de ses ennemis ?

Rosée-de-Juin leva tranquillement ses yeux noirs sur Mabel, et ils exprimèrent un instant une sévérité qui fut bientôt remplacée par un air de tristesse et de compassion.

—Lys, fille Yengeese? dit-elle d'un ton interrogatif.

—Certainement, et c'est comme fille Yengeese que je voudrais sauver mes compatriotes qui vont être massacrés.

—Très bien si pouvoir. Rosée-de-Juin pas Yengeese; être Tuscarora, avoir mari Tuscarora, coeur, sentiments, tout Tuscarora. Moi sûre que Lys pas vouloir aller dire aux Français que son père arriver pour gagner la bataille ?

—Peut-être non, répondit Mabel en pressant de sa main sa tête qu'elle sentait se troubler, peut-être non; mais vous m'avez secourue, vous m'avez sauvée! Pourquoi donc l'avez-vous fait, si vous ne sentez rien que comme une Tuscarora ?

—Moi pas sentir seulement comme Tuscarora, sentir comme femme squaw, aimer joli Lys, et le porter sur mon sein.

Mabel fondit en larmes et pressa la bonne créature sur son coeur. Il s'écoula plus d'une minute avant qu'elle pût reprendre la parole. Mais alors elle parvint à s'expliquer avec plus de calme et de suite.

—Apprenez-moi ce que je dois craindre, dit-elle. Ne tenteront-ils rien contre le fort? Vous avez vu ce qu'ils peuvent faire s'ils le veulent.

—Trop de rhum, Arrowhead dormir, sinon eux pas oser. Capitaine français parti, sinon eux pas oser. Maintenant tous dormir.

—Et vous pensez que je suis en sûreté, du moins pour cette nuit ?

—Trop de rhum. Si Lys semblable à Rosée-de-Juin, elle pouvoir beaucoup pour son peuple.

—Je suis semblable à vous, si le désir de servir mes compatriotes peut établir une ressemblance avec une femme aussi courageuse que vous.

—Non, non! murmura l'Indienne à voix basse; vous pas avoir le coeur, et Rosée-de-Juin pas vous laisser faire si vous l'avoir; la mère et moi être prisonnière une fois, guerriers s'enivrer; mère assommer eux tous avec tomahawk. Femmes à peau rou-

ge agir ainsi quand leur peuple être en danger et vouloir des chevelures.

—Vous dites vrai, reprit Mabel en frissonnant et laissant échapper sans s'en apercevoir la main de son amie. Je ne puis pas faire cela; je n'ai ni la force, ni le courage, ni la volonté de tremper mes mains dans le sang.

—Moi penser cela aussi; en ce cas, vous rester détachement ici. Fort être bon.

—Vous croyez donc que je puis sans risque rester ici, du moins jusqu'au retour de mon père et de son détachement ?

—Moi le croire. Nul n'oser toucher au fort ce matin! Ecoutez? tous tranquilles à présent; boire rhum, la tête tomber sur la poitrine et puis dormir comme des souches.

—Ne puis-je m'échapper? N'y a-t-il pas plusieurs pirogues dans l'île? Ne puis-je en prendre une et aller apprendre à mon père ce qui est arrivé?

—Vous savoir ramer? demanda l'Indienne en jetant un coup d'oeil furtif sur sa compagne.

—Non pas peut-être aussi bien que vous, mais assez pour être hors de vue avant le jour.

—Quoi vous faire ensuite? Vous pouvoir ramer six, huit, dix milles ?

—Je ne le sais pas. Mais je ferai beaucoup pour avertir mon père, l'excellent Pathfinder et tous les autres du danger qui les menace.

—Vous aimer Pathfinder ?

—Il est aimé de tous ceux qui le connaissent; vous l'aimeriez aussi, oui, vous l'aimeriez, si vous connaissiez seulement son coeur !

—Moi pas aimer lui, pas du tout. Fusil trop sûr, oeil trop bon. Avoir tué trop d'Iroquois et de Tuscaroras. Moi avoir son crâne si moi pouvoir.

—Et moi je le sauverai si je le puis. Sur ce point nous sommes opposées l'une à l'autre. Je vais sortir prendre une pirogue pendant qu'ils sont tous endormis, et quitter l'île.

—Vous pas pouvoir. Rosée-de-Juin vous en empêcher, appeler Arrowhead.

—Vous ne voudriez pas me trahir, vous ne m'abandonnez pas après tout ce que vous avez fait pour moi ?

—Si, si, répondit la Tuscarora en faisant un geste de main en arrière, et parlant avec une chaleur et une vivacité que Mabel n'avait jamais observées en elle auparavant. Appeler Arrowhead à haute voix; l'appel d'une femme éveiller un guerrier. Rosée-de-Juin pas laisser Lys secourir ennemi, pas laisser Indiens faire mal à Lys.

—Je comprends la nature et la justice de vos sentiments. Après tout il vaut mieux que je reste ici, car je me suis très probablement exagéré mes forces. Mais dites-moi une chose: si mon oncle venait et demandait à entrer, me laisseriez-vous ouvrir la porte du fort pour le recevoir.

—Certainement, lui prisonnier ici, et Rosée-de-Juin aimer mieux faire prisonniers que prendre chevelures. Chevelures bonnes pour l'honneur, prisonniers bons pour sentiment. Mais Eau-Salée caché si bien que pas savoir lui-même où lui être. Et elle se mit à rire avec sa gaieté de jeune fille, car les scènes de violence lui étaient trop familières pour lui laisser une impression assez profonde pour changer son caractère naturel. Elles commencèrent alors un long et sérieux entretien dans lequel Mabel s'efforça d'obtenir des renseignements plus clairs sur sa situation actuelle, dans la faible espérance de pouvoir tourner à son avantage quelques-uns des faits qu'elle apprendrait ainsi. L'Indienne répondit à toutes ses questions avec simplicité, mais aussi avec une circonspection qui montrait qu'elle savait fort bien distinguer ce qui était indifférent de ce qui pouvait mettre ses amis en danger ou contrarier leurs plans.

Arrowhead était depuis longtemps en communication avec les Français. Il avait jeté le masque, se voyant suspecté par Pathfinder. Rosée-de-Juin refusa de dire s'il avait servi à découvrir la position d'une place qu'on croyait si bien cachée à l'ennemi. Elle avoua seulement qu'il avait épié le départ du "Scud" au moment où ils furent poursuivis et pris par le cutter. Mabel put seulement comprendre, à travers les réticences de l'Indienne, que les renseignements provenaient d'une Face pâle placée sous les ordres de Duncan de Lundie. Cette révélation produisit à Mabel une douleur semblable à celle que lui aurait causée un fer aigu enfoncé dans son coeur.

Rosée-de-Juin laissa entendre encore qu'on l'avait envoyée dans l'île pour s'assurer du nombre de ceux qui y étaient restés, tout en laissant voir, avec sa naïveté ordinaire, que le désir d'être utile à Mabel l'avait surtout décidée à accepter cette mission.

Vers deux heures du matin, Mabel ayant consenti à se jeter sur un lit de paille, ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil.

L'Indienne se coucha près d'elle, et l'île entière se trouva plongée dans une tranquillité complète.

CHAPITRE XXIII

SURPRISE DE NUIT

La tranquillité de la nuit précédente continua pendant la journée qui suivit. Mabel et Rosée-de-Juin allaient à chaque instant aux diverses meurtrières et n'apercevaient pas un être vivant dans l'île. Il y avait un feu à demi éteint sur le lieu où Mac-Nab et ses compagnons avaient apprêté leur dîner, et la fumée s'élevait encore en spirale, comme une amorce pour attirer les absents. Autour des huttes tout respirait l'ordre et l'arrangement. Mabel tressaillit, lorsque ses regards tombèrent enfin sur un groupe de trois hommes, portant l'uniforme écarlate du 55e, assis sur l'herbe, dans des attitudes nonchalantes, comme s'ils fussent en train de causer avec la plus grande sécurité; mais son sang se figea dans ses veines, lorsque, après un second regard, elle reconnut les visages livides et les yeux ternes des cadavres. Il y avait une légèreté dans leur pose et dans leurs attitudes, car leurs membres avaient été contournés, encore raides, pour imiter l'existence, ce qui révoltait d'horreur; l'arrangement avait été fait avec tant d'art, qu'il eût trompé à coup sûr un observateur indifférent, à la distance de cent pas. Après avoir examiné attentivement toutes les parties de l'île, l'Indienne montra à sa compagne le quatrième soldat, assis, les pieds pendant au-dessus de l'eau, le dos appuyé contre un jeune arbre et tenant une ligne à la main. Les têtes scalpées avaient été recouvertes de bonnets, et toute apparence de sang avait été soigneusement lavée. Rosée-de-Juin lui montra alors le corps de Jenny, debout, devant la porte d'une hutte, se penchant en avant comme pour regarder le groupe d'hommes; son bonnet était agité par le vent; et elle tenait un balai à la main. La distance était trop grande pour distinguer exactement les traits du visage, mais Mabel crut s'apercevoir que les mâchoires avaient été déprimées, de manière à forcer la bouche à un horrible rire.

—Rosée-de-Juin! s'écria-t-elle, cela passe tout ce que j'ai entendu raconter ou imaginé possible de la trahison et des artifices de votre nation.

—Tuscarora très rusé, dit Rosée-de-Juin d'un ton qui montrait qu'elle approuvait plutôt qu'elle ne condamnait l'usage qu'on avait fait des cadavres. Pas faire de mal aux soldats maintenant, faire du bien aux Iroquois, prendre la chevelure d'abord, faire ensuite travailler cadavres, bientôt brûler eux.

Ces paroles prouvèrent à Mabel combien elle était séparée de sa compagne par ses sentiments, et elle fut quelques minutes sans pouvoir lui parler.

Pendant cette longue journée, on ne vit pas un Indien ou un Français. La nuit fut encore plus calme que celle qui l'avait précédée et Mabel dormit avec plus de confiance, car elle était convaincue que son sort ne serait pas décidé avant le retour de son père. Elle l'attendait le jour suivant, et lorsqu'elle s'éveilla elle courut avec anxiété aux meurtrières pour s'assurer de l'état du temps et de l'aspect des nuages aussi bien que de la tranquillité de l'île. Le groupe effrayant était toujours étendu sur l'herbe; le pêcheur tenait toujours sa ligne, attentif en apparence, à son paisible plaisir, et le cadavre de Jenny s'avancait toujours hors de la hutte avec d'horribles contorsions.

—Je ne puis plus supporter cette scène, dit Mabel en quittant la croisée, j'aimerais mieux voir l'ennemi lui-même, que de regarder davantage cette horrible armée de morts.

—Ecoutez, les voilà! Rosée-de-Juin croire entendre un cri comme celui d'un guerrier quand il prend une chevelure.

Eau-Salée! s'écria l'Indienne en riant, tandis qu'elle regardait à travers une meurtrière.

—Mon cher oncle! Dieu merci! il vit encore! Oh! Rosée-de-Juin, vous ne souffrirez pas qu'on lui fasse du mal.

—Rosée-de-Juin n'être qu'une pauvre squaw. Quel guerrier faire attention à ses paroles? Arrowhead l'amener ici.

Mabel regardant alors, vit huit ou dix Indiens qui conduisaient les prisonniers au pied du fort, car par cette capture l'ennemi voyait bien qu'il ne pouvait y avoir aucun homme dans le bâtiment. Mabel reconnut avec une grande joie que l'officier français était parmi les Indiens. Une conversation à voix basse eut lieu, pendant laquelle le chef blanc et Ar-

rowhead parlèrent avec vivacité, à leurs captifs. Alors le quartier-maître appela la jeune fille d'une voix assez élevée pour parvenir jusqu'à elle.

—Jolie Mabel, jolie Mabel, dit-il, regardez à travers une de ces meurtrières et prenez pitié de notre condition. Nous sommes menacés d'une mort prochaine, à moins que vous n'ouvriez la porte aux vainqueurs. Ne perdez pas une minute, ou dans une demi-heure nos cheveux ne tiendront plus à nos têtes.

Le ton moqueur et léger de cet appel fortifia plutôt qu'il n'affaiblit la résolution de Mabel de conserver la place aussi longtemps que possible.

—Parlez-moi, mon oncle, dit-elle en approchant sa bouche d'une des meurtrières, et dites-moi ce que je dois faire.

—Oh! mon Dieu, je vous remercie! s'écria Cap; le son de votre douce voix, Magnet, soulage mon coeur d'un pesant fardeau. Je craignais que vous n'eussiez partagé le sort de la pauvre Jenny. Vous me demandez ce que vous devez faire, mon enfant; je ne sais que vous conseiller, quoique vous soyez la fille de ma propre soeur! Tout ce que je puis dire maintenant, ma pauvre fille, c'est que je maudis bien sincèrement le jour où vous et moi nous avons vu cette mare d'eau douce.

—Mais, mon oncle, votre existence est-elle en danger? Pensez-vous que je doive ouvrir la porte?

—Un tour mort et deux demi-clés font un solide amarrage, et je ne conseillerais pas à ceux qui sont hors des mains de ces démons d'ouvrir aucune porte qui pût leur donner entrée. Quant au quartier-maître et à moi, nous sommes âgés tous les deux, et de fort peu d'importance pour le reste de l'humanité, comme dirait l'honnête Pathfinder; si j'étais derrière cette espèce de boulevard, toute la logique indienne ne pourrait pas m'en faire sortir.

—Vous ne ferez aucune attention à ce que dit votre oncle, charmante Mabel, dit Muir, car le malheur a évidemment dérangé rapidement ses facultés intellectuelles. Je suis convaincu que maître Cap et moi nous n'avons eu aucun sujet de mécontentement depuis que nous nous sommes rendus à maître Arrowhead, qui me rappelle les Romains et les Spartiates, par ses vertus et sa modération; mais vous vous rappellerez aussi que nos usages sont différents, et qu'il peut envisager nos chevelures comme un sacrifice légal, pour apaiser les mânes des ennemis qui ont succombé à moins, que vous ne les sauviez par capitulation.

—J'agirai plus sagement en restant dans le fort jusqu'à ce que le sort de l'île soit décidé, répondit Mabel. Nos ennemis ne peuvent s'inquiéter beaucoup d'une jeune fille comme moi, qui ne peut leur faire aucun mal. Je préfère de beaucoup rester ici, ce qui est plus convenable pour une personne de mon sexe et de mon âge.

—Si vos convenances seules étaient consultées dans tout cela, Mabel, nous consentirions joyeusement à vos souhaits; mais ces messieurs s'imaginent que ce fort peut être utile à leurs opérations, et ils ont un vif désir de le posséder. Pour vous parler avec franchise, je vous dirai que, me trouvant, ainsi que votre oncle, dans une situation particulière, pour en éviter les conséquences, j'ai usé du pouvoir qui appartient à un officier de Sa Majesté, et conclu une capitulation verbale par laquelle je me suis engagé d'abandonner le fort et l'île entière. C'est la fortune de la guerre, il faut s'y soumettre.

—Pas quitter la forteresse, murmura Rosée-de-Juin, qui se tenait à côté de Mabel, attentive à tout ce qui se passait. Fort être bon, pas prendre de chevelure.

Notre héroïne allait céder sans ce conseil, car elle commençait à penser que le plus sage était de se concilier avec l'ennemi par des concessions, au lieu de l'exaspérer par la résistance. Mais les paroles de son amie la firent hésiter.

—Pas encore prisonnière, murmura l'Indienne. Pas vous rendre avant vous être prisonnière; vous parler hardiment; moi les connaître.

Mabel parla plus résolument avec Muir, car son oncle semblait vouloir mettre sa conscience en repos en gardant le silence; et elle expliqua nettement que son intention était de ne pas rendre le fort.

—Vous oubliez la capitulation, miss Mabel, dit Muir.

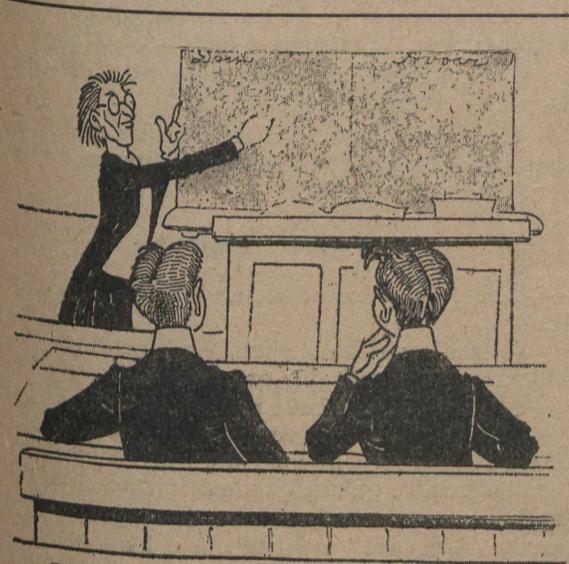
—J'en sais assez, monsieur Muir, pour être certaine que vous n'avez aucun commandement dans cette expédition, et qu'ainsi vous ne pouvez avoir aucun droit de rendre le fort. D'ailleurs je me rappelle avoir entendu dire à mon père qu'un prisonnier perd toute son autorité pendant le temps de sa captivité.

(A suivre)

POUR RIRE

Soyons pratiques !

Un jeune moderne cause avec un ami :
 — J'ai appris que ma fiancée dépensait 10,000 dollars par an chez sa couturière.
 — Et alors?...
 — Alors?... j'épouse sa couturière!



— Je me préparais à entrer dans l'administration, je suivis des cours à cet effet, je n'y compris rien du tout.

Pilon est déshonoré !!!

J'aime mieux ne pas vous faire languir : Sachez donc tout de suite que Karillon était ivre comme un Polonais lorsqu'au coin de la rue Berthe, il rencontra Pilon, lequel avait bu lui-même plus que de raison. Dame! il fait si chaud, et quand il fait chaud, il est si doux de boire!
 Mais Pilon ce jour-là, avait le vin triste et tout gris qu'il fut, Karillon s'aperçut que son ami avait du chagrin.
 — Ben! mon pauvre vieux poteau... quoi qu't'as donc, t'as l'air tout chose.
 — Ah! m'en parle pas... c'est mon médecin.
 — Qu'est-ce qu'il a fait, ce bourreau-là!
 — J'suis allé le voir à consulte. — Sais-tu ce qu'il m'a ordonné.
 — Dis vite. Tu ne vois donc pas que je grille?
 — Les eaux.

Un complet s'il vous plait

Ils sont arrivés à leur fin, les Baruche, ils ont décidé Madame Le Tanneur, leur vieille cousine millionnaire à passer deux mois chez eux à Paris. Vous pensez s'ils entourent de prévenances la bonne dame, un tantinet méfiante et que rien n'étonne.
 Hier, on l'a conduite au musée du Louvre. Elle n'a pas eu un mot d'admiration pour le merveilleux Salon Carré et elle n'a pas bronché quand M. Baruche lui a fait remarquer *Le Bacchus* de Léonard de Vinci, ce chef d'oeuvre parmi les chefs-d'oeuvre.
 — Que dites-vous de ce corps admirable, ma cousine, est-il possible de rencontrer formes plus parfaites, visage plus harmonieux, chairs plus vivantes?
 Madame Le Tanneur a pincé les lèvres et détournant la tête du tableau splendide.
 — Je trouve, dit-elle d'une voix sifflante, que ces gens là feraient bien mieux de s'acheter des habits que de faire faire leur portrait!

Charité de cour

A une réception des Tuileries au temps de Napoléon Ier.
 La maréchale Lefèvre, parée comme une chasse vient de faire une bruyante entrée au bras du grand chambellan de service et... les langues d'aller leur train.
 — Ne trouvez-vous pas que ces duchesses d'occasion ont vraiment trop peu la figure de l'emploi, dit une grande dame authentique à l'oreille du prince de Talleyrand?
 — Pas la figure de l'emploi, Madame Sans Gêne! Vous exagérez, comtesse, lui répond le célèbre diplomate, c'est une ancienne blanchisseuse!

Drole de question

— Papa, demande Crétino fils à son père, pourquoi appelle-t-on haltères les instruments de travail des hercules de foire?
 — Mais, mon enfant, c'est parce que ça donne la soif !



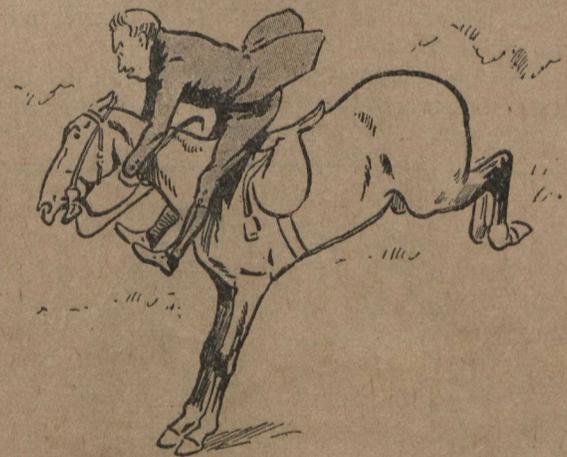
— J'entraï cependant dans l'administration et je fus tout de suite au courant du travail, ce qui prouve que pour un métier il n'y a rien de tel que la pratique.

Un brave a trois poils

Le maréchal de Soubise fut peut-être un brave homme, mais il fût à coup sûr un général malheureux. Il suffisait qu'il se montrât pour que la victoire fût acquise à l'ennemi! La bravoure n'était pas sa qualité dominante : il était mieux à l'aise dans un salon que sur un champ de bataille. Aussi certain jour qu'il se promenait dans la campagne avec un jeune gentilhomme plein d'ardeur, la vue d'une rivière grossie par les pluies lui inspira-t-elle des réflexions plus prudentes que courageuses.
 — Palsembleu! comment allons-nous passer; la rivière est grosse, le courant assez fort pour nous noyer, je ne sais pas nager.
 — En effet, répondit le jeune gentilhomme avec un rire méprisant, Monsieur le Maréchal craint l'eau... comme le feu!

Générosité de Durapiat.

— Je donnerais bien dix ans de ma vie... comença Durapiat...
 Tous les yeux se tournèrent vers lui avec étonnement. Donner était si peu dans ses habitudes!
 — Oui, continua-t-il, je donnerais dix ans de ma vie... pour être de vingt ans plus jeune.



Le cavalier — Carcan!... quelle danse tu vas recevoir tout à l'heure!

Dans le feu de la discussion

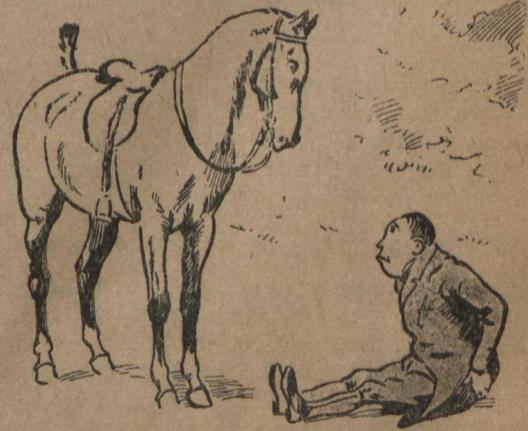
Les amis bavardaient avec animation quand Trottard s'écria tout à coup :
 — Donne-moi du feu Pornichet!
 — Est-il ennuyeux, ce frère-là! Il laisse éteindre sa cigarette toutes les deux minutes et il vous rase après pour qu'on la lui rallume. Tiens voilà du feu, Trottard, mais c'est la dernière fois.
 Trottard aspire une bouffée et la discussion interrompue reprend, ardente, entre les amis :
 — J'te dis qu'il est coupable. — J'te dis qu'il est innocent. — J'te dis que non! — J'te dis que si — Il y a chose jugée! J'm'en moque.
 Puis la voix aiguë de Trottard domine le tumulte.
 — Donne-moi du feu Pornichet.
 Un concert de malédictions s'élève avec un ensemble touchant.
 — Animal! Tétard! Va apprendre à fumer! Quel barbier!
 Alors, Trottard, calme comme un beau lac.
 — Que voulez-vous, mes excellents amis, nous discussions avec tant de feu que ma cigarette s'est éteinte!

On n'oublie pas sa tête que diable!

“Comme par hasard”, Ledurre avait besoin de quelques dollars. A qui les emprunter, si ce n'est à Sacary, le jeune millionnaire bien connu dont la complaisance n'a pas de borne!
 Ledurre, allègrement, se rend donc chez Sacary et levant les yeux vers le ciel, ô bonheur, il aperçoit derrière les vitres le profil de son ami. Monter les escaliers quatre par quatre, sonner énergiquement à l'huis du millionnaire, c'est, pour Ledurre l'affaire de quelques secondes. Le valet de chambre se présente, sec et froid comme une trique!
 — Monsieur est sorti.
 — Comment, sorti, je viens de l'apercevoir!
 — Monsieur est sorti!
 — Vous vous moquez de moi, je veux entrer.
 — Monsieur est sorti, Monsieur!
 — Ah! il est sorti, déclare Ledurre, furieux, ah! vraiment, il est sorti, eh! bien conseillez-lui donc, une autre fois, de ne pas laisser sa tête à la croisée!

Fragment de conversation — Merveilleux, le collier de perles de ta femme!..
 — Mon cher, il m'a coûté chaud.
 — Oui, et ça t'a jeté un froid!..

— Je n'y comprends rien, dit à Crétinot un de ses amis. Ma femme vient de m'envoyer un télégramme... mais un télégramme d'un décousu...
 Et Crétinot :
 — Sans doute qu'elle l'a transmis par le télégraphe sans fil!



Le cheval — En tout cas ce n'est pas toi qui danseras ce soir.

Entre grammairiens, l'un d'eux racontant qu'il souffre de temps en temps de rhumatismes, émet son opinion sur la bénignité de ces douleurs, l'autre répond :
 — Puisqu'on différencie l'accent aigu et l'accent grave, tu ne peux trop te plaindre : des rhumatismes aigus ne sont pas graves.

Monseigneur Z..., renommé pour son esprit, a pour barbier un petit bossu horriblement bavard et familier, qui vient le raser chaque matin. Hier, à peine introduit auprès de l'évêque :
 — Comment va Votre Éminence? demande le bossu.
 — Et la vôtre? répond le spirituel prélat.

POUR RIRE



Bon conseil

Crétinot rencontre à la campagne un de ses amis, médecin, qui bâille à se décrocher la mâchoire.

—Ah! ce que je m'ennuie, s'exclame le docteur. Je ne sais comment tuer le temps.

—Faites-lui une ordonnance.



—Et madame votre épouse?

—Elle est morte.

—Alors, je n'insiste pas pour vous demander de ses nouvelles.

La seule vraie beauté!

Ecoutez cet authentique fragment de conversation et dites-nous s'il ne peint pas merveilleusement l'état d'esprit d'un nombre considérable hélas, de nos jeunes contemporains.

Premier jeune homme — Tu sais la grande nouvelle? Raval se marie!

Second jeune homme — Allons donc! Qui épouse-t-il?

Premier jeune homme — Mademoiselle Fruit.

Second jeune homme — Est-elle jolie?

Premier jeune homme — Oh! pas du tout, mais elle le deviendra bientôt.

Second jeune homme — Tu blagues, mon vieux?

Premier jeune homme — Nullement: elle héritera prochainement d'un oncle millionnaire.

A l'heure ou à la course?

Mamzelle Chut prend des leçons de piano. Ainsi en a décidé Madame sa mère qui, sans être très, très distinguée, aime cependant les beaux-arts. Peut-être mamzelle Chut ne montre-t-elle pas des dispositions très brillantes pour la musique, mais allez donc le dire à sa mère et vous vous ferez "remettre à votre place" de la belle manière.

Une voisine a interrogé hier la maman de la nouvelle pianiste.

—Eh! bien, mame Chut, et votre demoiselle? Ça marche-t-il son piano?

—Si ça marche, mame Boule! Mais pas plus tard que ce matin le professeur lui disait: — V'là que vous êtes encore en avance de plus de six mesures, mamzelle.

Comme ça, vous ne confondez pas

Notre ami Narcisse qui villégiature en une fraîche campagne, se mit en route l'autre matin pour demander un conseil au fermier Sabot, son vieil ami. Arrivé à la ferme, il appelle en vain le bonhomme: le père Sabot reste introuvable.

Heureusement voici Jeannotte, la plus jeune fille du fermier qui part aux champs poussant devant elle la troupe cannante des oies. Elle va renseigner Narcisse, qui l'interpelle de loin.

—Eh! petite!

—V'là m'sieu.

—Où est ton papa? Sais-tu?

—Oui, m'sieu. Il travaille dans l'étable aux cochons.

—Ah! ah!

—Oh! mais, m'sieu, ajoute la petite avec volubilité, vous le reconnaîtrez bien: il est le seul qu'a une blouse neuve!

Très peiné

Un pauvre diable lit sur un fragment de journal que l'administration de la Monnaie va mettre prochainement en circulation les nouvelles pièces d'or.

—Et moi, dit-il mélancoliquement, qui n'ai pas encore vu les anciennes.



—Montrez votre langue...

—Elle est bonne, docteur?

—Excellente... du moins pour moi; vous en avez pour six semaines et faudra que je vienne vous voir tous les jours.

Une bonne raison

La mère Gertrude, une commère des plus rapaces du quartier, entre chez le charcutier du coin et demande pour vingt cents de galantine.

Le brave commerçant s'exécute avec empressement et présente à sa cliente une belle tranche de galantine.

—Eh ben vrai, s'écrie la ménagère, pour vingt cents vous n'en donnez pas lourd, de votre galantine!...

—Ah! pardon excuse, Madame... Si j'en donnais plus, je connais mes clients du quartier, ils diraient tous que ça vient de Chicago...

Le plus bête des trois

Dans le bureau que les cartons verts encombrent, Lumann, commis aux écritures et son collègue Samson, se prennent de querelle pour un motif futile et les injures se succèdent et se croisent comme s'il en pleuvait.

—Samson, tu n'es qu'un imbécile!

—Va donc, brute insolente.

—Je n'ai jamais rencontré un crétin tel que toi: si tu connaissais plus bête que toi, tu le tuerais.

—Il faudrait aller bien loin pour trouver un idiot qui te dépasse.

—Pardon, messieurs, interrompt le chef de bureau en passant sa tête dans l'entre-bâillement de la porte: vous oubliez que je suis là!



—Il résulte des calculs scientifiques, que d'ici douze à treize mille ans la terre n'existera plus.

—Nous verrons bien!

L'amour du travail

Deux "loupeurs" du lundi sont en contemplation devant les singes d'une ménagerie.

—Dire, s'écrie l'un d'eux, que nous descendons de ces animaux-là!

—Oui, fait l'autre, et il faut croire que nous sommes des singes rudement dégénérés, car ils ne travaillent pas, eux.

Les tigres lampions

—Tiens, ce vieux Lafoucade! que fais-tu à Paris?

—Je suis venu dans le but de me procurer des capitaux pour lancer une grosse affaire.

—Ah bah! Et de quelle nature ton affaire?

—Une idée qui m'est venue, il y a quelques années, au Tonkin. Un soir, des espions viennent nous apprendre qu'une bande de pirates s'est réfugiée dans un village distant de quelques kilomètres. A la hâte, on forme une colonne dans le lieutenant Cornuel prend le commandement, et nous voilà partis. Une nuit noire, mon cher ami, mais d'un noir! On se serait cru dans une mine de houille. Pas de lune, pas d'étoiles au ciel, et pas de becs de gaz dans les rizières!

—Allonc donc!

—Tout à coup, nous nous sentons éclairés, aux flancs de la colonne, par une lumière douce, étrange, fantastique. On croyait marcher dans de l'or gazeux. Nous regardons autour de nous et apercevons... devine quoi?

—Ne me fais pas languir!

—Deux tigres, mon vieux. Une bande de tigres. Les yeux de ces fauves brillaient, tels des braises, et tous les regards de ces fauves réunis constituaient une lumière superbe.

—Epatant!

—Depuis cette époque l'idée me tourmentait de mettre en pratique un éclairage splendide. J'ai beaucoup travaillé la question et je vais lancer la "Société d'éclairage par les yeux de tigres". D'abord ce sera plus pittoresque que le gaz ou l'électricité. Sur d'élégantes colonnes de fonte, on installera des cages contenant des tigres adultes. Des cages solides, bien entendu, car une fuite de tigres offrirait des inconvénients beaucoup plus dangereux qu'une fuite de gaz.

—Oh! on s'en apercevrait tout de suite.

—Probablement. Quand on sentirait quelques crocs pointus pénétrer indiscrètement dans sa cuisse, on dirait: Tiens, il doit y avoir une fuite de tigre dans le quartier!

—Est-ce que tu ne crois pas que pour le prix?

—Pas tant que tu crois, car la "Société générale d'éclairage par les yeux de tigres" ferait comme la Compagnie du Gaz qui réalise d'énormes bénéfices avec ses résidus.

—Bonne idée, cela.

—Le temps me manque pour te développer mon affaire. Je t'envoierai le prospectus. Au revoir, mon vieux.

Alphonse ALLAIS.



—Félicien! une terrible nouvelle... catastrophe de chemin de fer... 150 morts.

—Tu trouves qu'il n'y en a pas assez, et tu es cause que j'ai failli me couper le nez!

ETUDES SOCIALES

Le bouton de culottes

Les lecteurs de l'Album Universel se demanderont peut-être avec étonnement la corrélation existant entre les études sociales et un bouton de culottes. C'est tout simplement parce qu'ils n'ont pas observé ce qui se passe journalièrement autour d'eux ou qu'ils ne se soucient guère d'approfondir les choses, se laissant aller au petit bonheur, sans souci du lendemain, ce qui sera une preuve de plus de la thèse que je veux soutenir ici.

Je parle donc de l'influence que peut exercer un bouton de culottes non seulement sur une existence humaine, mais sur toute une famille, étant donné les préjugés idiots qui, au Canada comme en France, régissent "les lois, les us et les coutumes".

Je comprends, sans plus de parole, que vous allez croire, mes chers lecteurs, que ce bouton de culottes est une fantaisie banale éclosée dans un cerveau mal équilibré, mais lorsque je vous aurai mis en présence des faits qui ont motivé cet article, je suis convaincu que vous serez de mon avis, et que vous direz comme moi que le bouton de culottes n'est pas coupable, mais que la racine du mal, comme toujours, d'ailleurs, dans ce beau pays, est due à la mauvaise éducation domestique ou autre que reçoivent nos jeunes filles et nos jeunes hommes dans leurs familles et ailleurs. Je n'ai pas souligné ce dernier mot, mais j'aurais dû le faire. N'importe, passons.

Je m'aperçois, cependant, que je m'éloigne de mon bouton, et mon intention, je vous assure, n'est pas de le perdre de vue. Il est trop précieux, toujours au point de vue social, pour le tenir sous la main et le ramener à flot, ne serait-ce que pour enseigner aux femmes canadiennes qu'un bouton de culottes cousu à temps peut empêcher beaucoup de contrariétés et même éviter des malheurs.

Voici l'histoire : Un jeune homme doué de grands talents (1) sortait d'une de nos institutions à l'âge de quatorze ans, après avoir suivi un cours classique qui se terminait en troisième... pour lui. Il avait une mémoire prodigieuse, une facilité de glotte qui lui a permis d'apprendre quatre langues également bien — ou mal, si vous voulez — et en même temps un tempérament réfractaire à toute discipline. Il sortit donc de l'institution avec des idées un peu désordonnées. Il était orphelin, son père étant mort lorsqu'il n'avait que trois ans et sa mère à l'époque où il atteignait sa onzième année. Son tuteur, suivant la louable coutume des rongeurs de ce genre, avait confisqué à son profit les quelques piastres de la succession. Comme c'est dans l'ordre des choses, je ne dirai rien de cela, car ce serait inhumain de faire du tort au commerce si bien organisé de ces entrepreneurs de successions.

Après douze années de pérégrinations à travers le Canada, les Etats-Unis, Terre-Neuve, les Antilles, les Bermudes et le Brésil, il se fixa définitivement à Montréal. Il avait appris beaucoup de choses, mais il avait négligé de se renseigner sur la plus importante ; celle de coudre un bouton de culottes en temps opportun. A l'âge de vingt-six ans, il rencontra une jeune fille de vingt-deux ans, aussi bien douée que lui-même sous tous les rapports, mais ayant le même défaut : elle ne savait pas coudre les boutons de culottes à l'heure voulue. Il l'épousa. Et savez-vous le résultat ? Non ? Je vais vous le dire le résultat. De chicanes en querelles, de gros mots ont été échangés, de dures vérités ont été dites sur le ton de la colère, et tous deux ont raté leur existence parce que les boutons de culottes n'étaient point cousus lorsqu'ils auraient dû l'être et que les chemises étaient repassées le dimanche matin au lieu de l'être le samedi. D'un autre côté, l'homme négligeait son travail de la même manière, et aujourd'hui, après trente ans de mariage, une demande en séparation de corps va être instituée... pour un bouton de culottes.

La leçon qui devrait se dégager de tout ce verbiage est bien simple. Elle consiste à enseigner à nos enfants de profiter de l'occasion lorsqu'elle se présente, et de la saisir aux cheveux lorsqu'elle en a. Pour arriver à ce but, l'éducation domestique est une première nécessité, et elle doit être complétée par nos éducateurs dans les écoles. Admettons de suite que ces braves serviteurs ne sont pas assez payés et surtout qu'ils ne sont pas outillés. Un mouvement se fait actuellement. Poussons tous à la roue, et tout viendra à point à ceux qui savent attendre.

CANADIEN.

(1) On me permettra ici de déclarer en toute franchise que tous ces jeunes gens doués de grands talents ont invariablement échoué dans le *struggle for life*, à quelques rares exceptions près.

LE RENARD A L'AFFUT

Je connaissais le passage habituel d'un lièvre et le quartier qu'il fréquentait. Un jour que j'aurais désiré plus que tout autre lui offrir la place d'honneur sur une table autour de laquelle devaient venir s'asseoir quelques amis, j'allai le chercher pendant toute la journée, mais ce fut en vain : il me fut impossible d'apercevoir même le plus petit bout de ses belles oreilles. Quoique je n'en aie pas l'habitude, je me décidai en conséquence d'aller l'attendre le soir à l'affût, à sept heures et demie du soir.

Il y avait à peine quelques minutes que j'étais à attendre, lorsque j'entendis un léger frôlement de broussailles, et au même instant la silhouette d'un beau renard apparut devant moi. Il s'arrêta un instant sur la croisée des chemins, fait une courte inspection et bondit tout à coup de côté pour aller se coucher à plat ventre dans un angle formé par le croisement des routes et derrière une touffe de buis formant une bordure. De cette position il sauta d'un bond au milieu du chemin ; il revint encore à son poste d'attente et bondit de nouveau sur le même point. Après avoir exécuté une série de bonds successifs, il se met à plat ventre derrière la touffe de buis dont j'ai parlé et qui servait à le masquer, et resta immobile dans cette position. Cette gymnastique m'amusa beaucoup et, comprenant bientôt à quelle fin il s'y livrait, au lieu de le troubler dans cet exercice, je le laissai faire.

Je n'avais jamais supposé et j'ignorais complètement qu'un renard pût saisir un lièvre au passage dans les conditions où se trouvait celui qui était devant mes yeux. J'éprouvais en conséquence un sentiment de vive curiosité.

En attendant que les événements me permissent de la satisfaire, je ne quittai pas des yeux le renard, dont j'apercevais le dos sombre et qui avait pris comme moi l'immobilité d'une pierre. Je me demandais aussi ce qui allait se passer à l'arrivée du lièvre, et de quelle façon je devrais alors agir...

Je me disais que si je tirais sur le lièvre, pour l'avoir plus sûrement avant son arrivée au point où le renard bondirait sur lui, celui-ci détalerait sans aucun risque, et il me paraissait probable que de longtemps nous n'aurions l'occasion de renouer une aussi intime connaissance. Si, au contraire, je laissais le renard bondir sur le lièvre, cela irait très bien s'il réussissait à le saisir : j'espérais fort, dans ce cas, les avoir tous les deux. Mais s'il manquait son coup ! Je ne lui faisais pas l'honneur de le croire infallible ! Je me voyais bien exposé dans ce cas à n'avoir ni l'un ni l'autre : ils s'en-

fuiraient alors l'un à la poursuite de l'autre, et avec une rapidité telle que je les manquerais sûrement en tirant sur eux à une pareille heure. Néanmoins, malgré la perspective de cette fâcheuse éventualité, je résolus de faire la politesse à mon renard de le laisser agir le premier.

Tout à coup, sur le prolongement du chemin à côté duquel je me trouvais, j'aperçois dans l'éloignement comme une ombre mouvante qui s'avance ; elle paraît prendre bientôt une consistance, puis des formes se dessinent ; c'est le lièvre qui arrive.

Je n'ai jamais à la chasse éprouvé une plus agréable émotion qu'en ce moment : toute ma vie j'en conserverai le souvenir.

Il était environ huit heures du soir. La lune était alors au zénith et éclairait de sa plus brillante clarté le théâtre de la scène dramatique qui allait se dérouler. Je regardai le renard. Il me parut qu'il faisait un mouvement : je supposai que l'arrivée du lièvre ne lui avait point échappé et qu'il prenait ses dispositions pour bien prendre son élan et bondir sur lui. De mon côté, je mis insensiblement mon fusil en joue pour être prêt à tout événement. Le lièvre, qui trotinait, arriva bientôt sur la croisière.

En ce moment je vois le renard comme un trait sombre s'élançant de son poste et s'abattre comme un épervier. Le lièvre pousse un cri de terreur : sous les pattes de devant et sous la gueule de son ennemi il paraît se confondre avec lui.

Je ne pus résister plus longtemps. Je fis feu en visant l'épaule du renard, qui était tourné vers moi d'une manière un peu oblique, espérant bien atteindre le lièvre aussi.

Un aboiement plaintif poussé par le renard répond à mon coup de feu. Je le vois aussitôt quitter sa proie pour essayer de fuir ; mais en opérant un mouvement tournant trop brusque pour prendre la fuite, il tombe une première fois. Il se relève pourtant, et sur trois pattes, trottant tout de travers et portant la gueule à ses côtes comme pour essayer d'enlever ce qui le gênait à l'épaule, il essaie encore de prendre le large. Le beau clair de lune me permit de lui envoyer une deuxième charge de plomb, qui l'abattit cette fois pour ne plus lui permettre de se relever.

J'accourus aussitôt auprès du lièvre, qui se débattait encore dans les dernières convulsions de l'agonie : mon coup de fusil l'avait atteint, mais il avait aussi l'épine dorsale brisée, blessure mortelle que le renard lui avait faite d'un coup de dent quand il l'avait saisi.

GASTON BROCHE,



2 Eclat et Clarté Parfaits

KINEORA, I.P.E. 2
Mme Mary Jane Greenau, qui a fait usage des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs, m'assure qu'elle en a retiré des avantages marquants. Elle était sujette à de fréquents évanouissements, mais depuis qu'elle fait usage de ce remède elle n'a pas eu une seule attaque depuis le printemps dernier. Elle a recouvré l'éclat et la clarté parfaite de son intelligence depuis qu'elle prend ce Tonique.

RÉV. J. J. MACDONALD

M. Lanthier, du No 343, rue Papineau, Montréal, Can., nous écrit que depuis plus de sept ans il était affligé d'évanouissements. Il s'est mis sous les soins de médecins aux hôpitaux, mais ne faisait qu'empirer, à tel point qu'il avait jusqu'à deux attaques par jour ; mais dès qu'il a commencé à faire usage des Toniques du Père Koenig pour les nerfs, il n'a eu qu'une seule attaque.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine gratuitement.

Ce remède a été préparé par le RÉV. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.
En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille 6 pour \$5.00.

DUPUIS FRERES

Notre vente pour écouler dans les tissus noirs et de fantaisie pour robes bat son plein.....

La revue a été générale. Chaque tablette a été examinée soigneusement. Les balances de pièces et quantité de lignes nouvelles dans les tissus unis ou de fantaisie ont subi de nouvelles réductions variant de 25, 33 1/3 et même 50 p. c. sur nos prix déjà réduits.

Améliorations

Les travaux considérables d'amélioration que nous sommes à faire avançant rapidement. Encore quelques jours et le premier plancher sera complètement transformé. Meilleure ventilation, meilleure lumière et beaucoup plus d'espace pour l'installation de nos rayons des soieries, velours et tissus pour robe, costumes et manteaux.

DUPUIS FRERES

LE GRAND MAGASIN A RAYONS DE L'EST
441 à 449 rue Sainte-Catherine Est

Librairie DEOM
47, Ste-Catherine Est

Jeanne d'Arc

Magnifique volume illustré de nombreuses gravures, cartes et plans, de 380 pages, relié. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Prix, - - 25 cts

2ième ANNÉE 88, RUE ST-DENIS

Le Conservatoire National

M. LAVALLÉE-SMITH, DIRECTEUR

ORGUE COMPOSITION, HARMONIE, Professeur A. Lavallée-Smith, organiste à Saint-Henri, professeur et compositeur.	PIANO A. Contant, professeur et compositeur. Alfred Laliberté, lauréat de Vienne et Berlin. M. Upton, gradué de Leipzig. J. N. Charbonneau, professeur.	CHANT J. Saucier, baryton soliste, du Conservatoire de Paris.
VIOLON J. J. Goulet, 1er prix du Conservatoire de Liège. Alb. Chamberland, chef d'orchestre et 1er violon.	VIOLONCELLE Prof. J. B. Dubois, soliste 1er prix, Bruxelles.	CUIVRES T. Vander Meerchen, soliste au Conservatoire, assistant directeur au Parc Sohmer.

Les cours s'ouvrent le 17 septembre. Inscriptions de 3 à 4 heures p. m. tous les jours à partir de lundi, le 10 septembre.

COURS GRATUITS!

Demandez notre blanc d'inscription qui vous admet à concourir pour les cours gratuits.

Adressez : LE CONSERVATOIRE NATIONAL
Boite Postale 51 MONTREAL, Canada

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Grieg, Edouard, — 1843, — né à Bergen, Norvège.

A fait ses premières études au Conservatoire de Leipzig, sous la direction de Reinecke, Richter, Hauptmann, Moscheles et Wenzel; toutefois, dès l'âge de six ans, il avait commencé l'étude du piano avec sa mère, excellente musicienne. Beaucoup plus tard, en 1870, il reçut des conseils de Liszt. Il aime beaucoup, dans ses œuvres, à faire usage de motifs nationaux, ou à en imiter le caractère, ce qui donne à sa musique un charme poétique tout particulièrement étrange et pittoresque.

En France, on connaît surtout de lui: Concerto en la mineur pour piano; quelques Lieder, mais il en a écrit beaucoup d'autres; "Peer Gynt", suite d'orchestre sur le poème d'Ibsen. En dehors de cela, nous pouvons citer: op. 11, Ouverture de concert; op. 20, "Devant les portes du cloître" (choeur et orchestre); op. 27, Quatuor à cordes; op. 40, "Suite de Holberg" pour instruments à cordes; op. 42, "Bergliot", mélodrame; op. 50, "Olav Trygvason", opéra inachevé; op. 53, deux Mélodies pour instruments à cordes; op. 8, 13, 45, Sonates pour piano et violon; op. 36, Sonate pour violoncelle et piano. Nombre de morceaux pour piano à deux et à quatre mains, etc.

A mentionner encore deux compositeurs dont le tour d'esprit plus léger fait supposer qu'ils ne sont pas restés insensibles aux séductions de l'école française.

Herz, Henri, — 1806-1888, — né à Vienne.

Virtuose remarquable sur son instrument, auteur d'œuvres aujourd'hui démodées, mais non sans valeur, professeur au Conservatoire de Paris, fondateur et directeur d'une grande fabrique de pianos et d'une salle de concerts, éditeur de la plupart de ses œuvres; Henri Herz trouvait le moyen de faire face à ces multiples occupations avec une haute intelligence artistique et une infatigable activité. Il fut, avec Liszt, Chopin et Thalberg, un des plus célèbres pianistes de son temps.

Thalberg, Sigismund, — 1812-1871. — né à Genève.

Comme exécutant, il était impeccable, impassible, et plein de distinction; il possédait la plus belle qualité de son qu'on ait jamais entendue, l'art de faire chanter le piano et de tirer des effets alors nouveaux de l'emploi des pédales.

Comme compositeur, il a inventé des traits d'une forme nouvelle, plaçant le chant dans le médium et l'entourant d'une auréole d'arpèges chatoyants, procédé dont on a abusé, mais qui n'en était pas moins une trouvaille. C'est surtout dans le genre fantaisie qu'il s'est exercé, et ses Fantaisies sur "Moïse", les "Huguenots", "Euryanthe", "la Muette", ont été longtemps à la mode; parmi ses œuvres originales, on peut citer sa Ballade, sa Barcarolle, deux Études en la mineur, etc.

Schulhoff, — 1825, — né à Prague.

Virtuose et compositeur de musique de piano, a eu de grands succès dans toute l'Europe; plusieurs de ses morceaux ont eu une véritable vogue: Galop, Valses en la bémol et en ré bémol, Polonaise, etc.

Joachim, Joseph, — 1831, — né à Kjtse, Hongrie.

L'un des plus célèbres virtuoses de notre temps et, de plus, un remarquable chef d'orchestre.

Wieniawski, Henri, — 1835-1880, — né en Pologne.

Fut élève de Massart au Conservatoire de Paris, et l'un des plus grands violonistes de l'école moderne. Il a écrit des morceaux de concert pour le violon, notamment une Polonaise célèbre.

Wieniawski, Joseph, — 1837, — né en Pologne.

Fit ses études au Conservatoire de Paris, sous la direction d'Alkan pour le solfège, de Zimmermann et Marmontel pour le piano, de LeCoupey pour l'harmonie.

Virtuose de haute valeur, il a aussi beaucoup composé pour piano, dans un style participant de Chopin et de Schulhoff.

Tausig, Charles, — 1841-1871, — né à Varsovie.

Elève de Liszt, fut un des virtuoses les plus étonnants de l'Allemagne, surtout sous le rapport du mécanisme.

Il n'est pas sans intérêt d'observer que les deux frères Wieniawski ont fait leurs études en France, sous des maîtres français.

Ici s'arrête notre étude de l'évolution musicale allemande. Je n'ai cherché qu'à en donner la physiologie générale et à signaler les noms les plus illustres. Aussi donnerai-je, à la fin de ce chapitre, comme je l'ai fait dans ceux qui précèdent, la liste des ouvrages spéciaux où l'on pourra puiser des connaissances plus précieuses.

(A suivre)

Les Mères

Un ambassadeur de Perse demandait à la femme de Léonidas pourquoi, à Lacédémone, on trouvait tant de femmes. "C'est qu'elles seules savent élever les hommes", répondit-elle.

Ce mot n'est que la formule héroïque d'une loi naturelle et constante.

Le fil appartient à la mère, comme le fruit appartient à l'arbre, et c'est à elle de l'amener à ce point de développement où il pourra vivre par lui-même et faire souche à son tour.

Nul devoir plus doux à remplir; nuls soins reçus avec plus de tendresse et d'abandon.

Quelle confiance, quel amour l'enfant n'a-t-il pas pour sa mère! Quel besoin de s'offrir, de se donner, de se suspendre à ses lèvres, de la regarder, de lui sourire, de se blottir et de se bercer dans ses bras, sur son coeur, comme dans le plus chaud et le plus doux des nids!

J'ai entendu des mères dont les enfants avaient été nourris loin d'elles, à la campagne, déplorer amèrement d'avoir été privées — quelquefois, il faut bien le dire, de s'être privées elles-mêmes — de telles joies. Elles en restent comme inquiètes et troubles pour la vie.

Une d'elles, qui n'eut, cependant, pour mobile et pour but sur la terre que son amour pour son mari et sa tendresse pour son fils, disait un jour, non sans douleur:

"Mon fils, mais je ne le connais pas. A peine l'ai-je possédé quelque temps après qu'il fut sorti de nourrice. L'école, le collège, les péripéties de l'existence l'ont toujours éloigné de moi, et quand il revient, à de longs intervalles, nous sommes presque des étrangers."

Elle exagérât, je le sais. Elle connaissait bien son fils, et son fils la connaissait bien aussi. On n'est jamais étranger l'un à l'autre quand on s'aime; et s'il n'y eut pas de mère plus aimante, il n'y eut pas de fils plus reconnaissant et plus profondément attaché. Pourtant, ces regrets, ces plaintes se comprennent. Je les enregistre ici dans l'espoir de les épargner à d'autres.

"Ne pas quitter son fils, lui donner dès le berceau ces leçons de tous les moments qui gravent en de jeunes âmes le goût du beau et du bon, le préserver de toute influence mauvaise, remplir à la fois les pénibles fonctions de la bonne et les dures obligations d'une mère, tels furent ses uniques plaisirs."

Cette description que fait Balzac des occupations d'une jeune mère, est propre, il me semble, à satisfaire l'ambition de toutes les femmes, car toutes peuvent, dans les limites de leur nature et des circonstances, atteindre et réaliser cet idéal.

L'influence de la mère s'étend bien au-delà du bas-âge, qu'on ne s'y trompe pas. Elle n'est pas seulement la bonne nourrice, la gardienne vigilante du berceau, le guide et le soutien des premiers pas, la bouche qui répond aux premiers bégaiements. Elle est la véritable éducatrice jusqu'au delà de la dixième année. Le père n'apparaît, durant cette période, que comme un collaborateur puissant et nécessaire, mais non point comme pouvoir dirigeant.

"C'est le gros de la charge qui pèse sur la mère jusqu'au moment où l'enfant grandissant réclame une plus vigoureuse autorité", a dit le philosophe Paul Janet.

Ce moment est marqué par l'âge auquel il est bon d'envoyer les enfants aux écoles publiques, et cet âge varie, suivant beaucoup d'éducateurs expérimentés, entre dix ou douze ans.

Qu'on ne croie pas que ce "gros de la charge" soit pour l'amour d'une mère un fardeau bien lourd. Mais, il faut l'avouer, toutes ne sont pas préparées à le porter comme il faudrait.

Il en est qui ont plus de bonne volonté que de force et d'expérience. Quelques-unes même dans la tête desquelles on s'est appliqué à ne jamais laisser germer une idée

sérieuse, ne peuvent s'imaginer qu'elles sont faites pour de telles fonctions, et, soit défiance d'elles-mêmes, soit indiscutable légèreté, s'en remettent à des mains étrangères.

C'est là surtout que devrait porter l'effort des réformateurs qui s'intéressent à l'éducation de la femme.

Un excellent conseil à donner aux jeunes mères, c'est de tenir un journal exact du développement physique et intellectuel de leurs enfants. Cela donnera de l'ensemble à leurs idées, de la fixité à leurs projets. L'obligation d'exprimer nettement les faits et les sentiments de la journée les accoutumera à bien regarder autour d'elles, à s'observer elles-mêmes, et à s'expliquer d'une façon précise ce qu'elles voient et ce qu'elles éprouvent.

Elles y trouveront, non seulement un profit solide, mais un vif et délicat plaisir.

Voici une anecdote dont chacun pourrait trouver l'équivalent dans ses souvenirs: Un enfant de cinq ans demandait: "Qu'est-ce qu'un mensonge? et qu'est-ce qu'être charitable?" Ce sont là des questions de la plus grande importance, n'est-il pas vrai? et qui valent qu'on en donne une solution exacte au jeune esprit qui se les pose. Le petit questionneur attendait la réponse avec la plus grande curiosité; mais au lieu de l'instruire, sa mère, qui s'habitait peut-être pour sortir, lui répondit durement: "Quelles sottises questions vous faites, Bébé! Allez jouer, et ne m'ennuyez plus de bêtises pareilles!"

Le pauvre enfant, réprimandé, désempoigné et honteux, croyant avoir mal fait, s'en va les larmes aux yeux. A qui aura-t-il recours désormais, quand une question sérieuse surgira dans sa petite cervelle? A quelque domestique, qui lui dira peut-être: "Un mensonge, c'est une bonne plaisanterie, qui prouve qu'on est un malin. Etre charitable, c'est être une dupe et un sot."

Une mère qui tiendrait le journal de l'éducation de son enfant ne tomberait pas dans une faute semblable deux fois, si elle y tombait une.

"Ce sont les bonnes mères qui font les mauvaises éducations", a écrit quelque part Mme Emile de Girardin.

Le spirituel écrivain a voulu s'amuser à donner à une idée juste la forme d'un paradoxe; mais c'est une idée fautive qu'elle a exprimée.

Les mères qui font les mauvaises éducations sont les mères faibles, inconséquentes, égoïstes, qui préfèrent encourager un défaut plutôt que d'entendre un cri ou de voir une larme.

Ces mères-là, dont on dit souvent qu'elles sont trop bonnes, sont en réalité mauvaises, on ne saurait le déclarer trop nettement.

"Si, dit fort justement Legouvé, l'éducation maternelle, prolongée jusqu'à douze ans, n'a pas nourri l'enfant de leçons d'honneur et de dignité; si elle n'a pas aguerri sa moralité incertaine contre les exemples funestes; si elle n'a pas gravé ineffaçablement en lui l'horreur de la fausseté; si même elle n'a pas fortifié peu à peu sa mollesse native, l'éducation publique le brisera ou le dépravera."

Un des plus hauts devoirs de la mère est "de démêler dès le jeune âge les aptitudes, le caractère, la vocation des enfants, ce qu'aucun pédagogue ne saurait faire. Tous les enfants élevés par leurs mères ont de l'usage et du savoir-vivre, deux acquisitions qui suppléent à l'esprit naturel, tandis que l'esprit naturel ne supplée jamais à ce que les hommes apprennent de leurs mères."

A ces vérités, si bien exprimées par Balzac, E. Legouvé ajoute encore: "Si l'enfant est indisciplinable, n'importe; tout homme porte en lui une qualité qui peut servir de gouvernail pour conduire tout le vaisseau. Laissez agir la mère, elle saura bien la trouver."

Plus tard, pour être partagée, l'influence de la mère n'en sera pas moins féconde.

On connaît l'histoire de ce jeune homme qui n'avait pu apprendre le grec et le Code qu'avec l'aide de sa mère. Est-ce à dire que la mère avait plus de science que les professeurs? Non, mais entre son fils et elle, l'instruction se donnait de coeur à coeur.

Tel est le rôle de la mère. Il exige des efforts, mais ces efforts sont payés avec usure, car il n'en est pas de plus sublime et il n'en est pas non plus qui donne plus de bonheur.

B.-H. GAUSSERON.

HOTEL PELOQUIN

Les jardins de l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuntsic, sont une véritable merveille, surtout à cette époque de l'année, tout fleuris qu'ils sont. A une demi-heure de tramways de Montréal, tout le monde devrait les voir.

TUMEURS VAINCUES

OPÉRATIONS SÉRIEUSES ÉVITÉES

Succès éclatant du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham dans le cas de Mme Fannie D. Fox.

Un des plus grands triomphes du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est d'avoir vaincu le grand ennemi de la femme, la Tumeur.

La croissance d'une tumeur est tellement dissimulée que fréquemment on n'en suspecte la présence que lorsqu'elle est très avancée.



Mrs. Fannie D. Fox

Ces prétendues douleurs indéterminées peuvent résulter de ses débuts ou la présence du danger est parfois manifestée par des périodes irrégulières, accompagnées de douleurs inusitées depuis l'abdomen au travers l'aîne et les cuisses.

Si vous avez des douleurs mystérieuses, des symptômes d'inflammation et de déplacement, procurez-vous et faites usage du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham immédiatement.

Mme Pinkham, de Lynn, Mass., vous donnera ses conseils si vous lui écrivez à votre sujet. Elle est la bru de Lydia E. Pinkham, et depuis vingt-cinq ans elle donne ses conseils gratuitement aux femmes malades.

Chère Mme Pinkham: — "Permettez-moi de vous féliciter du succès remporté par votre merveilleux remède. Il y a dix-huit mois, mes périodes cessèrent. Quelque temps après je devins si malade que je subis un examen très complet d'un médecin qui me déclara que j'avais une tumeur et que je devrais subir une opération.

"Quelque temps après je lus une de vos annonces et je me décidai d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Après en avoir pris cinq bouteilles selon les directions la tumeur disparut entièrement. J'ai été examinée par un médecin qui a déclaré qu'il n'existait plus de signe de tumeur. Il a aussi rétabli la régularité de mes périodes, et je suis entièrement guérie." — Fannie D. Fox, 7 rue Chestnut, Bradford, Pa.



Vous qui souffrez d'Hémorroïdes internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons

J'offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application. RECTAL est en vente à 50c. chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT

Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL

Si vous voulez

vous procurer ce qu'il y a de plus

Nouveau et de plus Chic

EN FAIT DE

Merceries à des prix modiques

VENEZ ME VOIR

M. BEAUPRE

282 rue Ste-Catherine Est, MONTREAL.



tout le traitement, il a complètement arrêté de boire. Je crois sincèrement que ce remède peut guérir les cas les plus difficiles. ECHANTILLON GRATIS et pamphlet envoyés cachetés, vous donnant tous les détails, ainsi que le prix. Correspondance confidentielle. Inclure timbre pour la réponse.

THE SAMARIA REMEDY CO.,

23 Rue Jordan, Toronto, Ont.

Le mouvement d'émigration d'Europe en Amérique

Ellis Island, la petite île qui, à l'entrée du port de New-York, voit débarquer tous les immigrants pour y subir un sévère examen, a été appelée la "porte", ou plutôt le "robinet filtrant goutte à goutte", dans le Nouveau-Monde, le formidable flot humain que lui envoie incessamment la vieille Europe. Et ce flot ne fait que grossir ! Les services de contrôle et de surveillance que les Etats-Unis ont installés là pour examiner les nouveaux venus sont absolument débordés. La semaine de Pâques de la présente année, a, de mémoire d'homme, battu le record pour le nombre des émigrants; le 31 mars, 30,706 d'entre eux demandaient à mettre pied sur le continent; les semaines suivantes, ce nombre a été de 18,000 en moyenne. La dernière semaine d'avril, il est remonté à 21,000.

Et pourtant, M. Broughton Braudenburg, président de l'Institut national d'immigration, avait prédit une décroissance pour l'année 1906, du grand mouvement qui peuple l'Amérique aux dépens de l'Europe. Erreur! la marée humaine n'a cessé de monter. Chaque printemps, paraît-il, est marqué par une augmentation, sur le printemps de l'année précédente. Il est vrai que le courant se calme un peu, en général, à partir de l'été.

Le commissaire Watchhorn, interviewé à ce sujet, attribue le nombre extraordinaire d'émigrants qui s'est annoncé cette année, à la prospérité sans précédent dont a joui l'Amérique l'année dernière et pendant l'hiver si doux de 1905. Cette douceur de température a engagé plus d'Européens à faire la traversée; et les récits des abondantes récoltes d'Amérique ont séduit les pauvres Italiens, Hongrois, Russes ou Allemands.

Interrogé sur leur pays d'origine et sur leur destination, le commissionnaire répondit :

"La plupart d'entre eux arrivent d'Italie. Les Hongrois viennent en seconde ligne comme nombre. Les autres pays fournissent un contingent beaucoup moins considérable. Quant à leur destination, elle est à peu près celle des précédentes années: 75 pour 100 d'entre eux se dirigent vers l'ouest, 15 pour cent se fixent dans la partie est des Etats-Unis, et 10 pour 100 environ restent à New-York même".

Le travail des employés américains à Ellis Island est intense: ils doivent contrôler par jour les dîners et les papiers de 5,000 immigrants. Parfois, ce chiffre monte à 6,000 ou même à 7,000; mais alors tout le personnel est sur les dents. On a calculé que 1 million d'Européens aborderaient en Amérique, cette année-ci, pour s'y fixer à demeure. L'année dernière, ce nombre était de 800,000. Et encore on n'y range que ceux des voyageurs qui débarquent à New-York. Il est vrai que cette grande ville en reçoit autant que tous les autres ports américains réunis.

En attendant de passer à leur tour dans Ellis Island, les passagers n'ont pas la faculté de quitter leur navire, où ils restent parfois trois ou quatre jours en vue de la terre! Et dans les vastes salles d'attente de l'île, divisées elles-mêmes en compartiments d'après les diverses nationalités, les nouveaux venus doivent passer eux-mêmes de longues heures avant de pouvoir être examinés. En outre, beaucoup d'entre eux ne peuvent fournir immédiatement toutes les indications qu'on leur demande. Leurs papiers ne sont pas suffisants, ou les références qu'ils donnent exigent un long examen; tel d'entre eux indique comme lieu de destination un village, voire une ville qui vient de pousser en quelques jours, car le Far West voit de ces miracles-là en quantité; le nom nouveau ne se trouve encore sur aucune carte, dans aucun dictionnaire, dans aucune statistique; il faudra télégraphier pour obtenir des informations. Tout cela prend du temps, et, dans l'intervalle, les immigrants sont cantonnés et immobilisés à Ellis Island dans les salles de restaurant, où on les voit prendre leurs repas et s'installer comme ils peuvent pour la nuit; les immenses dortoirs ne chôment jamais. On y compte souvent, comme dans les salles de restaurant, près de 300 personnes retenues ainsi sur le seuil de l'Amérique, en attendant le laissez-passer ou l'ordre de retourner en Europe.

Bon nombre de ces immigrants connaissent déjà l'Amérique, et y reviennent après avoir été passer un hiver en Europe, dans leur pays natal. C'est ainsi que le vapeur "Equita", par exemple, a amené le printemps dernier 1,231 Italiens parmi lesquels on ne voyait ni une femme, ni un enfant. C'étaient des maçons, des terrassiers, des manoeuvres déjà installés en Amérique et qui s'étaient trouvés libres l'automne précédent par suite de l'interruption ou de la diminution des travaux, en avaient profité pour aller faire un petit tour en Italie pendant la morte-saison.

Voici quelques chiffres qui ne manquent pas d'intérêt :

a débarqué à New-York, cette année-ci, 2,500 Italiens. Le "Moltke", parti de Naples également, en a amené 1,145; le "Carpathia", 2,197; le "Prince-Oscar", 1,105; la "Citta di Genova", 1,251. Total: 9,430 passagers, tous venus de Naples!

De France, la "Bretagne" a transporté en Amérique, cette année-ci, 1,448 passagers, ce qui constitue un record parmi les paquebots français. Ce n'étaient d'ailleurs que des passagers d'entrepont, qui avaient envahi salons et salles à manger, même pour s'y installer la nuit.

Le steamer américain "Republic", lui, tient le record de tous les paquebots internationaux avec les 2,500 passagers auxquels il a fait franchir l'Atlantique. Il est suivi de près par le paquebot hollandais "Nieuw Amsterdam" et ses 2,000 passagers.

Chose curieuse, les Russes proprement dits ont fourni cette année-ci un très faible contingent d'émigrants, mais on en attend un grand nombre pour la seconde moitié de 1906. De "A travers le monde".

POT-AU-FEU

(Monologue en prose pour jeune fille)

(D'un air un peu hésitant). Je dois avoir l'air gauche dans mon nouveau rôle: diseuse mondaine!... Tenez... voilà un mot qui m'agace!... Il est fade, prétentieux... Et diseuse... de quoi?... De malices puériles!... Celles qu'on permet aux jeunes filles... Ce n'est pas du tout mon genre! L'avouerai-je?... Vous allez rire... ou me prendre en pitié... Tant pis!... Je suis... hum! hum! c'est dur, ce mot-là! dans un salon... Je suis... eh bien, oui! Je suis un peu... pot-au-feu!...

Non!... ne cherchez pas, à ma ceinture, l'écumoire ou la botte de légumes symboliques... Ne me méprisez pas trop... Le pot-au-feu a du bon... au propre et au figuré.

Je ne vanterai pas ici le parfum d'un consommé... le bien qu'il fait aux faibles, aux petits, aux vieux, aux malades... Je ne décrirai pas ses tempêtes d'écume... (Pour une imagination féconde, elles sont l'image de l'Océan... en petit...) ni sa poésie... Vous souriez?... S'il est des peintres parmi vous, ils ne me démentiront pas: le vert et le rose des légumes sont d'un effet très harmonieux... Je ne prendrai que le côté moral du pot-au-feu, sa philosophie...

Il représente l'hospitalité—non pas écossaise—française!... Car il est bien français!... Enfin! Le thé est anglais... ou chinois... Le chocolat, espagnol... Le café, oriental... La soupe grasse est de chez nous!... On la trempe pour nos soldats... (Crânement) Vive la soupe grasse!... Vive l'hospitalité d'antan... à la fortune du pot!... Fortune honnête, celle-là!... Pot fécond, généreux, recelant, dans ses vastes flanes bruns, le repas de toute la famille... et du convive inattendu...

Je n'aime point les dîners d'apparat... Luxe et dépense... Vanités et gastralgies... Maître d'hôtel glabre... potage à la tortue... turbot sauce verte... salade russe... Non, je suis pour... le pot-au-feu!...

Tout le monde dit "Laure est pot-au-feu..." Eh bien... j'accepte, si c'est... aimer ce que j'aime... (D'un ton doux et simple). J'aime le foyer, les lampes et les feux clairs...

Je préfère les sauterelles intimes aux grands bals... Une rose à une orchidée. Gounod et Massenet me charment plus que Wagner. Je hais le snobisme et le flirt... Un mot qui n'est pas de chez nous!...

Le coeur d'une jeune fille est un carnet tout blanc... Un seul nom doit s'y inscrire en lettres d'or!... Ce n'est point une ardoise où l'on écrit pour effacer!...

Son mari... celui qui le deviendra... on ne devrait pas le rencontrer par hasard au bal... ou à l'Opéra Comique... Vous les connaissez, ces hasards qui rendent gauches, gourmés, hypocrites...

L'idéal serait de le connaître... depuis longtemps... d'avoir confiance en lui... de sentir qu'il vous aime sincèrement... qu'il sera le bon compagnon!...

Oui, je rêve d'un bon ménage... Paul et Virginie... qui deviendraient Philémon et Baucis... voire (horreur!...) M. et Mme Denis!... (Souriant.) Je suis pot-au-feu, n'est-ce pas?...

Et ce n'est pas tout!... Si j'ai des enfants, je les élèverai de même... Point de gouvernante anglaise ou allemande... La maman!... (Elle appuie tendrement sur le mot).

Ils mangeront de la soupe grasse... la bonne soupe qui fait grandir... la bonne soupe française qui rend brave!

Mes fils?... Je les voudrais patriotes et vaillants... Mes filles?... vraiment femmes... C'est-à-dire bonnes... modestes... dévouées...

(Prêtant l'oreille, au public.) Vous dites? Ils seront tous?... Oui... j'entends bien... Eh! le pot-au-feu a du bon!...

Henriette BEZANÇON.



MERES!!

Si vous ne faites pas usage du savon

BABY'S OWN SOAP

pour votre jeune enfant, vous ne lui donnez pas ce qu'il y a de mieux. Sa peau restera douce et blanche, si vous en faites usage.

ALBERT SOAPS, Ltd. Mfrs.
MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap", dans le savon et sur la boîte, ne sont jamais traduits

Pour calmer vos nerfs et stimuler votre énergie, en un mot, pour vous tonifier, prenez

UN BON BAIN TURC

A NOTRE ETABLISSEMENT MODELE

Le local des bains turcs est ouvert de 7 a. m. le lundi jusqu'à dimanche midi, (jour et nuit.)



Le grand bassin est en usage tous les jours de 7 heures du matin à 9.30 heures du soir.

BAINS LAURENTIENS, TURCS et de NOTATION

ANGLE CRAIG ET BEAUDRY

Les bonnes ménagères se servent de

L'EMPOIS REMY

A la farine de riz

D. MASSON & CIE, Seuls agents, MONTREAL ET TORONTO

Phone Bell Main 5430 Etablie en 1862

Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE

FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: NEW YORK
PLATE GLASS CO.

Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier

ENLEVEZ LES CORS

Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur Cors, Verrues et Durillons, demandez à votre pharmacien ou écrivez-moi pour avoir une bouteille du

ANTIKOR LAURENCE

PRIX 25 cts



A.J. LAURENCE PHAR. MONTREAL

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum;
- 2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante;
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger :

Albert Bérubé, commis, boîte 142, Sherbrooke Sud, Qué., avec monde entier, tous genres, réponse prompte et assurée. — Mlle Dora Cardinal, St Barthélemi, comté Berthier, fantaisies préférées. — Mlle Amélia Gravel, 487a Rivard, Montréal, fantaisies préférées, français ou anglais. — Mlle Blanche Gravel, 487a Rivard, Montréal, cartes en cuir. — Mlle Juliette Cherrier, 591a St Dominique, Montréal, vues et fantaisies. — Mlle E. Jodoin, 102 Frontenac, Montréal, séries. — Mlle Aurore Verdon, Sault au Récollet, séries et fantaisies. — Mlle Louisa Adam, St Cuthbert Station, Québec. — Gaston Deschamps, porte restante, haute-ville, Québec. — Mlle Blanche Clavet, 397 Amherst, Montréal. — Nérée Guenette, commis, Trois Pistoles, comté Témiscouata, tous genres. — Mlle Irène Giroux, Isle Verte, comté Témiscouata, P. Q., Canada, fantaisies préférées. — Mlle Ida Morin, 11 Winter st, Laconia, N. H., vues et séries préférées. — Mlle Emma Morin, 540 Main st, Laconia, N. H., vues et séries préférées. — Mlle Marie-Ange Lambert, 86 Spring st, Laconia, N. H., vues et séries préférées. — Mlle Perphilia de Grandpré, St Cuthbert Station, Qué., fantaisies. — Mlle A. Bériau, cartes en cuir; Mlle E. Bériau, Mlle S. Bériau, 875 Drolet, Montréal. — Mlle A. Blais, 16 Cromstock st, Pawtucket, R. I. — Jos Dussault, Ste Marguerite, comté Dorchester. — Mlle Albina Bourgault, 332 Moody, Lowell, Mass. — Mlle Rose-Anna Dubois et Nellie Byrne. — George Evoy, Ste Hénédine, comté Dorchester. — M. Avila Lachapelle, boîte 296, Joliette, cartes tous genres. — Mlle Eugénie Lorrain, 73 East st., Woonsocket, R. I., avec monde entier, vues préférées, réponse immédiate et assurée. — Alfred Duchêne, Rimouski, P. Q., avec monde entier, réponse assurée. — Mlle Antoinette Archambault, Ste Julienne, comté Montcalm, fantaisies et cartes en cuir préférées. — Mlle Rose Demai, 462 Moreau, Montréal, cartes en cuir préférées. — Mlle Rosalie Boissel, 442 rue Moreau. — M. L. Poirier, 112 Atwater, St Henri, Montréal, vues et fantaisies. — Mlle C. Lajeunesse, 64 Clifton st., Cohoes, N. Y., fantaisies et séries préférées. — Mlle Mathilda Leclerc, 257 rue Colomb, St Sauveur, Québec. — Mlle Laura Rochette, 206 Richelieu, Québec. — Mlle Victoria Guertin, Windsor Mills, P. Q. — T. A. Mathieu, 91 Cathédrale, échange de cartes postales avec monde entier. — Mlle Maria et Frida Roy, 25 St Joseph, Ottawa. — Mlle Rita Dausier, aux soins de Nap. Taylor, Central P. O., Ottawa. — Mlle Berthe de Nanteuil, Sherbrooke-Sud, boîte 142, avec jeunes gens instruits, vues préférées. — Mlle Berthe Fortier, 239 Richelieu, Québec, fantaisies. — Mlle Albertine Huard, 215 Richelieu, Québec, fantaisie. — Mlle Adrienne Perreault, 201 St Christophe, Montréal. — Mlle Anthonine Mantha, 207 St Christophe, Montréal, avec monde entier, accepte tout genre moral, réponse prompte et assurée. — Mlle Adrienne Pilon, St Liboire, Qué. — W. W. Wilson, E.E.M., St Judes, comté St Hyacinthe, P. Q. — Mlle Marie-Eugénie Fournier, 65 Batchelder st., Laconia, N. H., avec monde entier. — Mlle Emma Marchand, 167 Union ave., Laconia, N. H., avec monde entier. — Mlle Alida Ledoux, 167 Union ave, Laconia, N. H., avec monde entier. — Alcide Archambault, commis, St Judes, comté St Hyacinthe, P. Q., fantaisies. — Mlle Jeanne Chevrier, Rigaud, Qué., vues et séries. — Mlle Yvonne Chapleau, 1921 St Hubert, séries. — M. Charles Legris, Terrebonne, Qué., tous genres. — Julien Fauchoux, St Léon, Man., avec monde entier, réponse prompte et assurée. — Mlle Paule DuRivage, 810 Sanguinet, Montréal. — M. Robert Dulude, 294a Visitation, Montréal. — Mlle Louisa Perrault, boîte 208, Québec, vues. — Mlle Blanche Savaria, St Basile le Grand, comté Chambly, genres divers. — Mlle Amanda Brodeur, Acton Vale, P. Q., cartes en cuir, pas de sujets comiques.

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

L'OURS BLANC

Un riche seigneur russe s'ennuyait dans ses terres; cependant, comme la plupart des propriétaires campagnards, il aimait mieux s'ennuyer chez lui que de s'amuser autre part. Où eût-il pu, du reste, trouver une cuisine aussi parfaite, des fruits aussi savoureux, de la crème fraîche, et, en toute saison, la liberté d'agir à sa guise?

Mais, précisément parce qu'il était le maître chez lui, il ne détestait pas un peu de controverse, et par-dessus tout il aimait les histoires.

Il les aimait tant, qu'il s'était fait raconter tout ce qu'il y avait d'anecdotes au monde: il en savait de russes, bien entendu, de finnoises, de toungouses, de chinoises, d'américaines, d'indoues... je ne parle pas des anecdotes françaises, celles-là sont les plus nombreuses, et, il faut bien l'avouer, souvent les meilleures.

Un jour qu'il s'ennuyait, comme à l'ordinaire, il vit arriver son neveu, jeune homme du plus bel avenir, diplomate en herbe, mais d'une herbe qui commence à pousser dru; et ce neveu, qui ne venait guère qu'à court d'argent, se montra ce jour-là d'une prévenance extraordinaire.

— Qu'est-ce que tu es venu me demander! fit l'oncle quand on eut servi le thé, pendant qu'ils allumaient des papiros.

— Oh! mon oncle! s'écria le neveu d'un air vexé.

— Il n'y a pas de quoi te fâcher, reprit l'oncle. Je suis toujours enchanté de recevoir tes visites, — tu me désennuies; aussi je bénis secrètement les déboires qui t'amènent ici.

— Eh! bien, mon cher oncle, fit notre diplomate, en prenant, comme on dit, le taureau par les cornes, voici une belle occasion de remercier la Providence.

— Eh! fit l'oncle en dressant l'oreille, si elle est trop belle, je ne bénirai rien du tout. Combien?

— Cinq mille roubles, mon cher oncle... le meilleur des oncles!

— Je ne bénis pas! dit l'oncle d'un air froid. L'avant-dernière fois, c'était cinq cents roubles; la dernière, mille: je trouve la progression trop rapide. Tu peux t'en retourner; j'aime encore mieux m'ennuyer.

— Mon oncle adoré... je viendrai gratis la prochaine fois, je resterai une semaine entière!

Le neveu avait, en disant ces mots, une si drôle de mine, que l'oncle n'y put tenir, et se mit à rire. Voyant qu'il gagnait du terrain, le jeune homme reprit courage.

— Donnez-moi cinq mille roubles et je vous raconterai une histoire toute neuve.

— Cinq mille roubles, malheureux! Et qu'en veux-tu faire?

Je les ai perdus au jeu? Un ami me les a prêtés pour payer dans les vingt-quatre heures, mais il en a besoin d'ici quinze jours.

— Imbécile! Tu aurais pu t'amuser, faire la connaissance de deux ou trois petites personnes qui t'auraient si bien mangé ça, et presque aussi vite!

— Oh! mon oncle, fit pudiquement le neveu... Dans la diplomatie!

— Hem... je crois que tu te moques de moi... Voyons ton histoire. Mais si elle n'est pas bonne, tu n'auras rien!

— C'est entendu, mon oncle. Vous pouvez payer d'avance.

L'oncle alla à son secrétaire, fit une liasse de billets de banque et la posa sur la table, près de lui.

— Les voilà! dit-il, — et il allongea un coup de sa cuiller à thé sur les doigts trop empesés de son neveu. Si l'histoire est bonne, tu les auras; si elle est mauvaise, je les garde. Va!

Le neveu s'enfonça dans son fauteuil et commença comme il suit:

Il y avait une fois un oncle excellent, mais un peu avaro, — comme vous...

— Hé! fit l'oncle.

— Qui avait un neveu charmant, — comme moi, — mais un peu coquin...

— Comme toi, dit l'oncle. Ton histoire me plaît. Continue.

— Cet oncle était très riche, mais d'une avarice telle que jamais son pauvre neveu n'avait vu la couleur de ses dons: tout au plus en avait-il reçu une timbale et un couvert, le jour de son entrée dans cette vallée de larmes. En vingt-cinq ans, c'était peu, et notre neveu rêvait aux moyens d'en obtenir davantage. Il envoyait du gibier, des cigares, la "Revue des Deux-Mondes":

— l'oncle mangeait l'un, fumait les autres, coupait la troisième, remerciait et ne donnait rien.

Le neveu cessa ses prévenances, espérant

une explication; peine perdue! l'oncle ne semblait pas seulement s'en apercevoir. Du reste, oncle aimable, jovial, faisant bonne chère, hébergeant au besoin son neveu tout le long de l'année, mais ne lui donnant pas un rouge liard.

— Il avait raison, interrompit le premier oncle; comme ça, son neveu l'amusait toute l'année pour rien. J'essayerai de ce système. Continue.

— Mais cet oncle avait un défaut, le plus grand de tous... Il était... comment expliquer cela d'un oncle sans lui manquer de respect? Il était un peu... Il était absolument stupide.

— Tu n'y vas pas de main-morte, quand tu habilles les oncles!

— C'est que, voyez-vous, mon oncle, celui-là n'était pas un oncle ordinaire, vu qu'il était extraordinairement bête... sa bêtise était connue à cinquante verstes à la ronde, il n'y avait pas de propriétaire dans le voisinage qui ne lui eût joué quelque tour. Mais notre homme était excellent, de sorte qu'il ne se fâchait de rien, et puis il était si simple, qu'il n'y entendait peut-être pas malice.

— C'est un oncle comme ça qu'il t'aurait fallu, hein!

— Je perdrais trop au change! répondit le neveu de l'air le plus aimable.

L'oncle sourit.

— A force de faire des cadeaux inutiles à son oncle, notre pauvre garçon se trouva si pauvre, qu'il résolut de rattraper en une fois toutes ses mises de fonds, avec un petit intérêt, et ce n'était que juste, depuis le temps qu'il...

— Non, ce n'était pas juste! interrompit l'oncle auditeur; n'introduis pas de maximes diplomatiques dans une maison honnête!

— Juste ou non, continua le jeune scélérat, notre neveu se résolut à frapper un grand coup. Il monta son unique cheval, prit une petite valise et s'en alla à la ville. Il entra d'abord chez un bijoutier, puis chez un marchand de poêlons en terre; ayant enfin terminé ses emplettes, il les cassa soigneusement dans sa valise et se dirigea vers la maison de son oncle.

Celui-ci était de belle humeur; la douce saison d'automne, un bon déjeuner et un excellent cigare l'avaient disposé à toutes les concessions qui ne seraient pas de purs dons.

— Qu'apportes-tu là? dit-il en voyant son neveu débiller avec soin un tas d'herbes odoriférantes et une quantité de petits papiers couverts de noms latins, — en latin de pharmacie, qui, vous le savez n'est autre chose que du latin de cuisine.

— Ce que j'apporte, mon oncle? répondit le jeune homme d'un air solennel, vous allez le savoir. Il faut que je vous aime bien tendrement pour vous confier un secret d'une telle importance! Mais vous m'avez toujours témoigné tant d'amitié, depuis le jour où vous m'avez fait cadeau d'une timbale et d'un couvert en argent...

— Mon Dieu, que tu étais petit! interrompit l'oncle attendri par ces souvenirs.

— Oui, j'ai grandi, et mes sentiments ont grandi avec moi. J'ai appris, ces jours derniers, un secret d'une telle importance, qu'il renouvelle la face du monde, et je suis venu vous en faire part.

— Ah! bah! fit l'oncle très surpris.

— Cela vous étonne de ma part! Ah! vous êtes ingrat, mon oncle! Depuis que j'ai l'âge de raison, ai-je manqué une fois de vous souhaiter votre fête, et ne vous ai-je pas envoyé du thé, du café, des livres, le peu enfin que me permettaient mes faibles ressources?

— C'est vrai, tu es un bon garçon! murmura l'oncle très touché.

— Eh! bien, aujourd'hui, c'est mieux que tout le reste que je vous apporte, c'est le pouvoir absolu, c'est la domination du monde entier, c'est la fortune sans autres bornes que votre caprice!... Vous pouvez désormais acheter les mines de diamants de l'Inde, les fies du Pacifique, l'Afrique ou même l'Amérique.

— Veux-tu un verre d'eau? fit l'oncle avec effroi, croyant que son neveu parlait dans un accès de fièvre chaude.

— Non, merci, mon oncle. En un mot, j'ai la pierre philosophale.

L'oncle regarda le neveu la bouche béante, puis la referma sérieusement et réfléchit. Après une demi-minute de réflexion:

— On s'est moqué de toi, mon pauvre ami!

— Mon oncle, murmura le neveu, qui savait notre homme par le poignet d'un air fatigué, j'ai fait... j'ai fait de l'or!

Le Secret de la PERFECTION DU BUSTE ET DE LA TAILLE

Envoyé Gratuitement



Le Système Corsine Français de Mde Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garanti augmenter le buste de six pouce; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des renseignements complets envoyé gratuitement. Il est très bien illustré de

dames photographiées avant et après avoir employé Corsine. Toute lettre absolument confidentielle. Incluez deux timbres et votre adresse.

Madame Thora Toilet Co.,
Toronto, Ont.

UN

Sofa-lit

POUR

\$37.50

Avez-vous déjà songé de quelle utilité est un sofa-lit?

Si vous occupez un petit logement, où les chambres sont exigues, vous conviendrez que ce meuble est indispensable.

Nos sofas ont l'apparence d'élégants canapés, quand on ne les emploie pas. Leur construction est si peu compliquée qu'un enfant même peut les disposer.

Il suffit de quelques secondes pour les couvrir en confortables lits-doubles.

Tout ce que vous avez à faire est de tirer la courroie qui se trouve à la tête du sofa, et celui-ci se trouve aussitôt transformé en lit.

Les draps sont placés dans une boîte sous le sofa.

C'est un meuble très utile, parce qu'on peut s'en servir aussitôt qu'on en a besoin.

La charpente est du fini à l'ancienne mode anglaise.

Confortablement muni de ressorts d'acier trempé à l'huile

Couverture de velours de Véronne, avec garnitures. Prix, \$37.50.

RENAUD, KING
& PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.

Cartes Postales à prix réduit

Cartes bromure en couleur, 5c. 50c la doz.
" " noir, 3c. 30c "
" " vues locales, noir, 8c. 8c "
" " " couleur, 15c. 15c "
" " " pays étrangers, 15c. 15c "
" " " désastre de San Francisco, 15c. 15c "
" " Ivoire, 20c. 20c "
" " " couleur, 30c. 30c "
" " " peinte à la main, 65c. 65c "
" " tableaux, paysages, 25c. 25c "

Nos cartes bromures sont des meilleures marques françaises et allemandes, elles sont toutes garanties être les plus belles sur le marché. Commandes par la maille promptement exécutées.

L'INTERNATIONAL

Compagnie de Cartes Postales Illustrées
29 et 31 rue St-Jacques Montréal

Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3389

— Je voudrais bien voir ça ! fit l'oncle d'un ton goguenard.

Il avait beau être extraordinairement bête, cette idée-là ne pouvait pas passer du premier coup.

— Rien n'est plus facile. Vous avez une cave ?

— Oui, pourquoi faire ?

— Mais l'or, ça se fait toujours dans une cave ! Depuis Hermès Trismégiste, on n'a jamais fait l'or ailleurs que dans une cave. Faites-y descendre un fourneau ; j'ai là un creuset, les ingrédients nécessaires...

— Nous allons nous enrhummer !

— Si vous vous laissez arrêter par de puérides considérations... fit le neveu d'un air offensé.

— Non, non, attends, je vais mettre un manteau et des galoches.

Cinq minutes après, trois domestiques, plus étouffés l'un que l'autre, descendaient dans la cave l'attirail du neveu et un petit fourneau en briques, pas commode du tout, dont on se servait parfois pour faire des confitures.

— Sortez ! leur dit le neveu d'un air théâtral.

Les trois domestiques une fois sortis, il ferma la porte et ouvrit le soupirail pour donner de l'air.

Au grand ébahissement de son oncle, le jeune homme mélangea les herbes et les petits paquets, ajouta un peu d'eau, mit le tout sur le feu, et tout en remuant le mélange avec une cuiller à punch, il lut à demi-voix une formule abracadabrante.

Le mélange exhalait une odeur abominable. L'oncle se bouchait le nez et restait près du soupirail, tout en suivant des yeux la fantastique cuisine de l'alchimiste.

— C'est fait, mon oncle ! dit celui-ci en lui passant la cuiller à punch. Cherchez vous-même le précieux métal.

L'oncle, non sans se brûler les doigts, plongea dans le mélange puant, et après quelques recherches, amena deux ou trois grains d'or, — de l'or, à n'en pas douter.

— De l'or ! s'écria-t-il. Va-t'en me chercher mon éprouvette dans l'armoire de mon cabinet.

Le neveu disparut et revint au bout d'un moment, l'or essuyé à l'éprouvette donna le meilleur résultat.

— C'est curieux, très curieux, murmurait l'oncle d'un air absorbé. Et... ça coûte cher ?

— Non, en comparaison des résultats obtenus, c'est une simple bagatelle.

— Ah !... Et d'où tiens-tu ce secret ?

S'il y a là dedans quelque influence de l'esprit malin, je ne voudrais pas, pour des biens, après tout, périssables...

— Rassurez-vous, mon cher oncle. C'est un vieux moine de Kiev qui m'a confié ce secret. Il faisait un pèlerinage et s'est reposé chez moi. Il m'a trouvé selon son cœur et m'a révélé ce secret merveilleux. Il faut se préparer par le jeûne et la prière.

— Mais j'avais jeûné !

— Mais j'étais à jeun, moi ! Et c'est moi qui ai fait l'opération !

— C'est juste.

— Et même, mon oncle, si vous voulez bien me faire servir une petite collation...

— De grand cœur, mon ami ; remontons. Nos deux alchimistes fermèrent à clef la porte de leur laboratoire, et le jeune homme se vit bientôt en face d'un lunch des mieux composés.

— Tu veux donc bien me faire part de ton secret ? dit l'oncle de l'air le plus caressant.

— Oui, mon cher oncle ; vous le méritez bien par votre bonté envers votre neveu orphelin.

— Je t'ai toujours tendrement aimé, dit l'avare plein d'émotion. Eh ! bien, donne-moi ta recette.

— De grand cœur, mon cher oncle. Mais il y a une petite condition.

— Laquelle ?

— Vous allez me compter vingt mille roubles.

— Vingt mille roubles !

L'avare bondit jusqu'au plafond.

— Oui, mon cher oncle.

— Que veux-tu faire de mon argent, puisque tu possèdes le moyen de faire autant d'or qu'il te plaira ?

— Et les matières premières ? Il faut de quoi les acheter.

— Mais avec vingt mille roubles, tu aurais de quoi faire une montagne d'or, puisque tu dis que cela revient à si bon compte !

— Sans doute ! Mais je ne puis pas ne faire rien que de l'or pendant six mois ! Cela perd du temps ! Et puis, il faut être à jeun, vous savez ! N'avez-vous pas honte de marchander la possession d'un secret qui fera de vous mon unique rival ?

La question des finances se débattit longuement et finit par un compromis. Le neveu se contenta de dix mille roubles comptant, et promit de recommencer l'épreuve le lendemain matin. La seconde ne fut pas moins satisfaisante que la première ; les pépites d'or étaient même plus belles et plus lourdes que les précédentes. Le traité reçut son exécution.

Le neveu dina avec son oncle, empocha l'argent, et prit congé.

— Comment ! tu t'en vas ? fit l'oncle dépaysé. Je croyais que tu allais rester pour m'aider ?

— Vous n'avez pas besoin de moi. Vous avez vu comment je m'y prends ; je vous ai laissé des matériaux ; d'ailleurs vous avez la liste et les proportions, et la formule... Je n'oublie rien ? A jeun, vous savez ?

— Oui, oui, sois tranquille.

— Non, je crois que c'est bien tout... je n'ai rien oublié... Adieu, mon cher oncle, bonne chance !

Il se fit amener son cheval, l'enfourcha et partit.

L'oncle resté seul s'allongea dans un fauteuil et se mit à rêver. Quelles perspectives s'ouvraient désormais devant lui ! Il ferait de l'or jusqu'à ce qu'il en eût plein toutes ses caves, plein tous ses coffres... et quel plaisir d'avoir tant d'or ! Il ferait bâtir une nouvelle maison, les meubles viendraient de Paris en droite ligne ; les frais de douane seraient énormes, mais qu'importe à celui dont le capital est incalculable !... Après avoir meublé le rez-de-chaussée de la maison imaginaire, il passait à l'aménagement du premier étage, lorsqu'il entendit retentir sur le sol, durci par les premières gelées, les sabots d'un cheval lancé à toute vitesse.

— Qui diable est cela ? si dit-il.

Avant qu'il eût le temps de se mettre sur ses pieds, son neveu entra, pâle, hagard, les cheveux en coup de vent.

— Mon oncle, s'écria-t-il, vous n'avez pas encore commencé ? Dites-moi que vous n'avez pas commencé !

— Mais non ! tu sais bien que nous venons de dîner, et qu'il faut être à jeun.

— Que le Seigneur soit loué ! J'arrive à temps. Ah ! que de remords, mon oncle, si vous saviez !

— Quoi donc ?

— J'avais oublié de vous dire... Mais puisqu'il en est encore temps, il n'y a rien de perdu. Au nom du ciel, mon oncle, quand vous ferez de l'or, n'en pensez jamais à l'ours blanc, sans quoi l'opération ne pourrait pas réussir.

— L'ours blanc ?

— Oui ; l'ours blanc a une influence contraire à celle des planètes, et la simple évocation de son image suffit à troubler la manipulation des métaux dans le creuset. Ainsi, ne pensez pas à cet ours fatal.

— Le diable t'emporte avec ton ours blanc ! grommela l'avare ; je n'y ai pas plus pensé qu'à me pendre. Tu m'as fait un frayeur ! Pourquoi veux-tu que je pense à l'ours blanc ?

— On ne sait pas ! le hasard est si grand ! Enfin, vous voilà prévenu ; maintenant, je m'en retourne...

Il sortit sans empêchement... et fut cinq ans sans reparaitre dans les environs.

Cinq ans après, pensant qu'il y avait prescription pour lui, il se hasarda à revenir à ses pénates ; chez un propriétaire voisin, il se rencontra avec son oncle. Il s'attendait à de cruels reproches... Point !

— Te voilà ! lui dit son oncle d'un air triste.

— Oui, j'ai fait le tour du monde...

— Tu sais ? Je n'ai pas eu de chance...

— Comment cela, mon oncle ?

— Je n'ai jamais pu réussir l'opération ! Je l'ai pourtant recommencée deux cents fois... Mais c'est ta faute, aussi ! Qu'avais-tu besoin de me parler de l'ours blanc ? De ma vie je n'y avais songé, et maintenant il ne me sort plus de la tête !

Le jeune diplomate avait fini son histoire.

Son oncle lui passa la liasse de billets.

— Mais n'y reviens pas, dit-il, car ta prochaine histoire me trouverait plus exigeant pour le même prix.

HENRY GREVILLE.

Le cimetière des marins

Marins portés par tant d'orages
A tous les points de l'horizon,
Vous qui dormez sous ces ombrages,
Parmi ces vagues de gazon ;

Lorsque la brise de la grève
Vous berce, au murmure des eaux,
La nuit, vous croyez voir, en rêve,
Voguer au large vos vaisseaux.

Le grondement de la tempête
Vous rappelle vos fiers combats,
Quand, au milieu des cris de fête,
Sonnait pour vous le branle-bas.

Laissez-là ces rêves épiques
Inspirés par les vents des mers ;
Dormez en paix, cœurs héroïques,
Sous le tapis des gazons verts.

Marins, auprès de vous j'envie
L'immobilité de ces flots ;
Las des tempêtes de la vie,
J'aspire aux douceurs du repos.

Pour vous, plus de lame perfide,
Ni de vent toujours agité,
La croix est le mât qui vous guide
Vers le port de l'éternité !

HIPPOLYTE LUCAS.

SYLVICULTURE

L'épuisement des forêts

On a calculé qu'au train normal de la consommation annuelle de charbon dans le monde, les mines de houille que renferme la terre seraient épuisées avant trois siècles. Mais, à la façon dont nous y allons, les forêts qui constituent la plus belle parure de notre globe auront plus vite disparu encore.

La France fut, autrefois, le plus beau pays de forêts du monde. Au moyen âge encore, les bois et les forêts recouvraient plus de la moitié du sol. Aujourd'hui, sur 440,000 kilomètres carrés formant le sol agricole de la France, 95,000 kilomètres carrés sont occupés par des forêts. Ces 9 millions et demi d'hectares représentent le sixième environ de la superficie totale de notre pays.

Or, il faudrait, pour que la France pût subvenir à sa consommation annuelle de bois, que sa superficie sylvestre fût accrue au minimum de 4 millions et demi d'hectares.

Ce ne serait pas un long problème que de trouver les quelques millions d'hectares. Ils existent et au delà, au cœur même de la France, dans les régions jadis forestières, aujourd'hui désolées et presque incultes, de l'Auvergne, du Rouergue, du Vivarais. Et même, avec les procédés de sylviculture dont on dispose à notre époque, un demi-siècle à peine suffirait pour transformer en pays de forêt cet immense désert des Causse, d'où toute végétation a disparu et où le roc apparaît à nu, bizarrement découpé, raviné et perforé par les abats d'eau des ouragans.

A l'heure actuelle, la France importe pour 141 millions de bois d'oeuvre, servant à la consommation de la charpente, de la menuiserie, de l'ameublement, du matériel roulant, de la tonnellerie et de la tannerie. Elle exporte, il faut l'ajouter, pour 42 millions de bois commun. Il n'en est pas moins vrai que la France paye à l'étranger un tribut annuel de 100 millions que, dans l'avenir, elle pourrait se dispenser de lui donner, si nos gouvernants prenaient résolument en main la question du reboisement.

Encore, la France n'est-elle pas le plus mal partagé des pays d'Europe. L'Allemagne, qui a 14 millions d'hectares de forêts, c'est-à-dire un tiers de plus que nous, importe, pour les besoins de son industrie, 345 millions de francs de bois d'oeuvre, plus du double que nous.

Pour l'Angleterre, les chiffres sont plus considérables encore. Elle importe annuellement 568 millions et demi de bois d'oeuvre et 61 millions de pâte à bois.

La consommation en bois d'oeuvre de la Belgique est peut-être plus énorme, comparativement au chiffre de la population, puisqu'elle importe par an 102 millions de francs de bois d'oeuvre et n'exporte rien.

L'Italie et l'Espagne, qui devraient l'une et l'autre se suffire, sont obligées, elles aussi, de recourir à l'importation étrangère ; la première pour 31 millions de francs, la seconde pour 30.

Il n'y a présentement que cinq pays en Europe qui aient un excédent de production leur permettant de répondre aux demandes des autres nations.

Ce sont, par ordre : l'Autriche-Hongrie, qui possède près de 20 millions d'hectares de forêts et fournit 200 millions de francs à l'exportation ; la Suède, qui avec la même superficie forestière, exporte également 200 millions de francs de bois d'oeuvre et 22 millions de pâte à papier ; la Russie, qui, grâce à 160 millions d'hectares de forêts, peut exporter, malgré son énorme consommation intérieure, 156 millions de francs de bois d'oeuvre ; la Finlande, dont le sol est recouvert de 22 millions et demi d'hectares de forêts et qui exporte 90 millions de francs de bois et 5 millions de pâte à papier ; enfin, la Norvège, dont l'exportation annuelle atteint 75 millions, soit 50 millions de bois d'oeuvre et 25 millions de pâte à papier.

Dans le Nouveau-Monde, on ne compte que deux pays exportateurs : les Etats-Unis, qui, grâce à leurs 155 millions d'hectares de forêts, peuvent exporter 147 millions de francs de bois, contre 47 millions d'importation, et le Canada, qui, lui, se contente de suffire aux besoins du reste du monde. Le Canada possède 320 millions d'hectares de forêts, plus que toute l'Europe réunie. C'est la plus belle réserve lignieuse du globe. Mais, comme toutes les richesses naturelles, elle finira par s'épuiser elle aussi, si le gouvernement canadien ne met bon ordre à l'abatage des forêts et ne prend pas de sérieuses mesures pour leur aménagement.

G. CAZAL.

Bulletin de la Société de Géographie de l'Est.

HOTEL PELOQUIN

Les pères de famille, les jours de congé, devraient mener femme et enfants à l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuntsic. Table de famille de premier choix. Ce but de promenade est un des plus beaux qu'on puisse se procurer au Canada.

SOUFFREZ-VOUS ?
de **RHUMATISME** ou de **NEURALGIE**



Si oui, écrivez-nous aujourd'hui même et nous vous enverrons gratuitement une offre spéciale d'une de ces bagues, ainsi que des preuves indiscutables de leur efficacité.

The Vertis Import Co., 219 Rue Bligny, Dept. 22, Montréal

LA

'LOTION PERSIENNE'



est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicamenteuse, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

Les boutons et autres irruptions, soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les

Rousseurs et le Masque en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. LA LOTION PERSIENNE

Blanchit le Teint graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par la même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est

Brunie par le Soleil la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE Ltée
87, rue St-Christophe, Montréal

PERLES



Colliers de perles fines—de diamants—rubis—ou toutes autres pierres précieuses—Bagues de luxe—Venez nous consulter.

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL

Reçoit enfin le message d'une bonne santé



La Société Bienfait-sante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfait-sante et Compétissante au sexe faible.

Adresse : Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B P 7 St-Sauveur Québec Canada.

Comme sur des roulettes

NOUVELLE

Mlle de Tressain: une jeune fille douce, instruite, intelligente, jolie, riche... et d'une excellente famille. Telles sont les paroles un peu ponceives, mais justes, je me plais maintenant à la reconnaître, que mon père éprouva le besoin de jeter au plafond avec la fumée de son cigare, en me tendant une lettre d'invitation pour le bal que devait donner Mme de Tressain.

Si j'avais été d'humeur à discuter, j'aurais pu faire remarquer que dans l'énumération de toutes les qualités qu'il reconnaissait à Mlle de Tressain, il en oubliait une qui valait au moins la peine d'être mentionnée: la vertu. Mais non seulement je craignais d'engager une polémique où tous les torts me seraient revenus de par le droit de respect, mais l'idée d'un mariage me paraissait si peu compatible avec mes théories, et soit dit sans fatuité, avec mes mauvais antécédents, que je laissais mon père nager dans ce doux espoir qu'il allait caser son fils et s'en débarrasser par la même occasion.

Cependant, comme la perspective de passer plusieurs heures dans un salon à arrondir les bras, à tendre le jarret et à forger des sourires, ne me plaisait que très médiocrement, je hasardai quelques timides observations.

"J'étais revenu la veille d'une chasse qui m'avait beaucoup fatigué. Il y avait le lendemain une grande réunion au cercle et j'étais forcé d'y assister. Enfin!"

Mais mon père me coupa la parole: il avait promis en mon nom, et il ne voulait pas manquer à sa promesse.

"D'ailleurs, il y avait assez longtemps que cela durait. J'avais déjà refusé, sous des prétextes dérisoires, quelques partis excellents. A trente-trois ans, que diable! l'état plus que temps de faire une fin! Il avait décidé que ce mariage aurait lieu, et il n'en dédaignait pas."

Il termina par cet argument péremptoire:

"Si vous ne voulez pas vous laisser guider par moi, agissez comme vous l'entendrez, mais ne comptez absolument plus sur votre père."

Et la note pleurarde arriva. Il ajouta tragiquement:

"Vous attendrez ma mort, monsieur!"

Je n'avais qu'à m'incliner. Je rassurai de ma soumission respectueuse et lui jurai de mettre tout en oeuvre pour plaire à Mlle de Tressain.

En somme, le mariage en lui-même ne m'épouvantait pas. Il m'en coûtait certes beaucoup d'aliéner ma liberté, de perdre par un "oui" légal tous les autres petits "oui" charmants que je pouvais espérer obtenir encore; mais puisqu'il fallait en passer par là, puisque l'usage et mon père commandaient ce sacrifice, eh bien! ma foi, tant pis! Le plus simple était de s'y résoudre le plus tôt possible et d'avaler la pilule de gaieté de coeur.

Autant que je pouvais m'en souvenir, Mlle de Tressain n'était pas plus mal qu'une autre, elle était mieux, peut-être.

Si le caractère, si tout se révélait à l'aventure... pourquoi pas?

Et tout en passant mon habit, après avoir beaucoup réfléchi, toute la journée, après avoir beaucoup pesé le pour et le contre, je me disais qu'en somme j'allais jouer là une partie dont dépendait la tranquillité du reste de ma vie, que mon père pouvait s'être trompé, que la chose valait la peine qu'on la prit au sérieux, et je me réservais, sans cependant y mettre de mauvaise volonté, d'observer, d'étudier, de disséquer Mlle de Tressain, et de refuser catégoriquement si le défaut de la cuirasse se trouvait un peu trop facilement.

Je dois avouer que tous mes sentiments d'hostilité disparurent aussitôt que j'aperçus Mlle de Tressain. — Jusque-là je ne l'avais qu'entrevue, mais maintenant que je la regardais avec des yeux d'intéressé, il me fallait confesser qu'elle était "beaucoup mieux" que d'autres, et même que toutes les autres. Certes, si mon père avait pu me proposer de perpétrer immédiatement le mariage, je crois que j'aurais accepté sans aucun remords.

Elle était blonde, d'abord; la couleur aimée: c'était énorme! Je n'ai jamais trouvé de jolies brunes que parmi les femmes des autres. Et puis, elle avait de grands yeux bleus, doux et caressants, toujours noyés dans une rêverie perdue, de ces yeux profonds que l'on aime à clore avec un baiser pour avoir le bonheur de les rouvrir de même; une bouche mignonne, des dents superbes, éclatant dans l'entre-bâillement de ses lèvres chaque fois que son visage s'égayait d'un sourire.

Au physique, rien à critiquer, tout à admirer. Restait le moral: et de ce côté je craignais bien des choses, ou, pour mieux dire, je craignais tout.

Ah! nos parents avaient bien pris à coeur de nous unir. J'avais à peine eu le temps d'analyser mes premières impressions qu'ils nous présentaient l'un à l'autre, non sans s'envoyer respectivement à la tête de mutuels compliments.

"Le fils de notre vieil ami!"

"Mlle de Tressain! la soeur de ton camarade de lycée, cette jeune fille que ta mère aime tant, et dont tu as si souvent entendu parler à la maison..."

Il exagérait beaucoup, mon excellent père... Il me semblait même vaguement qu'un jour ma mère avait accusé Mlle de Tressain d'un peu de coquetterie... Mais à cela près... n'est-ce pas? Quand il s'agit de marier ses enfants.

Elle me salua gracieusement et me tendit sa main, que j'acceptai avec vivacité, en lui rendant son salut de la façon la plus gentilhommeque possible.

Lorsque nous ouvrimmes la bouche pour demander du secours, nos parents avaient tourné le dos; sans aucun souci de l'embaras de leur progéniture, ils s'enfuyaient précipitamment, comme des gens heureux, à travers le salon.

Je ne suis pas d'une timidité exagérée... et cependant, je restai coi. J'aurais voulu qu'elle me demandât "s'il pleuvait". Je n'aurais pas hésité un instant à plagier ce pauvre de Caillas et à lui répondre: "Il pleut des étoiles". Il me passait dans la tête une foule de banalités artistiques et historiques... je pensais au "Tirez les premiers", au "Enfin seuls", tout en remarquant que nous n'étions pas seuls et en ne me décidant pas à ouvrir le feu.

La conversation... languissait.

Nous commençons à nous avancer côte à côte, cherchant, à défaut d'autre chose, une distraction dans la marche, lorsqu'une jeune fille eut l'heureuse idée de passer à côté de nous et d'adresser un sourire à Mlle de Tressain.

Je saisis l'occasion aux cheveux.

—Est-ce que cette jeune fille est de vos amies, mademoiselle? demandai-je, comme sortant tout à coup de mes préoccupations intérieures.

—Pas précisément; c'est l'amie d'une de mes amies.

—Ah!... Elle n'est pas jolie.

La méchanceté m'avait quelquefois réussi... je me raccrochais à toutes les branches.

—Vous trouvez?

Il me sembla que je l'avais fâchée.

—Oh! elle n'est pas laide... Seulement...

—Seulement?

—Elle est brune.

Mlle de Tressain se tourna vers moi, et d'un ton moitié sérieux, moitié moqueur:

—Est-ce que c'est un compliment?

Je le crois bien, que c'était un compliment: il avait eu assez de peine à venir.

—Mon Dieu, répliquai-je en dissimulant une grimace, c'est peut-être un peu plus qu'un compliment, c'est un aveu.

—Alors, vous devez aimer les femmes rousses?

Elle commençait à m'impatienter.

—Beaucoup, fis-je.

—Quelle horreur!

J'avais forcé la note.

—Dans les tableaux de Henner, repris-je.

—Seriez-vous peintre?

—Peintre? non. Je dessine à mes moments perdus.

—Oh! moi, j'adore la peinture, la peinture et la musique. Et puis, d'abord, qu'est-ce que je ferais sans cela?

Elle ne savait faire que de la peinture et de la musique!... Je lui octroyai mentalement un bon point.

—Ça n'est pas toujours amusant de rester entre papa, qui fume des cigares en lisant tous les journaux, et maman qui brode des pantoufles pour son futur gendre.

Je n'eus garde de relever ce "futur gendre". J'attendais.

—Je ne sors presque jamais que pour aller chez ma couturière... Aïe!... Coquetterie...

—Et pour visiter... Mais je dois vous ennuyer...

—Mais non, je vous assure! Pour visiter?

—Oui, pour visiter mes pauvres.

Elle avait ses pauvres! Deux bons points.

—Voilà toutes mes distractions! Et vous? A quoi passez-vous votre temps?

—Moi, je...

Ah! voilà! Moi, je ne m'attendais pas à la question... et j'étais obligé de mentir.

—Je chasse, je dessine...

—Oui, à vos heures perdues... Ma question paraît vous embarrasser; si elle vous gêne, je la retire.

—Pas du tout; pourquoi me gênerait-elle?

—Le sais-je, moi? Je vous demande ce que vous faites de votre temps, vous me répondez: "Je chasse, je dessine", et vous vous arrêtez. Vous ne chassez pas continuellement; vous ne dessinez qu'à vos heures perdues... alors...

—Alors... quand je ne chasse pas et que je ne dessine pas, je m'ennuie, voilà!

—Comme moi, quand je ne peins pas et quand je ne joue pas du piano...

—C'est pour cela que...

—Que?

—Que je vais me marier.

Enfin, pensai-je, j'y suis; ce n'est peut-être pas très réussi comme transition, mais au moins c'est explicite; et j'observai du coin de l'oeil l'effet produit.

Mlle de Tressain avait baissé la tête; elle la releva lentement en me regardant en face.

—Et c'est même pour cela, articula-t-elle doucement, très doucement, que vous êtes ici, n'est-ce pas?

Pour une botte bien poussée, c'était une botte bien poussée. J'étais là pour observer, et c'était moi qui passais au tamis. Au fond, j'enrageais... mais la conversation, placée sur ce terrain, ne me déplaisait pas trop... Je n'ai jamais eu un grand amour pour les jeux de patience; mieux valait en finir tout de suite.

—Ecoutez, continua-t-elle. Vos parents ont jeté les yeux sur moi. Vous ne me connaissez pour ainsi dire pas. Moi, mon frère m'a si souvent parlé de vous, qu'il me semble que je vous connais depuis longtemps. Lorsque nous aurons passé ainsi plusieurs soirées à causer de la pluie et du beau temps, nous ne serons guère plus avancés. Ma première impression ne vous est pas trop défavorable. — Vous voyez, je suis franche; mon amitié vous est déjà acquise; à vous de faire le reste et de décider.

Elle débitait tout cela comme la chose du monde la plus naturelle, avec un petit air de femme si charmant qu'elle eût affolé vingt sceptiques de ma trempe.

—Mais c'est tout décidé, lui répondis-je.

—Prenez garde, vous allez mentir... Allez! voulez-vous me mener au buffet, je meurs de soif.

J'acceptai avec joie, et tout en la conduisant:

—Je n'ai jamais menti, lui dis-je, et je vous...

Elle mit un doigt sur sa bouche et m'entraîna.

—Eh bien! me dit mon père en rentrant.

—Eh bien! Mlle de Tressain est ravissante, adorable...

—Sais-tu que vous êtes restés un bon moment en tête à tête? Qu'est-ce que tu lui as donc dit?

—Des bêtises.

—Et elle?

—Elle!... m'en fera peut-être faire une, car elle sera ma femme!

J'ai fait la bêtise et je ne m'en repens pas... Je ne m'en repentirai jamais!

P. V.

Donnez-en aux enfants

Si un enfant atteint de rhume, vous lui administrez, dès le début, quelques doses de BAUME RHUMAL, vous verrez le mal disparaître comme par enchantement.

HOTEL PELOQUIN

Les hommes d'affaires soucieux de ne point compromettre leur santé par le surmenage, devraient se souvenir que l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuhtsic, — à une demi-heure de tramways de Montréal, dans un site charmant, — leur offre des distractions uniques, un menu et un service irréprochables. C'est un hôtel fashionable par excellence.



Le Bœuf Salé de Clark

Du beau boeuf bien salé et dont on a enlevé les os et le gras superflu.

Cet aliment dans une maison assure à la ménagère un repas excellent et toujours prêt. Vous serez certainement satisfait du Bœuf Salé de Clark. Se vend en canistres de 1 et 2 livres chez les épiciers, etc.

WM. CLARK, Mfr., Montréal

CARTES D'AFFAIRES

Profession, Commerce, Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.
AVOCAT

BUREAU: 80 St-Gabriel TEL. BELL MAIN 4400
RÉSIDENCE: 208 Cherrier TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT

Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.

Up 998 240, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY

Tél. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES

Tél. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaies

A. GALARNEAU & CIE

Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE

Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien

SYLVIO MOISAN

Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneur de Pompes Funèbres

L. THERIAULT

Tél. M 1399-3514 163-18 St-Urbain, 237 Centre

JOSEPH LARIN

Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER

Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Nickeleurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.

Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS

Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Meubles

M. BEAUDOIN

Tél. Bell Est 2074 687-893 Ave Mont-Royal

Photographe

SUCH & CO. 251 Ste-Catherine Est
Photographies à prix réduits. Ouvert le Dimanche.

Assurances

STEWART & MUSSEN

Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures

RONAYNE BROS

485 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

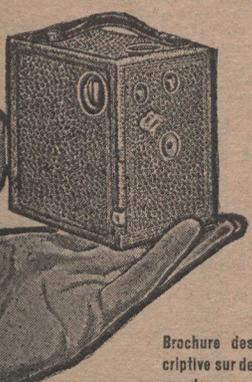
"SONNE" AWNING, TENT & TARPULIN CO.

Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Cameras Brownie

No. 1, Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10
No. 2, " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiés par Express franc de port sur réception du prix



Brochure descriptive sur demande.

The D. H. Hogg Co.
660, Rue Craig Ouest, - Montréal

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

MONTREAL—TORONTO

Départ de Montréal, *9.00 a.m., *9.45 a.m., *8.00 p.m., *10.30 p.m. Arrive à Toronto: *4.20 p.m., *9.20 p.m., *6.10 a.m., *7.00 a.m.

Élégant wagon salon café sur le train de 9.00 a.m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 p.m. et 10.30 p.m.

MONTREAL—OTTAWA

Quitte Montréal, 8.00 a.m., *9.40 a.m., *4.10 p.m., *7.30 p.m.
Arrive à Ottawa, *11.00 a.m., *12.40 p.m., *7.10 p.m., *15.30 p.m.

Quitte Ottawa, *8.35 a.m., *3.30 p.m., *5.00 p.m., *10.30 p.m.
Arrive à Montréal, *11.35 a.m., *6.30 p.m., *8.00 p.m., *10.15 p.m.

Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8.00 a.m. de Montréal, et celui de 5.00 p.m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

FAMEUX PARC ALGONQUIN

Parry Sound (Rose Pt.). Endroits sur la Baie Georgienne

Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a.m., tous les jours excepté le dimanche. Wagon Pullman-Buffet direct sur le train ci-dessus.

PORTLAND—OLD ORCHARD

Quitte Montréal, *8.01 a.m., *8.15 p.m. Arrive à Portland, *5.45 p.m., *6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, *6.32 p.m., *7.35 a.m.

Services de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.

Élégant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure

Masque, Rousseurs, Rides, Boutons A TETE NOIRE

et toutes taches autres que celles de naissances positivement enlevés avec le



LAIT DES DAMES ROMAINES

Surnommé "Nourriture de la Peau" LAIT DES DAMES ROMAINES.

\$60.00 de récompense à quiconque ne réussit pas.

Par son action nutritive et antiseptique sur l'épiderme, il guérit infailliblement les Eruptions, Boutons, Démangeaisons et toutes autres maladies de la peau.

Pour la toilette journalière, il embellit, adoucit et parfume la peau mieux que les meilleures poudres, eaux ou vinaigres de toilette.

A Paris, on le rencontre sur le bureau de toilette de toute femme élégante ainsi que sur les tablettes de tout bon figaro.

Partout 50c la bouteille ou adressez COOPER & CO., Dépt. 80, Montréal, ou à M. BRUNET & CIE, Québec, Aux Etats-Unis : GEO. MORTIMER & CO., 247, Atlantic Ave, Boston, Mass.



Il doit y avoir quelque avantage, 300,000 personnes emploient le clavigraph

Smith Premier
Wm. M. HALL & CIE, 236 Notre-Dame Ouest
Telephone Main 212

A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

A l'est de Montréal, dans les faubourgs, une ville nouvelle surgit tout à coup, grâce à la construction des usines du Pacifique, qui doit employer là au moins 10,000 ouvriers. Ces gens-là mangent, ils s'habillent, ils se chaussent, et le commerce ne tardera pas à pénétrer dans cette partie de la banlieue, et dans cinq ans, probablement, nous aurons là une population d'au moins 75,000 âmes à ajouter au chiffre actuel. Quelques milles plus loin, "The American Locomotive Works" ont fondé aussi un immense établissement, qui devra employer, me dit-on, à peu près le même nombre d'ouvriers en tous genres. Cela nous donnera encore un fort appoint, et je suis porté à croire que dans moins d'un demi-siècle, Montréal ne le cèdera en rien, au point de vue de la richesse et du progrès, à aucune ville du continent.

L'espace et le temps me manquent pour détailler à loisir les avantages que Montréal offre à tous les hommes de bonne volonté. Il est vrai de dire que tout n'est pas parfait, mais nous ne sommes pas les seuls dans cette position.

Nous allons à présent reprendre notre voyage pour nous rendre dans le pays du plus grand patriote du Canada, mort trop jeune, hélas ! Confortablement installés dans les voitures luxueuses du Pacifique, nous quittons la gare Viger à neuf heures pour Sainte-Rose, Ste-Thérèse, St-Janvier, St Jérôme.

Le Portique des Laurentides ! La clef de ce Nord grand comme une province, que le bon curé Labelle a ouvert à la culture et à la civilisation, et par sa parole, et par son exemple ! Ici, citons deux pages détachées d'un opuscule publié par Buies en 1891 :

"Quels changements merveilleux accomplis en quelques années seulement, et comment pouvons-nous aujourd'hui en croire nos yeux quand nous lisons dans les journaux, comme un de ces événements banals qui n'ont plus lieu d'étonner, le détail des plans élaborés pour construire un chemin de fer du Manitoba à la Baie d'Hudson d'une part, à travers de longs espaces inhabités, jusqu'aux limites extrêmes de notre province ! Ere de progrès inouïs, qui emporte l'homme dans une oeuvre telle qu'il finira par trouver la terre trop petite pour ses aspirations illimitées !"

Si Buies revenait aujourd'hui de l'autre monde, il serait autrement interloqué en apprenant le projet de construction du Grand-Tronc-Pacifique. Il retournerait de suite dans le royaume des Cieux. Continuons la citation :

"Mais il fallait alors seulement songer à élever quelques foyers primitifs sur la lisière de la forêt ténébreuse où nul encore n'avait porté ses pas, au pied de ces massifs de montagnes que l'on voyait se dresser, à l'envi les uns des autres, dans un lointain chargé de terreurs et que l'oeil osait à peine envisager. Hache en mains, la bêche et la pioche sur l'épaule, les plus hardis s'avancèrent ! derrière eux, les femmes et les enfants. Ils allaient attaquer la sombre muraille flottante. Dans leur âme aussi flottait l'image indistincte de la Patrie ; un sentiment inconnu jusque là, qui était comme l'instinct mystérieux d'une mission à remplir sur le sol de l'Amérique, les poussait de l'avant, sans qu'ils songeassent un instant à regarder derrière eux ni à revenir sur leurs pas. Les arbres séculaires qui avaient si longtemps défié les orages et la foudre, qui avaient tant de fois ployé la tête sous l'ouragan en fureur et sous l'averse battante des cieux, pour la relever plus droite et plus orgueilleuse encore, eux qui avaient vu toutes les tempêtes déchaînées et étaient restés invulnérables, eux qui se dressaient d'autant plus intacts et plus vigoureux qu'ils avaient sous leurs pieds plus de ruines entassées par des siècles sans nombre, s'ébranlèrent tout à coup, frappés au coeur par une main terrible. Les plus hauts tombèrent en faisant gémir et craquer le sol ! au loin, les échos résonnèrent des coups formidables des hûcherons et du fracas répété de la chute des grands pins, des grands hêtres et des grands merisiers s'abattant les uns sur les autres comme des géants frappés dans la mêlée par une main invisible. La forêt inattaquée et inattaquable jusque-là, s'écroula et s'entr'ouvrit devant l'homme et lui livra passage jusqu'aux plus lointaines retraites, et c'est ainsi qu'une contrée nouvelle, aussi vaste qu'une province et, la veille encore ignorée de tous, allait entrer dans le domaine national et apporter un chapitre de plus au livre de nos destins."

N'est-ce pas que c'est joli, cette poésie en prose, et bien en harmonie avec le décor

que Buies nous présente orné de tout le coloris qui distinguait ce puissant écrivain ?

Mais Buies n'avait pas prévu que ce Nord immense, ouvert à la civilisation et à la colonisation grâce à l'initiative de deux hommes vraiment grands, et par le coeur et par l'esprit, et par le cerveau, ne pouvait pas rester une oeuvre inachevée. Buies, à la mort de son curé, comme il appelait l'Apôtre du Nord, crut que c'en était fait de l'avenir de cette immense région, aujourd'hui sillonnée en tous sens par un réseau de voies ferrées et de routes carrossables qui permettent aux colons de transporter les produits de leurs fermes sur les grands marchés du Canada et de là à l'étranger.

Les bureaux d'immigration du gouvernement fédéral ont fait imprimer des brochures descriptives fort intéressantes sur le Canada. Ces publications, bourrées de chiffres et de statistiques, sont adressées par le ministère de l'Intérieur à tous ceux qui en font la demande. Il est très facile de se renseigner par ce moyen si simple. Cependant, en l'absence de ces documents, dont je n'ai qu'un exemplaire, je vais vous donner quelques détails sur l'agriculture dans la province de Québec.

Bien que depuis vingt à vingt-cinq ans de grandes manufactures en tous genres aient été mises en opération, il n'en est pas moins acquis que c'est encore la culture de la terre, l'élevage du bétail, et la fabrication du beurre et du fromage, qui donnent le meilleur rendement. Dans le but de faciliter le travail de nos cultivateurs et de leur procurer les connaissances qu'ils ne possédaient pas il y a quelques années, le gouvernement local a nommé des conférenciers qui parcourent toutes les campagnes et donnent des renseignements utiles à nos cultivateurs. Le résultat pratique de cette école a été une poussée vigoureuse qui s'est manifestée par un surcroît d'abondance.

Un groupe de fermiers, recruté dans trois ou quatre paroisses, établit pour son propre compte des beurreries et des fromageries dans un centre populeux. Chacun d'eux envoie tous les matins à la fabrique le lait de la veille, et le tout, converti en beurre et en fromage, est vendu à des courtiers des villes. Après avoir fourni la quantité de ces produits nécessaire à la consommation locale, on exporte le reste. Il est facile de se rendre compte des progrès accomplis sous ce rapport, en comparant à l'époque actuelle le temps où l'on se servait de la baratte primitive et où le fromage était presque inconnu dans nos campagnes.

La culture maraichère, dans les environs des villes, est aussi une grande source de revenus. Elle est surtout entre les mains de Français et de Belges, possédant des connaissances toutes spéciales, et qui, en peu d'années, ont réussi à amasser un joli pécule. Disons de suite que leur sobriété, leur frugalité et leur aptitude au travail leur permettent de s'enrichir vite. Ils ont, en outre, cet esprit d'ordre et d'économie que les Canadiens-français, avouons-le, ne possèdent pas à un degré éminent, bien au contraire.

On s'occupe aussi de l'arboriculture, et l'on a planté des arbres fruitiers un peu partout, surtout des pommiers. L'apiculture commence aussi à se développer, et si vous parcourez les rangs de nos vieilles paroisses, vous verrez fréquemment, à proximité du jardin, des ruchers de cinquante essaims d'abeilles qui s'évertuent à travailler pour le maître. L'élevage en grand de la volaille n'est pas encore répandu, mais on y arrive graduellement.

Quant à la grande culture, nos cultivateurs ont compris qu'ils devaient s'outiller pour pouvoir soutenir la concurrence du voisin, soit d'Ontario, soit des Etats-Unis, et à mesure que les revenus augmentent, ils achètent les instruments aratoires les plus perfectionnés. Ajoutons que les fabricants de ces machines leur facilitent les moyens de se les procurer en leur concédant les conditions de paiement les plus larges possibles.

Il y a encore d'immenses étendues de terres fertiles à défricher dans la Province de Québec. L'ambitieux qui désire se tailler un domaine à lui tout seul, où nul ne peut lui donner d'ordres arbitraires, où il ne sera sous la férule d'aucun chef d'atelier ou d'aucun contremaître arrogant, où il sera roi et maître, en un mot, ne peut mieux faire que de choisir quelques lots de bonne terre dans les nouveaux cantons du nord ou dans la région du Lac St Jean.

UN CANADIEN.

(A suivre)

Tel. Est 2224 **GIRARDOT** Restaurateur Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISseries FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD *9.00 a.m., *7.45 p.m.

SPRINGFIELD, HARTFORD, - *7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, *9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, *8.45 a.m., *9.40 a.m., *10.00 a.m.
+ 4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.

SHERBROOKE, *8.30 a.m., *4.30 p.m., *7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - *7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m., *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, *8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, *8.55 a.m., *2.00 p.m., *6.10 p.m., *11.30 p.m.

OTTAWA, *8.25 a.m., *5.15 p.m.
JOLIETTE, *8.00 a.m., *3.55 a.m., 12.20 p.m., *15.00 p.m.

ST-GABRIEL, *8.55 a.m., 12.20 p.m., *5.20 p.m.
ST-GATHE, *8.45 a.m., *9.15 a.m., 11.10 p.m., 11.25 p.m., *4.30 p.m., *5.35 p.m.

LABELLE, *8.45 a.m., 11.10 p.m., *5.00 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches.
L Samedi, mardi et jeudi. ‡ Dimanche seul.
§ Quotidien excepté le samedi. ¶ Samedi seul.

A. E. LALANDE, agent des passagers pour la ville
Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques
voisin du Bureau de Poste, Montréal.
Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

LES TRAINS LAISSENT Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 5.30 a.m. à 11.00 p.m.
LE DIMANCHE—6.30, 7.00, 7.30, 8.00 et 10.00 a.m. et toutes les 30 minutes de 1.00 p.m. à 11.00 p.m.

LES TRAINS LAISSENT Québec pour Ste-Anne de Beauré

ARRETANT AUX CHUTES MONTMORENCY

LA SEMAINE—6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30, 11.30 a.m. 1.15, 2.15, 3.15, 4.15, 5.15, 6.15, 7.15 p.m. 10.15 p.m. (excepté Samedi) et 10.45 (Samedi seulement).
LE DIMANCHE—6.00, 6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 10.00 a.m. *1.45, 2.15, 3.15, 6.15, 7.15 et 10.15 p.m.

LES TRAINS LAISSENT Les Chutes Montmorency pour Québec

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 6.00 a.m. à 11.30 p.m.
LE DIMANCHE—6.41, 9.39, 10.09, 10.39, 11.09, 11.39, 12.09 a.m., *12.39, 1.39 p.m., et toutes les 30 minutes de 1.30 à 11.30 p.m.

LES TRAINS LAISSENT Ste-Anne de Beauré pour Québec

ARRETANT AUX CHUTES MONTMORENCY

LA SEMAINE—5.30, 6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30 11.30 a.m., *12.30, 1.15, 2.15, 3.45, 5.15, 6.15, 7.15, et 10.15 p.m.
LE DIMANCHE—6.00, 9.00, 9.30, 10.00, 10.30, 11.00, 11.30 a.m., *12.00 Midi, 1.00, 4.00, 4.30, 5.15, 9.00, et 10.15 p.m.

Pour autres informations s'adresser à J. A. EVERELL, Surintendant

Canadian Northern Quebec Railway

GARE coin des rues Moreau et Ste-Catherine
Tél. Bell Est 2143 March. 1536
Commençant le 20 Mai 1906

Départ des trains comme suit : SUR SEMAINE

9.00 a.m. Du à l'Assomption à 9.40 a.m., l'Epiphanie, 9.57 a.m., Joliette, 10.24 a.m., Grand-Mère 1.00 p.m., Shawinigan Falls, 1.05 p.m., Québec, 7.40 p.m.

4.30 p.m. Pour l'Epiphanie, Joliette, St-Cuthbert, Shawinigan et Grand-Mère.

6.00 p.m. Pour l'Epiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste-Julienne, New-Glasgow et St-Jérôme.

9.15 a.m. Dimanche seulement pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a.m., 11.40 a.m., 5.35 p.m., les jours de semaine, et 8.40 p.m. les dimanches.

GUY TOMBS,
Agent Général des Passagers,
Edifice de la Banque Impériale, MONTREAL

LES PROPOS DU DOCTEUR

La littérature et la thérapeutique

Notre siècle est le siècle des critiques littéraires. Aussi nombreux que divers, les uns, comme Nisard, font de la critique doctrinaire, les autres, comme Taine et Brunetière, de la critique historique, d'autres, avec Bourget et Faguet, de la critique psychologique. Si j'étais critique littéraire, je ferais de la critique physiologique et médicale.

Physiologie d'abord. J'étudierais chaque écrivain à ce point de vue. Je voudrais connaître ses antécédents, ses ancêtres, savoir quelle tare ou quelle particularité physiologique héréditaire existe dans sa famille. J'étudierais ensuite autant que possible son organisme: je saurais quelle constitution il avait: "sanguine" ou "lymphatique, nerveuse" ou "bien équilibrée". La Rochefoucauld a dit que l'estomac de l'homme faisait son caractère. L'estomac, les nerfs, le sens visuel, sont autant de facteurs importants dans la formation d'un écrivain.

De cette étude physiologique de chaque écrivain, suivant qu'elle m'aurait révélé un malade, un déséquilibré ou au contraire un homme bien constitué, j'en conclurais que la fréquentation, l'étude de cet écrivain est, au point de vue médical, salubre ou nuisible, et je le recommanderais ou je l'interdirais aux malades.

Avant de développer plus explicitement ma théorie, je citerais, pour la mettre en lumière, deux ou trois exemples illustres. Rousseau souffrit toute sa vie d'une rétention d'urine qui l'incommodait beaucoup; cette infirmité fit de lui ce farouche pessimiste, dont la lecture est si décourageante. Pascal avait la gravelle; ses écrits s'en ressentent; un peu de l'acuité de ses douleurs semble avoir passé dans "les Provinciales". Rabelais, au contraire, ce fécond génie, bien portant, bien buvant, bien mangeant, répand sur tous les sujets sa verve inépuisable et sa joyeuse bouffonnerie... Il est devenu le symbole de la santé débordante. Il était médecin, du reste, et, comme il l'explique dans sa préface, ses écrits

étaient destinés à soulager les malades que son bistouri n'avait pu guérir. Théophile Gautier était un athlète; il se vantait d'amener 100 au dynamomètre. Ses ouvrages sont ceux d'un cerveau bien équilibré; leur lecture est saine et recommandable aux malades. L'acuité visuelle de Victor Hugo est la cause physiologique qui mit dans l'oeuvre de ce grand poète cette compréhension puissante du monde physique et cette interprétation rigoureusement exacte des contours extérieurs des choses. Horace menait une vie douce; il fait le charme des esprits modérés. Augier avait la vigueur, le parfait équilibre physiologique que font pressentir ses comédies.

Je cite ces exemples au hasard de la mémoire. Mais je voudrais qu'on étudiat systématiquement la littérature française au point de vue médical et physiologique. Peut-être le résultat de cette investigation serait-il de détruire ce vieux préjugé que le talent, le génie artistique sont des maladies. Des malades Rabelais, Bossuet, Hugo, Buffon, Dumas! Cette supposition ne tient pas debout: il faut ne pas connaître un mot de leur biographie pour le supposer.

Je dresserais d'après mes observations un catalogue d'auteurs et d'ouvrages également sains d'esprit et de corps et j'en recommanderais la lecture aux malades.

Cette théorie s'appliquerait aux autres arts: à la peinture et à la sculpture qui sont des arts de santé, de vie et de libre développement physique, mais aussi à la musique. Pour elle toutefois, il y aurait lieu à discussion. Certaines harmonies excitent trop violemment les nerfs et sont par là même nuisibles, mais certaines autres sont essentiellement calmantes, ce sont elles qui adoucissaient les mélancolies incurables d'Hérode et du roi Saül; ce sont elles qui, sur la lyre d'Orphée, charment jusqu'aux animaux, preuve indéniable qu'elles agissent violemment sur l'organisme.

S. FAYOLLE.
(Journal de la Santé)

Quelques boulimiques célèbres

Il faut vivre avant de pouvoir philosopher, comme dit un vieil adage: "Primo vivere." Mais pour vivre, il faut manger. La question est d'un intérêt primordial. Que de personnes, malgré les progrès si vantés de la civilisation, n'ont pas le pain quotidien et même, douées de bonne volonté et de forces suffisantes, ne trouvent pas le travail qui le leur fournirait. On s'est ingénié ces derniers temps, à l'aide d'exemples et de calculs peut-être un peu trop théorique, à montrer que, même dans les grandes villes, le problème de l'alimentation économique n'est pas irréalisable si on sait choisir ses aliments. Les légumineuses sont très nourrissantes et peu coûteuses; mais il faut cependant introduire dans le régime une certaine variété et même quelques condiments, sous peine d'inappétence et de dyspepsie. Les animaux eux-mêmes n'y sont pas insensibles.

Il paraît démontré qu'un homme peut entretenir ses forces avec deux litres et demi de lait ou un peu plus d'une livre de pois secs. Du reste, quand on soumet à l'analyse les éléments qui constituent la nourriture de certains peuples réputés pour leur sobriété, tels les Japonais ou les Arabes, on est étonné de trouver qu'ils représentent très suffisamment le nombre de calories prévu par le calcul, étant données les conditions dans lesquelles ils se trouvent.

Malgré de grandes variations individuelles, il y a un minimum de nourriture au-dessous duquel on ne peut descendre d'une façon habituelle. On peut vivre un certain temps sur ses réserves, et, dans des conditions moyennes, un animal supporte l'inanition sans succomber tant qu'il n'a pas perdu la moitié de son poids. Le système nerveux intervient dans l'inanition pour régler les combustions, les activer ou les atténuer, et il y a dans ce phénomène divers éléments qui échappent encore à l'analyse, de façon que certains sujets ont pu supporter une alimentation théoriquement insuffisante pendant un temps très long et peu vraisemblable. "A priori", s'il y a des personnes qui, par un grand empire acquis sur elles-mêmes et une certaine accoutumance, arrivent à pouvoir suffire à des occupations moyennes, en se nourrissant fort peu et principalement avec une alimentation empruntée au règne végétal, on en cite d'autres qui ont pu, sans trop de dommage, absorber des quantités d'aliments considérables, mangeant littéralement comme quatre ou comme six.

Cela peut être un phénomène morbide, comme chez les diabétiques par exemple

qui, assimilant mal, éliminant des quantités considérables d'hydrocarbure sous forme de sucre, maigrissent, tout en mangeant beaucoup.

Les tuberculeux peuvent s'entraîner à manger, en sus d'une alimentation normale moyenne: un litre de lait, 300 grammes de viande crue et dix ou douze oeufs. Ce qu'ils prennent en supplément suffirait largement à la nourriture d'un homme bien portant.

Ce sont des malades, et ce régime auquel certains ont beaucoup de peine à s'astreindre est pour eux une médication.

Sans aucune maladie, certains sujets sont atteints d'un appétit boulimique extraordinaire. L'histoire nous a gardé le souvenir des festins des Romains de la décadence:

"... Jules César mangeait quelquefois en un seul repas le revenu de plusieurs provinces. Vitellius en faisait quatre par jour, et, dans tous ceux qu'il prenait chez ses amis, on ne dépensait jamais moins de dix mille écus. Celui que lui donna son frère est célèbre. On y servit deux mille poissons d'élite, sept mille oiseaux engraisés, et tout ce que l'Océan et la Méditerranée peuvent fournir de plus délicat. Néron tenait table depuis midi jusqu'à la nuit avec des prodigalités monstrueuses."

Dans tous les temps et sans parler de ces folles prodigalités, l'histoire anecdotique a conservé le souvenir de certains gloutons remarquables moins par le luxe de leur table que par la quantité d'aliments qu'ils étaient capables de consommer sans se rendre malades. Voici quelques exemples assez saillants:

"Maximin mangeait soixante livres de viande par jour; Albinus engloutit dans une matinée cinq cents figues, cent pêches, dix melons, vingt livres de muscat, cent befigues et quarante douzaine d'huitres; Phagon dévora, devant Aurélius, un sanglier, un cochon, un mouton et cent pains; il but une pièce de vin. Domitius, Africain, et Audebonte, roi d'Angleterre, périrent à table de trop manger. L'histoire romaine nous fournit plusieurs exemples de buveurs extraordinaires, qu'il est bon de citer à table. Les femmes mêmes se livraient au vin, et on en a vu qui, à toutes les santés qu'elles portaient, buvaient autant de coups qu'il y avait de lettres en leur nom. Pison fut fait préteur par Tibère pour avoir bu pendant trois nuits. Flaccus eut la province de Syrie pour un pareil exploit. Novellus avala trois grandes mesures de vin en présence du même empereur..."

"Le maréchal de Villars avait un suisse qui mangeait énormément. Le maréchal, un

jour, le fit venir: "Combien mangerais-tu d'aloysaux? lui dit-il. — Ah! Monseigneur, pour moi, falloir pas beaucoup, cinq à six tout au plus. — Et combien de gigots? — De gigots? pas beaucoup, sept à huit. — Et de poulardes? — Oh! pour les poulardes, pas beaucoup, une douzaine. — Et de pigeons? — Oh! pour ce qui est des pigeons, Monseigneur, pas beaucoup, quarante, peut-être cinquante, selon l'appétit. — Et des alouettes? — Des alouettes, Monseigneur, toujours."

Faisons la part du peu de précision de ces quelques anecdotes empruntées aux notes de la "Gastronomie" de Berchoux.

Il n'en reste pas moins établi par des faits bien observés que certaines personnes peuvent arriver à absorber et à digérer des quantités d'aliments et de boissons représentant peut-être dix fois la ration normale moyenne.

LAVERUNE.

Du "Cosmos".

C'EST L'AUTOMNE

(Vers dédiés à l'Album Universel)

Il fait froid, c'est l'automne,
L'arbre tremble et frissonne
Sa parure du printemps
Devient le jouet des vents
Mille feuilles légères
Tombent en tous lieux;
Et les poitrinaires
S'en vont aux cieux...

L'oiseau fuit nos campagnes,
Par delà les montagnes
Et les grands océans bleus
Il va voir l'astre des cieux.
Aux rives étrangères
Oiseau, tu t'enfuis...
Et les poitrinaires
Au paradis...

Tombez, feuilles jaunes,
Mourez, plantes fleuries,
L'hiver bientôt va venir,
La neige va vous couvrir...
O choses éphémères,
Recevez mon adieu
Et vous, poitrinaires,
Montez vers Dieu!

Padre ALBERTO, O. M. I.

Un bienfait pour le beau sexe!

Poitrine parfaite avec les

POUDRES ORIENTALES

les seules qui assurent entroit mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépot général pour la puissance.



L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

L'Ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique.



La nature a voulu qu'a toute maladie il y eût un remède.

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles d'alcoolisme.

Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les maux et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix: \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LAGHANCE
87, rue St-Christophe, MONTREAL LTEE

Calmez ces douleurs

Une seule application de

NERVOL

sera suffisante pour guérir

Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciaticque, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franco de port sur réception de 25c

John T. LYONS
8 Bleury, Montreal



LA CODILINE

Du Dentiste Joseph Versailles

Contre la Névralgie et le Mal de Dents

En vente partout à 25 cts.

La Codiline pour l'extraction des dents sans douleurs.

Dr Joseph Versailles

CHIRURGIEN-DENTISTE

926 rue St-Denis,

Quelques portes plus bas que la rue Rachel.



Poils Follets Cheveux et Barbe Superflus

QUELQUE TOUFFUS QU'ILS SOIENT

enlevés instantanément sans douleurs et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas.

C'est par un accident que le Dr Simon, de Paris, a découvert ce miraculeux produit auquel il a donné le nom de RAZORINE parce qu'il est appelé à faire disparaître l'usage du Rasoir, et nous ne craignons pas de la faire essayer. Envoyez-nous 10c pour frais de poste, et nous vous en expédierons un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la RAZORINE du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon et est expédié franco dans tous les pays du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, ou adressez COOPER & CO., Dépt. 60, 435 St-Paul, Montréal, Agents spéciaux pour le Canada.

SI cet espace contenait l'annonce de vos produits, le Canada entier les connaîtrait aussitôt, car la publicité de "L'Album Universel" est la meilleure tout comme sa clientèle.

OUIMETOSCOPE—toute cette semaine, vues et chansons illustrées complètement nouvelles. Rendez-vous en foule. L. E. Ouimet, Propriétaire, 624 rue Sainte-Catherine Est.

PAS DE TROUBLE POSSIBLE AVEC UN RAZOIR "Carbo Magnétique"



Rase également bien les barbes dures et fortes et est indispensable aux gens qui ont le visage tendre.

PAS DE REPASSAGE
PAS D'AIGUISAGE
PAS D'ENNUI

Il conserve sa coupe pendant des années, étant trempé à l'électricité par procédé secret. Prix \$2.

RAZOIRS de sûreté STAR, impossible de se couper, Prix \$2.00. BOKER (Hollow Ground) évidés, Prix \$1.50. Satisfaction ou argent remis.

L. J. A. Surveyer, 52 Boulevard St-Laurent

La vie d'un vieux ménage en Amérique du Nord



Sur le parquet point de tapis moelleux, mais de fraîches fleurs de Dieu autour de la porte.



La meule grise, au dehors, à la porte de la grange, chante comme jadis la chanson du foyer.



Dès l'aube, le jeune boulanger répond à la prière : Seigneur, donnez-nous notre pain quotidien



Puis, c'est le père qui siffle, appelant la couvée, et la vie s'écoule ainsi, dans la simplicité et la joie.



La mère, faisant son ménage fredonne doucement, et la basse et sombre chambre est remplie d'une atmosphère de paix.



Tandis que le père de famille croise ses bras et s'endort, la mère entreprend d'arranger ses boucles de cheveux en désordre.



Le soir, leur journée de labeur finie, les vieux relisent la lettre de l'enfant chéri en voyage.



Bonsoir, les chansons sont finies, les prières sont dites, mais la mère reste debout pour préparer le pain du lendemain.

Traduit du "The Ladies World"

DE-CI DE-LA

Curieuses prédictions

Chose curieuse, un auteur du XVIII^e siècle, Sébastien Mercier, dans son roman "L'an 2440", prévoyait l'éveil du Japon à la vie européenne; il imaginait même que le Japon empruntait à la France les idées humanitaires qui régnaient à son époque. Dans un chapitre bien oublié à l'heure présente, Sébastien Mercier dépeint un Japon, le Japon de nos jours, habillé à l'européenne, avec une armée instruite par les officiers étrangers, une Constitution inspirée de "l'Esprit des lois" et une justice fondée sur le "Traité des délits et des peines" de Beccaria.

L'art même des Outamaro et des Hokousai a disparu, et ce sont des professeurs de dessin, au courant des procédés de l'art occidental, qui éduquent les élèves des Ecoles des Beaux-Arts.

Sans doute, l'ouvrage de Sébastien Mercier n'est qu'un roman; mais tant de passages de ce roman se sont trouvés vérifiés par l'avenir!

Du reste, les auteurs du XVIII^e siècle furent les premiers auteurs traduits à Tokio, du jour où le Japon renonça à son isolement.

Bien mieux encore, les premiers Japonais qui s'initierent à la langue française en étudièrent les finesses dans les oeuvres de Voltaire, et ce fut un savant professeur de la Faculté de droit de Paris, M. Boissonade,

qui alla organiser à Tokio l'enseignement du droit.

On voit donc que les Japonais n'ont pas toujours été dénommés sans raison: "Les Français d'Extrême-Orient".

Le poil du chameau

Sait-on les curieuses vertus médicales du poil de chameau?

S. M. Edouard VII a hérité de sa mère cette recette "souveraine" contre la migraine insupportable: il se fait effleurer les tempes avec un pinceau de poils de chameau.

Les Anglais spleenétiques prétendent aussi qu'un oreiller de cette substance est excellent contre l'insomnie.

La passion du jeu

Lorsqu'on installa, dans presque tous les bureaux de New-York, de petits ventilateurs électriques, on était loin de se douter que ceux-ci serviraient à autre chose qu'à donner un peu d'air, pendant les chaleurs sénégaliennes que les Américains ont à subir.

Ces ventilateurs, munis de quatre, six, huit ou dix ailes suivant leurs dimensions, remplissent un double but. D'abord, ils rafraîchissent la température, ensuite ils procurent des émotions. Ceci demande une explication.

La passion du jeu sévit aux Etats-Unis comme en Europe, et les employés yankees ont imaginé de se servir des ventilateurs comme d'une roulette. A cet effet, ils ont collé au hasard, sur les ailes, des numéros consécutifs en nombre égal à celui

des ailes du ventilateur qui constitue la roulette. Un calendrier quelconque tient lieu de tapis; on l'a divisé en autant de cases que la palette porte de numéros et c'est sur ce tapis improvisé que chacun met son enjeu. Le ventilateur est alors lancé à toute vitesse et lorsque, tous les jeux étant faits, rien ne va plus, le courant est brusquement coupé.

Le ventilateur s'arrête au bout d'un instant et le numéro qui correspond à l'aile qui s'arrête au sommet gagne les enjeux. Le jeu recommence bientôt, amenant de nouveau de l'air et des émotions.

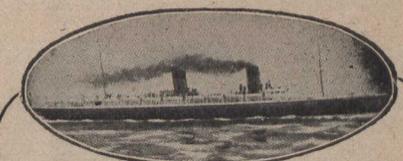
Baromètre vivant

Suivant l'état de l'air que nous respirons, nous savons s'il fera beau ou s'il pleuvra et notre reconnaissance entoure d'un même respect les noms de Fortin et de Torricelli.

Eh bien! les sauvages habitants de certaines îles de l'Amérique du Sud sont beaucoup plus avancés que nous, grâce à une observation qu'ils ont faite. Ils possèdent, dans la nature, un baromètre vivant.

C'est un crabe, un vulgaire crabe, dont la carapace est presque blanche, lorsque le temps est au sec; elle se mouche de petits points roses, lorsque l'humidité approche, lesquels deviennent rouges servant d'avant-garde à la pluie.

Quand il pleut, la carapace est rouge. Ces indigènes, se nourrissent surtout des produits de la mer, mangent beaucoup de coquillages et de crustacés. Sur leurs grèves, ils possèdent ainsi leur dîner et leur baromètre.



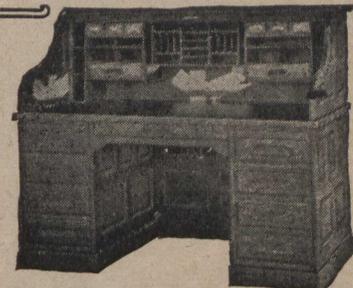
CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

- *LA TOURAINE.....sept. 20
- *LA SAVOIE.....sept. 27
- *LA PROVENCE.....oct. 4
- *LA LORRAINE.....oct. 11
- *LA TOURAINE.....oct. 18
- *LA SAVOIE.....oct. 25

*Paquebots à deux hélices.
Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

nos de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691

Complet, \$10.00

Fait sur commande

Pantalon, \$3.00

Parfait ajustement garanti ou l'argent sera remboursé. Si vous voulez vous payer le luxe d'un complet neuf taillé, cousu et ajusté sur commande et parfaitement seyant, si, en même temps, vous désirez épargner au moins \$10.00, écrivez immédiatement pour avoir des échantillons et des blancs de commande que nous vous enverrons par la poste, tous frais payés.

Si vous demeurez à Montréal, adressez-vous à notre fabrique, No 564 rue St-Paul ou à notre succursale de l'Est, 502 rue Ste-Catherine Est.

Montreal Custom Tailoring Co

Main 2004 Est 3311



Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRERES MARISTES

32 ANS DE SUCCES



Cette solution est un excellent fortifiant; elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis. — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.



Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

Complet d'Automne

et vous serez certain d'être servi à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etouffes Nouvelles

J. N. LEFEBVRE

MARCHAND-TAILLEUR

Coin Amherst et DeMontigny

Tél. Est 4906

L'HOMME ARTIFICIEL

Un inventeur allemand, M. Frederik Irland a, après de longues années de calculs et d'essais, construit... un homme auto-

se. Combien de nos congénères seraient incapables d'en faire autant!



Enigmarelle, l'homme artificiel, écrivant son nom

Enigmarelle est haut de 5 pieds 9 pouces, pèse 200 livres et est composé de 365 pièces différentes. Les pieds sont de fer, les jambes d'acier et de bois, les bras d'acier et de bronze. Dans son corps fonctionnent 7 moteurs, mis en action partie au moyen de ressorts et partie par l'énergie électrique. Les moteurs reçoivent l'énergie de 14 accumulateurs qui développent une force de 24 volts et 2,700 ampères à l'heure.

Lorsque Enigmarelle chemine, le mécanisme fonctionne de la façon suivante: un moteur pousse en avant une jambe, la droite, et le corps se tourne à gauche; au moyen d'un ressort le contact est alors établi avec les autres moteurs. Ceux-ci, avec une extraordinaire perfection, se mettent en mouvement, distribuant leur force aux autres membres, de façon que l'équilibre artificiel soit scrupuleusement maintenu. Ainsi l'homme artificiel chemine pas à pas avec une entière régularité.

De même pour les autres mouvements encore plus compliqués qu'exécute Enigmarelle. Le plus merveilleux est la course à bicyclette.

Nota — Enigmarelle ne s'occupe pas de politique.

matique qui exécute une foule d'actes humains.

Cet être artificiel auquel son créateur a donné le nom d'Enigmarelle va à pied, à bicyclette et écrit son nom sur une ardoi-

BIBLIOGRAPHIE

Journal de la Jeunesse. — Sommaire de la 1760e livraison (25 août 1906). — Le Forban noir par Pierre Maël. — Les moaris, par Et. Leroux. — Mademoiselle Olulu, par M. de Charlieu. — Patates roses et jaunes, par Mme Barbé. Abonnements: France: Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. Le numéro: 40 centimes.

Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Sommaire du numéro de "La Revue Hebdomadaire" du 25 août. — Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

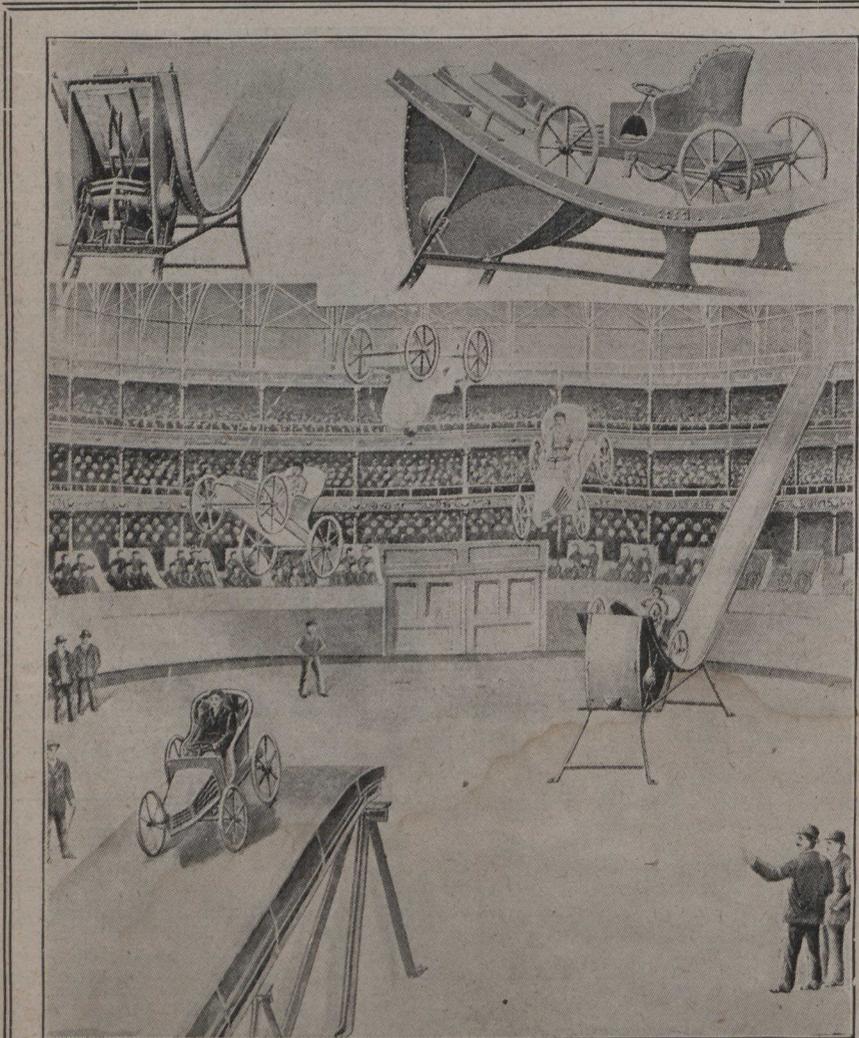
Partie littéraire — Emile Faguet, de l'Académie française: L'impôt sur les oisifs; Ernest Daudet: Souvenirs de l'émigration (1804-1807). De Varsovie à Hart-

well, d'après des documents inédits, III; Félix Klein: La découverte du vieux monde par un étudiant de Chicago, I; Emile Magne: Une station thermale au dix-septième siècle: Bourbon-l'Archambault; Gabriel Boissy: Le rôle esthétique d'Orange; Mme Ilse Frapan-Akunian: L'amour impossible, II, (fin); Jules Bertaut: Les livres; Bixiou: Les miettes de la vie; Les faits de la semaine.

Dans notre prochain numéro: La nouvelle mission Lenfant, par le baron Hulot, secrétaire général de la Société de géographie.

L'Instantané, partie illustrée de la "Revue hebdomadaire", tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages.

Pour tous les abonnés de notre revue, 15 francs par an au lieu de 20, payables en deux semestres de 7 fr. 50.



Le "Looping the loop" exécuté en automobile. Un des modernes tours de force de la mécanique acrobatique.

JONAS

Ce nom sur une bouteille d'essence culinaire veut dire

Pureté, Délicatesse et Force

Exigez toujours les ESSENCES DE JONAS, HENRI JONAS, Fabricants MONTREAL.



COMPLETS

Confectionnés sur votre commande à votre goût, de tissus tout laine importés et de la meilleure qualité, et suivant les derniers modèles

POUR \$10.00

Nos échantillons et modes d'automne viennent de nous arriver; vous avez votre choix parmi des milliers.

Nous garantissons le parfait ajustement.

Nous vous désirons comme clients, et avec vous tous vos concitoyens qui veulent s'habiller d'une façon à la fois économique et élégante.

Nous avons ouvert un bureau au centre même de la partie commerciale de la ville, No 11 rue St-Sacrement, et nous attendons votre visite; faites-la dès aujourd'hui.



The Dominion Co-operative Association Co. (Capital \$1,000,000.00) LTD. Chambre 6 et 7, 11 rue St-Sacrement, MONTREAL

POUR LA CHASSE

Il vous faut un bon fusil, nous en avons pour tous les goûts et de tous les prix. — Nous recommandons cependant aux amateurs économiques notre

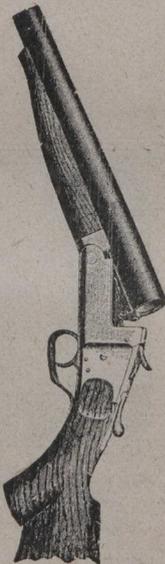
Fusil à un coup

Canon choké, acier garanti pour poudre sans fumée

Prix spécial, \$4.⁰⁰

Expédié à N'IMPORTE QUELLE ADRESSE en Canada SUR RECEPTION DU PRIX.

Beauvais Freres
36 RUE ST-LAURENT



FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)



MADAME

VOUS POUVEZ NETTOYER ET POLIR

avec votre poêle et vos ustensiles de cuisine

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux



Plus promptement qu'avec tout autre produit en vente

La Mine Grasse **OZO**

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux **OZO**

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir les ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égratigne pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables

The OZO Co. Limited, Montreal.

Pour faire un Bon Repassage



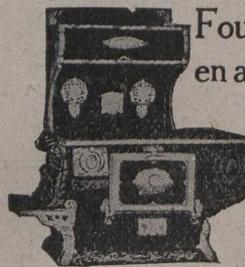
EMPLOYEZ

L'EMPOIS JAPONAIS



C'est un produit de qualité absolument SUPÉRIEURE

Demandez-le à votre épicière et exigez qu'il vous fournisse le véritable, emballé dans des boîtes portant une vignette de la belle Japonaise.



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir. Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent LUDGER GRAVEL, 22 à 28 Place Jacques-Cartier, MONTREAL. Téléphones Bell, Magasins, - Main 641 Bureaux, - Main 512 Après 6 p.m. Es. 2314 Tél. Marchands 694

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.

Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé) 182, St-Denis, Montréal



Cher Monsieur: —

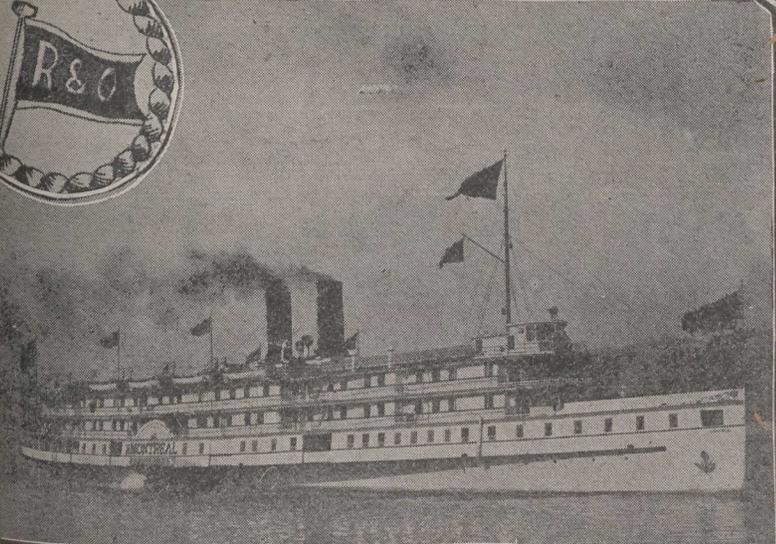
Je n'hésite pas à recommander le **Sirop d'Anis Gauvin**. Pour moi il n'y a pas de remède plus précieux pour une mère de famille qui a des enfants au berceau. J'ai employé pendant longtemps votre **Sirop d'Anis** pour ma petite Lilia qui a maintenant 3 ans, et toujours j'ai obtenu les meilleurs résultats.

Veillez me croire, votre toute dévouée, 6 rue Lévis, Southbridge, Mass. Madame R. LUSIGNAN

Le SIROP D'ANIS GAUVIN se vend partout Prix 35 cents. Méfiez-vous des imitations



Lilia Lusignan, 3 ans



LE "MONTREAL"

De Niagara à la Mer

Paquebots palais rapides de Toronto jusqu'aux Mille-Iles. Montréal, Québec, Murray Bay, Tadousac et points sur la fameuse rivière Saguenay.

Le voyage sur la rivière Saguenay est enchanteur et unique

Ecrivez pour plus amples informations à

THOS. HENRY,
Gérant du Traffic, MONTREAL

STADIUM

La saison du Patin à Roulettes est commencé

PATINAGE et FANFARE tous les SOIRS
Y COMPRIS LE DIMANCHE

Aussi les Samedis et Dimanches après-midi

Association Athlétique d'Amateurs Le Montagnard

Ceux qui ne sont pas membres :
Admission 10c.
Patins à roulettes, 15c. de l'heure.
Instructeurs et salle de contrôle gratuits.

Commencants (Dames Messieurs), membres ou ceux qui ne sont pas membres, enseignés gratuitement tous les jours de 10 à 12 a.m. et de 2 à 5 p.m.
Admission 15c. y compris l'usage des patins.

PARC DOMINION

PAR EXCELLENCE LE RENDEZ-VOUS DE LA POPULATION

Les Trois Sœurs HERZOG CAMARAS les célèbres équilibristes qui accomplissent les exploits les plus difficiles qui aient jamais été essayés.

NE MANQUEZ PAS DE VISITER

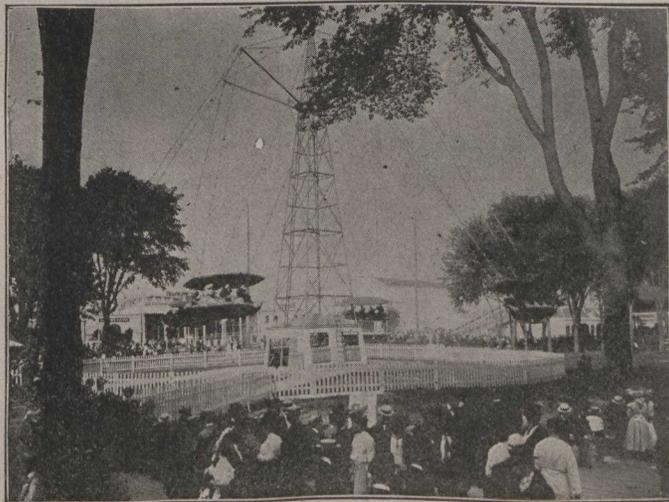
L'incubateur de Bébés

Le Théâtre Electrique

Les Voyages autour du monde

Les Chutes, etc., etc.

Le patinoir de patins à roulettes ouvert tous les après-midis et soirs



Les Canots Aériens

Allez entendre les chansons illustrées

DE

BOB PRICE

AU

Théâtre Electrique.

Musique exécutée par l'excellente

Fanfare

Vander Meerschen

OCTAVIUS COGAN le roi des artistes sur le fil de fer lâche

ATTRACTIONS PERMANENTES UNIQUES

Admission : Adultes 10 cts; Enfants 5 cts

Tous les tramways allant à l'est conduisent au Parc Dominion.

The Montreal Photo- Engraving Co'y

ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

Ce titre acheté de L'honorable T. Berthiaume, est la propriété de " L'Album Universel, " 51, Rue Sainte-Catherine Ouest

ERNEST MACKAY, Propriétaire

C



ET atelier est installé dans le même local que l'Album Universel, au No 51, rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la rue Saint-Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "DAY", grain, etc.

Spécialité: Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir ou téléphonez, Bell Est 2145, et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

51, Rue Sainte-Catherine Ouest,
COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN
Montréal

Succursale à Québec : LEGER BROUSSEAU, 13, Rue Buade, Québec